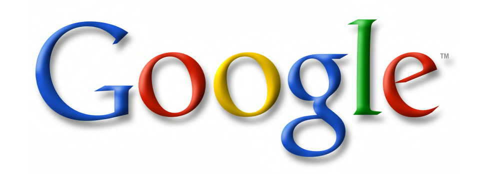
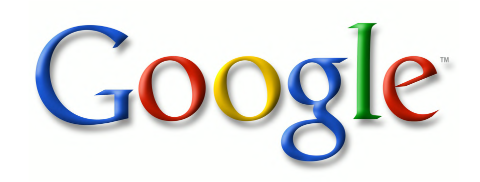






NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737440 9

HISTOIRE
DES LETTRES
AUX CINQ PREMIERS SIÈCLES
DU CHRISTIANISME.

HISTOIRE
DES LETTRES
AUX CINQ PREMIERS SIÈCLES
DU CHRISTIANISME.

OUVRAGES DE M. AMÉDÉE DUQUESNEL.

Du travail intellectuel en France, résumé de la littérature française depuis 1815 jusqu'en 1837, deuxième édition, 2 vol. in-8.

Éliza de Rhodes, 2 vol. in-8.

Histoire des Lettres avant le Christianisme, 2 vol. in-8.

Histoire des Lettres aux cinq premiers siècles du Christianisme, 1 vol. in-8.

A PARAITRE EN DÉCEMBRE 1841 :

Histoire des Lettres depuis le cinquième jusqu'au seizième siècle, 1 vol. in-8.

A PARAITRE EN 1842 :

Histoire des Lettres depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, 2 vol. in-8.

Un Roman, 2 vol. in-8.

Paris. — COSSON, imprimeur de l'Académie royale de médecine, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

HISTOIRE
DES LETTRES

AUX CINQ PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME.

— COURS DE LITTÉRATURE. —

par Amédée Duquesnel.

Le beau est la splendeur du bon.
PLATON.

III.



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

—

1841.

L'ÉVANGILE.

I.

Des principales vérités religieuses et philosophiques enseignées par le saint livre.

Nous voici arrivés au jour qui sépare les temps anciens des temps modernes, à la plus grande époque de l'histoire de l'humanité [1]. « Jésus-Christ, » dit Saint-Paul, est venu régénérer toutes choses » dans les cieux et sur la terre. » On conçoit qu'en régénérant la société, le Christ ait régénéré la poésie, qui en est la voix sublime. Or, cette régénération s'est opérée par le quadruple récit des actes et des paroles de Jésus, par l'*Évangile*. Nous ne sommes pas tombé si bas dans l'opinion de nos lecteurs qu'il nous faille déclarer ici que nous n'avons pas la pré-

[1] Voir le dernier chapitre de l'*Histoire des Lettres avant le Christianisme*.

tention de soumettre à la critique ordinaire les pages de ce livre sacré; mais il nous a paru impossible de s'occuper d'histoire littéraire sans y faire entrer le livre qui a sans contredit le plus influé sur le développement intellectuel des modernes, et qui, nous l'espérons, aura sur l'avenir de la poésie et des arts une influence plus profonde encore, si nous en croyons le spectacle qu'offre à nos regards depuis plusieurs années le travail de la société.

Aucun écrit n'approchera jamais de l'importance humanitaire de l'*Évangile*. En religion, c'est le mystère d'amour qui sauva le monde; dans l'ordre social, c'est la plus étonnante rénovation qui fût jamais. « Le sacrifice de l'esprit, dit un célèbre écri-
» vain moderne, rétablit l'ordre dans nos pensées, et
» celui du cœur dans nos sentimens, en les rendant
» conformes aux sentimens et aux pensées de Dieu.
» L'homme enivré du désir de la science, voulut la
» substituer à la foi, et une nuit éternelle couvrit son
» entendement. Il a fallu que le Verbe se faisant
» homme entrât, si l'on peut le dire, dans cette nuit
» pour la dissiper. *La lumière a lui dans les ténèbres.*
» La parole a de nouveau manifesté la vérité, et tous
» ceux qui croient la possèdent. »

Ce fut quelque chose de bien merveilleux que l'établissement de la société nouvelle au milieu de tous les désordres de l'ancienne. Il n'entre pas dans mon plan de tracer ici des tableaux qui se trouvent partout sur la corruption de la société païenne, et sur les éga-

remens de la science de cette époque; mais rappelons encore une fois toute l'impossibilité de substituer à ces orgies de l'intelligence et de la matière l'obéissance simple et humiliée, les mœurs austères, les vertus angéliques prêchées pas le Christ, en ne s'appuyant que sur des moyens humains. Je m'imagine que les paroles évangéliques tombant, pour la première fois au milieu d'une école philosophique de Rome ou d'Athènes durent y produire un effet bien étrange. Ce riche Romain au milieu de ses esclaves, haussa les épaules de pitié en écoutant cette voix qui proclamait l'abolition de l'esclavage, qui exaltait la pauvreté et abaissait la grandeur. Tout était nouveau dans cet enseignement. Le développement de la liberté civile dans le monde est impossible sans l'*Évangile.* En lui est l'avenir des peuples, la liberté, s'appuyant sur l'esprit de sacrifice, dont l'origine est dans l'enthousiasme que donne l'amour de Dieu. On ne peut plus écrire aujourd'hui (tant cette éblouissante vérité a été répétée de fois) que l'esprit religieux seul peut donner la liberté aux peuples, et que la passion féroce, prise long-temps pour la liberté, par des hommes qui n'élevaient pas les yeux plus haut que la terre, ne produit qu'une tyrannie effroyable et sanglante. Avec l'amour de Dieu, qui enfante l'amour de l'humanité, et conséquemment l'abnégation personnelle, autant qu'elle est dans la mesure de notre nature, tout affranchissement de l'individu s'effectue sans péril pour le monde, et ce n'est que

lorsque ce sentiment exquis aura été réveillé dans le cœur des hommes que la régénération sociale, tant annoncée de nos jours, paraîtra et sera fructueuse pour les peuples. Hors de cette vérité, il n'y a que des illusions, de trompeurs mirages, des expériences sans issue.

L'esprit de sacrifice, l'amour est le sentiment que respire tout l'*Évangile*; il est comme le fond de toutes les pensées de cet adorable livre. C'est ce qui rend ce mystérieux langage si pénétrant et si fécond en consolations; chaque mot aime, si je puis ainsi m'exprimer. Aussi, que de douces larmes il a arrachées à des yeux que glaçait l'agonie du cachot ou les tortures lentes ou cachées de la vie humaine. Quand on songe à ce que ces pages ont enfanté de grandes actions, de dévouemens sublimes, de glorieuses victoires sur des passions terribles, de bienfaisantes lumières ; quand on songe qu'elles ont changé le cœur de l'homme, qu'elles ont fait du martyre une gloire et un bonheur, qu'elles ont rendu à l'âme l'empire que la matière usurpait, qu'il est dans leur destinée de guider l'humanité dans son laborieux voyage jusqu'à la fin des temps, on sent profondément que ce ne sont pas là des pages sorties d'un front d'homme; la voix de Dieu y éclate, ou plutôt elle s'insinue dans l'âme avec un parfum et une mélodie ineffables; elle la calme, l'épure, l'élève; elle la remplit de cet amour qui est la vie, comme la haine est la mort.

On n'est pas assez frappé aujourd'hui de ce qu'étaient alors les paroles qui suivent.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez » votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

» Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites » du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour » ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient » (Saint Mathieu. » V. 43 et suiv.).

» On lui présenta alors de petits enfans afin qu'il » leur imposât les mains, et qu'il priât pour eux : et » comme ses disciples les repoussaient avec des pa» roles rudes,

» Jésus leur dit : Laissez-là ces enfans et ne les » empêchez-pas de venir à moi : car le royaume des » cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » (Saint Mathieu, 19.)

Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éter» nel, qui a été préparé pour le diable et pour ses » anges.

» Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; et j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné » à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'a» vez pas logé ; j'ai été sans habits, et vous ne m'a» vez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous » ne m'avez pas visité.

» Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand » est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir » soif, ou sans logement, ou sans habits, ou malade,

» ou dans la prison, et que nous avons manqué à
» vous assister?

» Mais il leur répondra : Je vous le dis en vérité,
» autant de fois que vous avez manqué à rendre ces
» assistances à l'un de ces plus petits, vous avez
» manqué à me les rendre à moi-même. »

Que sont les prières du vieux poëte grec et ses belles peintures de l'hospitalité antique auprès de ces paroles adorables? Il faut tomber à genoux. Qui peut trouver quelque chose de l'homme dans ce langage? Dieu respire dans chaque mot.

Arrêtons-nous ici, et admirons quelles moissons a fait lever cette semence. Ces paroles tombées des lèvres du Christ ont changé les rapports de l'homme avec l'homme. Ils ont fait de la pauvreté une dignité étonnante; ils l'ont élevée jusqu'à Dieu. Le monde a vu se former d'immenses associations pour soulager et éclairer le pauvre, les héros du christianisme ont franchi les mers et porté la lumière et l'espérance aux peuples endormis dans une barbarie ignoble. L'Alexandre de ces sublimes conquêtes, François Xavier, apprécié par la raison la plus froide, laisse loin derrière lui tous les conquérans de la terre. La charité et le génie se sont réunis dans bien des âmes pour montrer à l'univers ce qu'il y a jamais eu de plus élevé parmi les mortels. Un écrivain demandait dernièrement, à propos de mon travail sur l'histoire des lettres avant le christianisme, ce que les chrétiens avaient fait pour le peuple!...

Ce qu'ils ont fait?... Sans parler des bienfaits infinis de la charité à qui devez vous donc l'affranchissement politique, l'émancipation dont les progrès éblouissent vos yeux dans ce siècle?

L'humanité devra bientôt au christianisme un autre bienfait, l'extinction de la guerre. Cette sublime doctrine, en s'infiltrant dans la plus grande partie du monde qu'elle enserre dans l'unité religieuse, rendra bientôt tout antagonisme de peuple à peuple impossible. Quel que soit le lointain avenir que découvre l'œil du philosophe, il ne peut apercevoir un état social qui ne dérive pas des paroles de Jésus.

Cette noble destination donnée à l'âme humaine, le sacrifice du moi pour le bien de tous, en l'élevant au-dessus de ce qu'elle était auparavant, lui a créé des besoins nouveaux, et le premier a été une poésie régénérée par la voix de Dieu, pénétrant plus au fond des mystères spiritualistes. La révolution produite dans la poésie et dans les arts par le christianisme est profonde. C'est de l'Évangile que découle cette suite merveilleuse de chefs-d'œuvre qui ont éclairé et consolé le monde depuis dix-huit siècles. Mais ce qui sans contredit marque plus spécialement la différence qui sépare la poésie d'avant le christianisme de celle qui l'a suivi, est l'expression de l'amour, et c'est très-compréhensible, car l'amour est, comme nous l'avons dit, l'essence de l'Évangile, et ce livre divin, en nous révélant de nouveaux rapports entre

Dieu et l'homme, a dû modifier ceux qui existaient entre les créatures.

Tout le prodigieux génie de la Grèce, génie qu'aucun peuple n'a égalé, n'aurait pu trouver la peinture de l'amour que nous devons aux idées chrétiennes, aucune faculté humaine ne pouvait atteindre là. Il fallait que Dieu lui-même régénérât tous les sentimens du cœur de l'homme, pour que la poésie eût à peindre une passion si élévée et si céleste. Il fallait qu'il les régénérât, non-seulement par ses paroles, mais par cette mort étonnante qui imposa à Dieu toutes les misères de l'humanité, et fut le plus étonnant sacrifice de l'amour.

Saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, n'ont pas de caractère particulier qui les distingue profondément entre eux : Le second n'est guère que l'abréviateur du premier. Saint Luc est plus historien, il contient des faits nouveaux; mais comme idée et comme style, il ressemble à ses devanciers.

Saint Jean au contraire, marque toutes ses pages d'un signe très-personnel; on aperçoit dès le début de son Évangile l'esprit étonnant qui créera plus tard les étranges et redoutables visions de l'Apocalypse. Saint Jean se fait le poëte du spiritualisme chrétien comme il en est le philosophe.

Dès la première page sa splendide et profonde définition du *Verbe* pénètre dans les plus hautes régions métaphysiques :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

. . . .

» En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

. . . .

Toute cette définition du Verbe prépare admirablement les développemens spiritualistes qui vont suivre, car c'est dans saint Jean qu'est principalement marquée la haute mission philosophique du Christ, le règne de l'esprit substitué au règne de la matière.

Depuis long-temps l'humanité sommeillait : les écrits de Platon sont le point culminant des travaux de l'esprit appliqués à la métaphysique : à bien examiner les choses, les Romains n'ont rien créé dans le domaine de l'intelligence pure. Cicéron n'a fait que révéler aux hommes de son époque cette philosophie grecque qui n'a pas d'égale dans les œuvres purement *humaines*. Nous avons vu dans la première partie de ce travail [1] que la mission de la Grèce dans l'histoire du monde avait été de développer l'élément humain. Aussi le génie s'y est-il montré créateur et harmonieux à un degré qui étonne encore après tant de siècles. Au delà des idées de Platon il y avait Dieu, mais des siècles séparent le grand philosophe d'Athènes des paroles du Christ. Depuis le *Phédon* et l'apologie de Socrate les hommes semblaient avoir

[1] Voir l'*Histoire des Lettres avant le Christianisme*.

perdu la trace de cet enseignement. Le matérialisme avait gangréné la société romaine, ou pour mieux dire la société universelle, car Rome était le monde.

Il y avait partout des signes de dissolution; les hommes s'endormaient dans les plaisirs grossiers, et éteignaient en eux toute vérité et toute science. Ils en venaient à cet excès de ne pas s'apercevoir de leur aveuglement. Les ténèbres leur paraissaient la lumière. Quelques âmes plus nobles se jetaient dans les fausses grandeurs du stoïcisme, mais elles proclamaient que la société allait mourir, parce qu'il n'y avait plus de croyances.

Chez les peuples régis par le mosaïsme, peuples qui avaient subi aussi la domination romaine, les savans et les docteurs étaient tombés dans les minutieuses observances, dans les scrupules intolérans. D'ailleurs la loi de Moïse ne pouvait plus suffire à ce siècle. « La loi a été donnée par Moïse, dit saint Jean; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. »

Moïse avait enseigné l'unité de Dieu, il avait combattu l'idolâtrie, qui était le grand crime de ce peuple, qu'il dompta par une volonté de fer; mais il ne s'était guère occupé de la destination de l'âme humaine. Le Christ trouva les descendans de Moïse corrompus et abrutis, ou mettant à la place de la loi mosaïque des pratiques puériles. Les pharisiens, la secte la plus influente et la plus élevée, croyaient bien à la vie avenir et à la résurrection des morts;

mais, selon l'historien Josèphe, cette croyance n'était qu'un reste de la doctrine pythagoricienne de la transmigration de l'âme dans un autre corps. L'élite des descendans de Moïse se nourrissaient des rêveries de la philosophie païenne, tandis que la masse de la nation juive était abîmée dans le matérialisme. Aussi Jésus s'empressa-t-il, dès ses premiers enseignemens, de proclamer qu'il venait établir le culte de l'*esprit*.

Lorsque Nicodème, *le premier entre les Juifs*, vint trouver Jésus, le Sauveur lui dit : Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut avoir le royaume de Dieu.

Et comme Nicodème ne comprenait pas, Jésus reprit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'esprit saint, il ne peut voir le royaume de Dieu.

» Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit.

» Ne vous étonnez pas que je vous aie dit : Il faut naître de nouveau.

» L'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix ; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va ; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit.

» Nicodème répondit et lui dit : Comment cela peut-il se faire ?

» Jésus répondit et lui dit : Vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses ? »

Remarquons, en passant, que l'ironie était assez familière au Sauveur des hommes.

Presque toutes ces paroles qui sortent de la bouche du Christ ont pour but de substituer le spiritualisme au sensualisme, l'invisible au visible.

Lorsque ses disciples le prient de manger, il leur répond :

« J'ai à manger d'une nourriture que vous ne connaissez point.

» Les disciples donc disaient entre eux : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

» Jésus leur dit : Ma nourriture est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre. »

Peu de jours avant la grande séparation, le Sauveur continuant cet enseignement, disait aux disciples : *L'esprit de vérité* que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera auprès de vous et qu'il sera en vous.

Nous pourrions multiplier ces citations; mais elles suffisent pour bien marquer le fond de la doctrine philosophique apportée au monde par le Christ. C'est de cette source que vont découler ces divins exemples de vertus et de courage héroïque, cette profonde régénération du cœur de l'homme, et aussi la magnifique rénovation de la science continuée par tant de génies sublimes.

Après le *spiritualisme*, le Christ révéla d'étonnans mystères sur la nature de Dieu et sur ce Dieu prenant momentanément la chair de l'homme. Ici la

religion et la philosophie se mêlent ; et qu'est-ce que la religion, si ce n'est la philosophie symbolisée dans les parties accessibles au raisonnement ? et encore, combien peu reste-t-il de parties assez mystérieuses pour que la raison n'entrevoie pas quelques lueurs qui suffisent pour démontrer que si nous ne voyons pas plus clairement, il ne faut en accuser que l'insuffisance de notre intelligence embarrassée dans nos organes physiques.

Le mystère de la Trinité, enseigné par la parole du Christ, est du domaine philosophique, en ce sens que la science en a entrevu l'image en nous-mêmes.

Toutefois aucun mystère n'a plus servi à faire briller l'*esprit* de nos philosophes et même de nos chansonniers de la fin du dernier siècle. C'est en vérité un spectacle pitoyable que cette ignorance, qui rit brutalement à la face de la science respectée par les plus grands génies de tous les temps. J'ai écrit à dessein ces mots de *la fin du dernier siècle ;* car l'école catholique de nos jours, révoltée par tant d'absurdités ignobles, a peut-être quelquefois calomnié les maîtres de la philosophie du dix-huitième siècle. Lisez l'article *Trinité* dans l'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert : il est très au-dessus des malheureuses plaisanteries qui sont venues cinquante années plus tard. Il est sérieux, il est peut-être orthodoxe. Dans chaque ligne, on sent que l'écrivain a la conscience qu'il touche à de grandes choses, à une idée qui a été enseignée par les plus

beaux génies de l'antiquité païenne. On trouve dans les écrits primitifs que chez les Chaldéens, les Phéniciens et les Grecs, plusieurs philosophes avaient eu l'idée que l'Être-Suprême avait engendré un autre être de toute éternité; on lui a donné tour à tour les noms de sagesse de Dieu, d'esprit, de fils de Dieu, de verbe. Les Égyptiens avaient aussi leur Trinité qu'ils appelaient *Hempta*; ils tenaient cette doctrine du patriarche Joseph et des Hébreux.

Les philosophes, dit saint Cyrille, ont reconnu trois hypostases ou personnes. Ils ont étendu leur divinité à trois personnes, et même se sont quelque fois servis du mot *trias*, trinité.

« Plotin soutient que cette doctrine est très-ancienne, et qu'elle avait déjà été enseignée, quoique obscurément par Parménide. Il y en a qui rapportent l'origine de cette opinion aux pythagoriciens, et d'autres l'attribuent à Orphée qui a nommé ces trois principes Phanes, Uranus et Chronus » [1].

Mais de tous les philosophes anciens celui qui a émis les idées les plus nettes sur la trinité est Platon. Cette intellingece si pénétrante et si profonde ne pouvait concevoir l'idée de Dieu, sans y apercevoir ces trois termes, cette trinité affirmée par le christia-

[1] *Encyclopédie du XVIII siècle*, tome 16, page 648, in-f°. J'aime à citer les maîtres de cette philosophie; je tiens à démontrer à certains hommes de mon temps que les écrivains dont ils se croient les disciples respectaient la science catholique et l'enseignaient assez souvent.

nisme[1]; il va sans dire que cette doctrine répandue ainsi dans le monde entier, ne l'était pas à l'état d'enseignement positif, qu'elle n'était pas non plus exactement la même que celle proclamée par la parole libératrice de Jésus-Christ. Toutefois le Sauveur du monde, selon sa méthode habituelle, ne cherche pas à analyser ce mystère; il dit : Cela est ainsi. L'autorité de sa parole était si haute, il avait prouvé son infaillibilité divine par tant de miracles de toute nature, qu'il devait se borner à commander pour ainsi dire à l'intelligence humaine.

Mais de grands docteurs théologiques forcés de discuter avec les hérésiarques, sont venus à diverses époques développer les probabilités scientifiques du mystère de la Trinité.

Saint Thomas, saint Anselme de Cantorbéry ont précédé Bossuet dans cette analyse sublime. Tout le monde se rappelle ce beau passage de l'*Histoire universelle* qui commence par ces mots : « En effet, si nous imposons silence à nos sens et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre âme, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait

[1] *L'Encyclopédie du XVIII siècle*, après avoir présenté les diverses opinions des philosophes païens sur ce mystère, ajoute : Puisque deux substances diverses sont un seul homme, trois hypostases divines pouvaient bien faire un seul Dieu. Ainsi, quoiqu'il y ait dans ce dogme une profondeur impénétrable, il ne renferme point de contradiction et d'impossibilité.

Étourdis contempteurs de la vérité, sur quelles autorités vous appuyez-vous donc ?

entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. »

Je ne cite pas ce morceau parce que tout le monde peut le lire dans l'œuvre du grand évêque.

De nos jours un homme qui n'est pas revêtu du caractère sacerdotal, un philosophe, enfant du rationalisme, M. Victor Cousin, a repris en sous-œuvre la démonstration de la Trinité. On se rappelle quel effet il produisit sur son auditoire lorsqu'il proclama que le mystère de la Trinité était accessible à la raison humaine, et avec quelle éloquence il développa cette idée.

Bossuet, encore dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, a exprimé magnifiquement l'image qu'il trouve en nous-mêmes du mystère de l'incarnation. Il est au moins inutile de recommencer cette analyse philosophique des mystères; bornons-nous à renvoyer le lecteur au chef-d'œuvre immortel que nous venons de citer. Mais sans entrer dans un examen qui du reste n'est pas le but spécial que nous nous sommes proposé, arrêtons-nous à contempler un moment le vaste ensemble des grandeurs apportées au monde par Jésus-Christ.

L'existence et la nature de Dieu expliquées, le fils de Dieu revêtant la forme humaine, souffrant et mourant pour la rédemption des hommes: l'humanité était tombée dans la personne d'Adam ; elle se relève par Jésus-Christ. La désobéissance du premier homme vicia son âme, et de cet être corrompu il ne pouvait

naître qu'une race également corrompue. L'espèce humaine dégénéra de plus en plus, et il ne fallait rien moins pour apaiser la suprême justice que la *Passion* d'un Dieu. L'humanité comble la mesure de ses forfaits par le déïcide et l'amour de Dieu fut si fort qu'il racheta jusqu'au crime de sa propre mort.

Ici l'âme s'étonne, on est saisi d'une sorte d'éblouissement; mais on arrive encore bientôt à une explication philosophique.

L'humanité ne peut vivre que de vérité; lorsqu'elle s'éteint, tous les désordres naissent, des débauches gigantesques viennent effrayer la terre; l'homme n'a plus ni intelligence, ni dignité; les corps eux-mêmes se gangrènent et meurent. L'univers devient un amas de décombres infects. Avant la venue du Christ la société en était là. La voix d'un homme, de quelque génie qu'il eût été doué, n'aurait jamais pu se faire entendre. Pour *sauver le genre humain* il a fallu que Dieu lui-même se soit *incarné*, et comme Dieu était la beauté morale absolue, l'homme tombé dans l'abîme du mal devait se révolter contre cette beauté et tuer le corps qui la revêtait. Donc, religieusement parlant, Jésus-Christ a sauvé le monde en le relevant de la chute primitive; philosophiquement il l'a sauvé en substituant le spiritualisme à la matière, en montrant à l'homme un but sublime, en lui révélant la noblesse de son âme, en lançant le genre humain dans la voie glorieuse du dévouement adorable qu'il a appelé la charité.

Après avoir raconté la mort étonnante de l'homme

Dieu, le saint livre peint sa résurrection, son ascension au ciel et annonce sa venue à la fin du monde.

Tout dans ce récit est immense et mystérieux comme Dieu lui-même : nous ne nous arrêterons pas plus long-temps sur cette partie dogmatique. Les écrivains du siècle de Louis XIV, Bossuet principalement, n'ont rien laissé à dire sur l'essence des dogmes catholiques [1]. La mission des écrivains du dix-neuvième siècle n'est pas de recommencer l'œuvre de ces grands hommes. Mais depuis Bossuet, le monde intellectuel a été, comme le monde visible, remué profondément. La société est allée bien au-delà de ce protestantisme; si victorieusement combattu par l'auteur de *l'Histoire des Variations*, elle est allée jusqu'au déïsme pur, elle est descendue jusqu'aux sombres abîmes du matérialisme. Dans l'ordre politique de grandes choses se sont faites; un nouvel et profond développement du christianisme s'est opéré providentiellement, au milieu du sang et des larmes, des croix de Jésus-Christ renversées par des fureurs aveugles. Après tous ces désastres, il est resté un plus réel affranchissement de l'homme, une ère brillante qui se lève, pendant laquelle un bien plus grand nombre des enfans de Dieu sera appelé à jouir des bienfaits de l'intelligence et de la liberté.

[1] Le *Discours sur l'Histoire universelle*, les *Élévations sur les Mystères*, l'*Exposition de la Doctrine catholique* et les *Méditations sur l'Évangile* sont une magnifique histoire de l'œuvre de Jésus-Christ.

Mais le dix-huitième siècle a été plein de violence; la vérité et l'erreur s'y confondent à toute page, la société est encore bouleversée par ce conflit étonnant; les mots ont presque perdu leur valeur; il y a eu lutte acharnée entre des idées sœurs, sorties de la volonté de Dieu pour le bien de l'humanité, et qu'elle a su faire tourner à sa perte. Il faut rétablir l'harmonie dans ce chaos, séparer le faux du vrai, combattre les sophismes de nos devanciers; mais profiter de leurs lumières, et nous garder de toute réaction ardente, car l'esprit de réaction est un des caractères de la nation française.

On se demande souvent quelle est la cause du malaise social, de ces orages terribles qui grondent au loin, de cette attente effrayée dans laquelle vivent les hommes de nos jours. On répond que cette cause est dans les souffrances matérielles qu'il faut alléger, dans la mauvaise classification des individualités, dans l'antagonisme qui divise le monde industriel. Tout cela est vrai; mais la cause primordiale bien autrement réelle et profonde, c'est la séparation de la religion et de la science, de l'autorité et de la liberté, de Dieu et de l'homme. Tant que cet accord ne sera pas rétabli, nous aurons beau améliorer la condition matérielle de nos semblables, le mal existera toujours, car nous ne vivons pas d'une vie normale, d'une vie basée sur le christianisme. Cette grande réconciliation doit être le but des travaux de l'intelligence française au dix-neuvième siècle.

II.

Quelques idées sur l'influence sociale de l'évangile.

Nous avons rappelé brièvement les hautes vérités religieuses et philosophiques, enseignées par l'Évangile; nous allons essayer de caractériser leur influence sur les sociétés humaines.

La dignité de l'ame de l'homme, révélée par la parole du Christ, et devenue si grande que Dieu lui-même avait cru devoir s'incarner, souffrir et mourir pour elle, allait nécessairement changer les rapports des hommes dans la société antique, fondée sur la force et l'esclavage. Les hommes étaient la propriété d'hommes, leurs semblables : Athènes possédait quatre cent mille esclaves; Rome en comptait des millions; la puissance des castes, fille

du paganisme, qui reconnaissait des races divines et des races humaines , pesait de tout son poids sur le sort des mortels ; le fouet et la mort punissaient une parole. On faisait mourir des esclaves pour essayer des poisons, ou seulement pour rompre la monotonie d'une vie ennuyeuse. On tuait un homme par distraction, comme on eût fait de quelque bête nuisible. l'humanité ne pouvait descendre plus bas ; c'est en présence de cette abjection incroyable, que le Christ vint dire :

« Qui voudra être le premier parmi vous, doit être le serviteur de tous ! » (Saint Marc, chap. X, v. 44.) Lorsque de telles paroles parvinrent sous les lambris étincelans de la débauche romaine, il y eut de bien amers sarcasmes dans les bouches patriciennes : cet homme est fou, disaient-elles : pour refouler cette parole, on égorgea ceux qui la proféraient, et les imbéciles Césars ayant tué des corps humains, s'imaginèrent anéantir la pensée immortelle.

Mais le grand dogme de l'égalité civile, l'idée sainte de la liberté, proclamée par la voix divine, allait survivre à toutes ces hécatombes, et le sang des martyrs fut la rosée qui fertilisa le sol du christianisme.

Le Christ avait été plus loin que l'égalité et la liberté civiles; il avait ennobli, divinisé la souffrance du pauvre.

Voilà cette sublime folie de la croix enseignée par des paroles non moins sublimes. Nous répéte-

rons ici une observation que nous avons déjà faite ailleurs ; essayez d'imaginer un homme d'un orgueil assez étrange pour oser dire : En offensant ce pauvre, c'est moi que vous offensez. Alexandre a bien pu se proclamer descendant de Jupiter, mais certes, il ne lui serait jamais venu à l'idée de s'identifier avec la misère et l'abandon. A chaque instant l'on trouve ainsi dans l'Évangile des paroles révélatrices de Dieu [1].

Ainsi, pour les *vrais chrétiens*, les douleurs de la pauvreté rapprochent de Dieu ; elles fondent une sorte d'aristocratie divine, elles sont une source de biens infinis pour la vie à venir, dès qu'on les supporte avec courage. L'âme du pauvre est régénérée par l'exemple du Christ ; ses lentes tortures s'apaisent ; un rayon lumineux d'espérance descend dans les plus sombres asiles, dans les cachots les plus infects ; le sourire effleure des lèvres qui depuis long-temps ne prononçaient plus que des imprécations et des cris de désespoir.

Mais si le Christ n'avait fait qu'abolir l'esclavage, fonder l'égalité civile et exalter la pauvreté, il eût créé des antagonismes terribles ; il fallait un lien nouveau qui réunît tous ces élémens de l'ancien monde, séparés par les nouvelles doctrines. Ce lien fut *la charité*.

[1] Nous classerons encore parmi ces paroles que jamais homme n'aurait osé prononcer, celles-ci : « Quel est celui parmi vous qui me convaincra de péché ?..... »

« Je vous donne un *nouveau* commandement : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés (*saint Jean*, chap. XIII, v. 34).

» Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.

» Et moi je vous dit : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent......

» Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ?

» Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus ? Les païens ne le font-ils pas aussi ?

» Soyez donc parfaits comme votre père céleste est parfait (*saint Mathieu*, chap. V, v. 43). »

C'était un langage que les hommes n'avaient jamais entendu, et d'abord tous s'écrièrent que ce rêve était au-dessus des forces humaines. Le Christ, en donnant l'amour pour pivot à la société nouvelle, venait de régénérer le monde. C'était le droit substitué à la force ; et quel droit !

Prenons les choses de haut, et abordons les plus grandes difficultés sociales qui aient exercé l'intelligence, l'origine et l'essence du pouvoir. Nous verrons que l'enseignement évangélique contient sur l'organisation de la société, l'idéal le plus élevé auquel il puisse être donné d'atteindre.

De ce que le Christ a prêché la soumission au pouvoir, certains hommes ont conclu qu'il avait enseigné que le pouvoir pouvait tyranniser les sujets,

et que ceux-ci devaient courber leur front humilié et subir en silence leur destinée déplorable.

Ce serait un dogme atroce ; l'impunité accordée à la violence et au crime, l'esclavage et la mort infligés par un homme à des hommes.

De ce que le Christ a prêché l'égalité et la fraternité humaines, d'autres hommes ont conclu qu'il avait enseigné que les peuples devaient juger leurs rois et les déposséder par la violence, s'ils venaient à violer les droits des nations.

Ce serait un dogme non moins dangereux, car il mettrait la société à la merci des passions de la multitude.

Il est vrai que Jésus-Christ a prêché l'obéissance au pouvoir; mais il a établi que le pouvoir était le *ministre de Dieu pour le bien*, c'est-à-dire que le pouvoir est une protection; qu'il n'a été institué par Dieu que pour administrer les nations, en vue du bonheur de tous. On comprendra la nécessité d'obéir à cette puissance bienfaisante, et cette obéissance est parfaitement rationnelle.

Des sujets dévoués gouvernés par un pouvoir protecteur, l'amour liant le pouvoir et le sujet, voilà la société établie par le Christ; c'est aussi l'idéal vers lequel progresse incessamment la science sociale; lorsqu'elle l'aura atteint, les hommes ne devront plus élever vers le ciel cette prière que leur a apprise le Sauveur : « Que votre règne arrive. »

On discute depuis des siècles pour savoir jusqu'à

quel point l'obéissance est due au pouvoir, quand les peuples ont *le droit* de se révolter, jusqu'à quel degré le pouvoir a *le droit* de froisser les peuples. On discuterait éternellement ainsi sans se comprendre.

Tout *droit* cesse dès que la loi d'amour est violée. Dès que le pouvoir commet une injustice qui blesse profondément les intérêts des sujets, toute l'harmonie sociale est brisée. Cette violence en amène quelquefois une autre, la révolte du peuple. Ne cherchez pas plus de *droit rigoureux* dans cette révolte que dans l'acte qui l'a causée. Car encore une fois le *droit* a disparu momentanément de la société pour faire place à la force brutale.

Il ne renaît que lorsque le pouvoir assis sur des bases solides redevient le protecteur de tous, et obéit à la loi d'amour qui est sa condition indispensable. A ce point de vue on comprendra que Rome, en blâmant toute révolte, reconnaisse le pouvoir qui sort de cette révolte, dès qu'il s'annonce comme devant protéger la société. Cette conduite est la seule qui soit réellement philosophique.

Si nous nous sommes fait entendre, on reconnaîtra que tous les développemens rêvés par les socialistes modernes découlent des paroles du Christ. Lorsque des écrivains répètent d'un ton emphatique et supérieur que le christianisme a fait son temps, qu'il est usé, que l'univers attend une autre religion, nous ne pouvons que sourire de pitié et nous nous rappe-

lons ces mots du Christ : Ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles.

Toutes les innovations enseignées par les nouvelles sectes et principalement par les *fouriéristes* (malgré les étranges folies de leur maître, supérieurs à tous les autres novateurs de notre temps) ne pourront jamais arriver après des siècles de travaux qu'à la réalisation de cette théorie : L'amour, source et essence du pouvoir servi par des sujets dévoués et liés par le même amour.

Nous défions d'imaginer rien de supérieur à cet idéal de la beauté sociale. — L'homme ne peut atteindre plus haut, Dieu lui-même ne le pourrait pas.

Les fouriéristes et les saint-simoniens ont appelé de tous leurs vœux l'unité des nations ; mais ils n'ont pas la prétention d'avoir dit là une nouveauté. Tous les peuples réunis sous l'empire d'une même doctrine, le Christ les a annoncés, comme il a annoncé toutes les grandes choses vers lesquelles le monde gravite.

Ouvrons le livre saint :

» Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. (Saint Jean, chapitre X, v, 16.)

Au chapitre XVII de Saint-Jean, Jésus dit à son père.

» Je ne prie pas pour eux [1] seulement, mais encore

[1] Ses disciples.

pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole.

» Afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon père êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

» Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un.

» Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. »

Cette unité dont la réalisation est poursuivie par toutes les têtes philosophiques était le grand but de ce Grégoire VII, que notre siècle a vengé de tant de calomnies ignorantes.

Nous le répétons, l'Évangile contient à l'état de principes toute la science de l'harmonie sociale, tous les progrès que l'avenir réalisera à travers le libre développement de l'humanité.

Des hommes ont soutenu que la doctrine évangélique avait seulement pour but de moraliser l'individu et de le rendre digne du bonheur dans une autre vie. C'est une erreur profonde, l'enseignement du Christ est complet; il s'adresse à l'individu, mais bien plus encore à l'humanité; il lui sacrifie non-seulement le *moi*, mais la famille, cette chose sainte digne de tant d'amour et de vénération.

Un jour que Jésus enseignait le peuple, sa mère

et ses frères inquiets le cherchaient dans la foule et ne pouvaient l'aborder.

» Il en fut averti, et on lui dit : Votre mère et vos frères sont là dehors, qui désirent vous voir.

» Mais il leur répondit : Ma mère et mes frères son ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. »

Jamais paroles n'ont proclamé plus haut la nécessité de sacrifier ses plus chères affections au bien de tous. Jésus-Christ enseignait ici que les hommes qui entendent la parole de Dieu et lui obéissent sont bien plus profondément unis par la parenté intellectuelle qu'on ne l'est par la parenté naturelle. Ici nous apercevons en germe une société, tellement avancée dans la voie de l'amour que la famille elle-même ne serait plus nécessaire au cœur de l'homme. C'est quelque chose comme la *Cité de Dieu.*

Nous ne concevons pas que le monde puisse jamais être dominé par une idée plus sublime. En regard de ce que l'homme-Dieu venait révéler à la terre, plaçons un moment l'esquisse de ce qu'était la société alors.

Au lieu de cette charité divine qui faisait du pauvre esclave l'égal de l'empereur, qui voulait qu'une larme tombée de l'œil du plus humble fût recueillie par une main impériale, nous verrons l'esclavage être en quelque sorte la base de cette société romaine qui venait d'imposer des lois à l'univers, et quel esclavage !

« Non, il n'est pas vrai, dit un écrivain comtemporain [1] qu'il aurait été possible, au siècle de Périclès, ni à aucune autre époque antérieure à l'avènement du Christ, d'associer ensemble, dans une harmonieuse unité, le maître et l'esclave; la voix de celui qui eût osé en concevoir la pensée, aurait été couverte par les huées publiques, comme le serait aujourd'hui celle de l'extravagant qui proposerait aux maîtres de poste de s'associer en participation avec leurs chevaux. L'esclave était un animal domestique, sans aucun caractère moral, au point qu'Aristote disait *qu'il ne connaissait aucune vertu qui fût à son usage* [2]. Le même philosophe affirmait que les hommes naissent les uns pour *la servitude*, les autres pour la domination. Tout le libéralisme du divin Platon se bornait à rendre chaque jour grâces aux dieux de ce qu'ils l'avaient fait naître *libre* et non *esclave*.

Voilà où en étaient sur cette question fondamentale les plus grands esprits du plus éclairé des peuples qui ont précédé le christianime, de la première nation du monde entier sous le rapport poétique et artistique.

Ce même Aristote, celui qui donna des leçons à Alexandre, a écrit dans sa *Politique* cette phrase incroyable : L'esclave ne participe à la raison que dans

[1] M. L. Rousseau, *Cours d'Économie sociale*, publié par l'Université catholique.

[2] *Politique*, l. I, c. 5.

le degré nécessaire pour modifier sa sensibilité ; mais non pas assez pour qu'on puisse dire qu'il possède la raison. » Il en conclut, dit un jeune écrivain, que c'est la nature même qui fait les esclaves, et que ceux-ci sont aux hommes libres ce que le corps est à l'âme, ce *que la femme est à l'homme*, ce que l'animal est à l'être intelligent.

Nous venons d'écrire le mot *femme* ; celle qui est aujourd'hui notre égale et notre consolatrice à travers le pélerinage souvent laborieux que nous accomplissons ici, était, sous l'ancienne loi, traitée pour ainsi dire en esclave. Ce despotisme de l'homme fut principalement basé sur la supériorité de sa force physique. La femme chez les peuples païens restait toute sa vie dans l'enfance ; une obéissance passive lui était perpétuellement commandée. Non-seulement elle devait être soumise à son père, à ses frères, à son mari ; mais si elle venait à perdre ses parens, la loi l'obligeait d'obéir à l'héritier de son mari, proclamant ainsi que dans aucune circonstance elle n'était capable d'agir comme un être doué de liberté.

Quels étaient d'ailleurs ses rapports avec l'homme? Ceux que nécessitent les inconstantes voluptés sensuelles ; ici la polygamie était permise ; là l'homme avait une seule femme légitime ; mais il pouvait lui adjoindre plusieurs concubines. Dans toutes ces contrées, dès qu'une femme avait cessé de plaire, son époux la repoussait, comme il rejetait avec dégoût de ses lèvres un fruit amer ou corrompu. Elle n'était

en vérité que le ministre des insatiables plaisirs du maître.

Le Christ vit son abaissement et il en eut pitié : les larmes de la femme adultère, celles de cette Madeleine qui répandit des parfums précieux sur les pieds du sauveur, affranchirent la femme du joug pesant qui courbait son beau front vers la terre. En spiritualisant l'homme, le Christ lui apprit qu'il y avait dans l'amour tout un ordre de sentiment et de bonheur indépendant de la beauté physique. En reconnaissant dans la femme une âme aimante, délicate et noble ; son maître s'aperçut qu'elle était digne d'une autre destinée que celle qu'il lui avait faite jusqu'alors. D'ailleurs la loi du Christ avait été positive ; non-seulement elle avait proscrit la polygamie ; mais on lit dans saint Mathieu, au chapitre 5 :

Il a été dit : « Quiconque renverra sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation.

» Et moi je vous dis que quiconque renverra sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la rend adultère; et celui qui épousera la femme renvoyée commet adultère. »

C'était abolir le divorce et proclamer l'indissolubilité du lien conjugal. Voilà sans contredit ce qui a le plus puissamment contribué à élever la femme au rang qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde. Substituer au lien passager qui ne pouvait durer plus que le caprice voluptueux d'un être frivole, une attache solennelle et irréfragable, c'était

dire à l'homme : Cette femme que tu as regardée jusqu'à présent comme un objet de plaisir, que tu abondonnais dès que ce plaisir n'avait plus de saveur, a une âme aussi noble que la tienne, un cœur presque toujours plus sensible que le tien. Puis qu'elle aime plus que toi, elle t'est supérieure par ce sentiment qui est la vie; son intelligence, sans être aussi généralement forte et élevée que la tienne, est cependant capable de parvenir aux plus sublimes régions du monde intellectuel, et de plus elle est douée d'un tact exquis, d'une perspicacité pleine de délicatesse. Si tu possèdes la force physique, elle a la grâce, et tu ne tarderas pas à reconnaître que cette dernière puissance est immense. C'est donc un être, ton égal, qui est appelé à partager tes douleurs et tes joies; et si elle t'obéit, c'est à condition que tu l'aimeras selon l'esprit.

Ces mots, *selon l'esprit*, qui se reproduisent si souvent dans l'Évangile ont une portée immense. Il ne s'agit plus de vivre selon les lois du monde visible, selon les conditions reçues de la vie sociale d'alors; mais selon les lois bien autrement saintes du monde invisible, lois qui ont leur source dans ces *idées* qui préexistent à toutes les sociétés humaines, dans ce verbe éternel, qui se fit homme pour arracher les hommes à l'esclavage de la matière.

Aimer une femme selon l'esprit, ce n'est plus la trouver belle, ce n'est plus désirer s'unir à elle par des liens charnels, c'est apprécier l'excellence de

son cœur et l'élévation de son âme, c'est comprendre qu'il faut encore spiritualiser cette nature, la faire progresser dans la voie de la vérité, la rapprocher de Dieu de plus en plus par l'éducation; c'est en un mot l'aimer non-seulement avec le cœur, mais avec l'intelligence.

Les femmes comprirent admirablement ce que le Christ faisait pour elles : partout nous les voyons sur ses pas; elles se prosternent devant lui, elles enveloppent ses pieds de leur chevelure embaumée, elles versent sur eux des parfums et des larmes; elles restent rêveuses devant lui et recueillent ses paroles dans le silence d'une piété ardente, et il dit à celles-là qu'elles ont choisi la meilleure part. Lorsqu'il marche au supplice, les saintes femmes ne l'abandonnent pas; elles baignent la voie douloureuse de leurs pleurs, elles l'ensevelissent, elles se rendent au tombeau le lendemain du déicide, et c'est à l'une d'elles qu'il se montre pour la première fois après sa résurrection. Nous retrouverons dans tous les siècles les femmes courant au martyre comme à une fête et plus tard aux époques de tiédeur et d'incroyance, elles quitteront l'autel long-temps après les hommes.

L'église catholique en mettant le mariage au rang des sacremens acheva cette glorification de la femme. Le mariage catholique est sans contredit l'union la plus sainte et la plus proche de Dieu. Nous ne concevons aucun progrès possible dans les rapports de

l'homme et de la femme, au-delà de cette institution [1].

Tous les malheurs dont nous sommes témoins dans la société actuelle viennent de ce que l'on n'obéit pas à la loi chrétienne. Et des *aveugles conducteurs d'aveugles*, pour remédier à ces malheurs, veulent changer cette loi! C'est au contraire en en faisant sentir toute la vérité et se pénétrant de plus en plus de son essence, en apprenant à aimer selon l'esprit, que l'on allégera des souffrances que nous sommes loin de nier. La désunion s'introduit souvent dans le mariage, parce que l'homme n'a pas une notion suffisante des délicatesses d'âme de la femme, parce qu'il regarde en pitié des idées et des sentimens qu'il ne peut comprendre. Faites que cet homme reçoive une éducation plus chrétienne, c'est-à-dire plus spi-

[1] Nous avons toujours vu avec peine les tentatives de ces dernier temps pour rétablir le divorce. Toutes les fois qu'une société reconnaît qu'une loi qui l'a régie long-temps est au-dessus des forces humaines, cette société entre dans une ère de décadence. Le divorce n'est pas autre chose que la reconnaissance de l'impuissance de la créature pour atteindre aux hauteurs du mariage catholique. On ne s'aperçoit pas que l'on remplace quelques maux individuels par un mal général bien autrement terrible; que l'on détruit la vie de famille, en y introduisant plusieurs épouses, *plusieurs mères*, en faisant haïr le père par les enfans de la mère répudiée; que l'on dégrade la femme en plaçant continuellement sous ses regards la terreur d'être chassée dès qu'elle aura cessé de plaire; on oublie qu'il n'y a rien de plus profondément moral que de montrer aux hommes un but élevé vers lequel ils doivent tendre, et rien de plus immoral que d'abaisser les lois au niveau de notre faiblesse.

ritualiste, plus avancée dans la science de l'âme, et vous aurez affranchi la femme de ce despotisme brutal auquel elle se trouve trop souvent en butte. Ailleurs nous avons vu la désunion s'introduire dans le mariage par des passions trop brûlantes, trop romanesques; ces sortes de gens ne peuvent s'arranger de la vie régulière du mariage; il leur faut de l'imprévu, des tempêtes morales, des secousses violentes. D'où vient encore cette maladie de l'âme, si ce n'est de l'obscurcissement de l'éducation chrétienne? La religion offre à l'âme tout l'infini, tout l'amour immense dont les plus grandes âmes peuvent éprouver le besoin, et avec la foi les imaginations les plus ardentes comprennent notre destination dans ce monde et trouvent le moyen de vivre dans l'ordre, en goûtant tout le bonheur qui est donné à l'homme sur cette terre de *travail.* Dans le désordre au contraire ces mêmes âmes rencontrent quelques impressions corrosives, mais elles arrivent vite au dégoût le plus amer, à la douleur, au désespoir.

Le sort de la société dépend de l'état des époux : quand l'amour selon l'esprit est la loi d'un ménage, les enfans sont aussi aimés selon l'esprit, c'est-à-dire selon l'intelligence de leurs caractères et de leurs cœurs, et l'autorité est basée sur l'amour, car c'est le propre du christianisme d'avoir partout substitué la charité à la force, la charité qui est à la fois l'amour et l'intelligence.

L'amour sans l'intelligence est sans force, sans influence heureuse pour la personne aimée. Celui

qui aime et ne comprend pas, peut à chaque instant affliger l'être auquel il souhaite le plus de bien.

Ce qu'il faut donc pour alléger les malheurs qui désolent la terre, c'est raviver l'esprit de charité. Lorsque les pharisiens firent demander au fils de Dieu quel était le grand commandement de la loi, il répondit : Aimer Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous mêmes, — ces mots ont régénéré le monde. Considérez, dit Bossuet, la doctrine de Jésus-Christ; elle est si belle et si solide, qu'elle cause de l'admiration à tout le peuple; car qui n'en admirerait la pureté, la sublimité, l'efficace? Elle a converti le monde; elle a peuplé les déserts; elle a fait prodiguer à des millions de martyrs de toute condition, de tout âge et de tout sexe jusqu'à leur sang. Elle a rendu les richesses et les plaisirs méprisables; les hommes du monde ont perdu tout leur éclat. L'homme est devenu un ange; et il s'est porté à se proposer pour modèle Dieu même. Qui ne l'admirerait donc cette belle, cette ravissante doctrine? Mais ce n'est pas tout de l'admirer, Jésus l'a enseignée comme ayant puissance; il faut que tout cède, et que tout orgueil humain baisse la tête. »

C'était là encore une grande nouveauté du saint livre, l'abnégation du moi, le renoncement à tout ce que les hommes avaient regardé jusque-là comme ce qu'il y avait de plus désirable, de plus glorieux.

Lorsque Jésus eut convoqué ses douze disciples et

qu'il les investit de sa puissance sur les nations, il leur dit entre autres paroles.

« Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans » vos ceintures, n'ayez point un sac dans la route, » ni deux habits, ni souliers, ni un bâton; car l'ou- » vrier mérite qu'on le nourrisse.

. . . .

» Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit » point, n'est pas digne de moi.

» Celui qui garde sa vie la perdra et celui qui per- » dra sa vie pour moi la trouvera. »

Une autre fois le Christ annonça à ses disciples qu'il devait aller à Jérusalem et souffrir beaucoup des anciens et des scribes, et des princes des prêtres, être mis à mort, et ressusciter le troisième jour.

Et comme Pierre effrayé le suppliait d'éviter des maux si étranges, le sauveur lui parla avec rudesse et s'adressant aux disciples.

« Si quelqu'un veut venir après moi qu'il renonce à soi-même, et *prenne sa croix*, et me suive. »

Cette doctrine austère, que l'on combat encore aujourd'hui et qui sera combattue jusqu'à la fin des temps, étonna tellement les propres disciples de l'Homme-Dieu, qu'ils ne la comprenaient pas. C'était à la vérité un extraordinaire renversement de toute la philosophie païenne. Les hommes avaient jusqu'alors aimé avant tout les jouissances; la morale consistait à en régler l'usage, à en prévenir les abus; les Stoïciens étaient allés plus loin; ils avaient en-

seigné à l'homme à supporter la douleur avec force, à soutenir même qu'elle n'était pas un mal ; toutes les âmes nobles des dernières années du paganisme s'étaient réfugiées dans cette secte. Mais de ces doctrines à celle de Jésus, qu'il y avait loin encore!

Le mystère de la croix est ce qu'il y a de plus important à développer de nos jours, par une raison que tout le monde saisira, c'est qu'aucune époque n'a été plus que la nôtre gangrénée par l'égoïsme et l'amour de l'or ; la grande loi divine de la nécessité des souffrances n'est plus comprise. *Arriver* et jouir, telle est la devise du jour. N'oublions jamais que la fin du dix-huitième siècle a été une effroyable négation du christianisme, et que les sociétés ne se guérissent pas facilement de ces maladies violentes. Oui, ambitieux et avides mortels, qui m'entourez, le Christ est venu dire aux hommes non-seulement que la douleur devait être supportée avec résignation, mais qu'elle était digne d'envie. « Bienheureux ceux qui pleurent! » Non-seulement il a proclamé cette loi, mais il a voulu la subir d'une manière épouvantable. Écoutons un instant dans un recueillement profond quelques paroles de Bossuet qui nous paraissent inexprimablement belles [1] :

« Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer et que

[1] Toutes les fois que nous avons à exprimer des pensées exprimées déjà par ce grand homme, nous sommes entraîné à citer, car la beauté de ses paroles nous charme et nous désespère tout à la fois.

c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de vous en convaincre par une circonstance considérable que saint Jean a remarquée dans sa mort comme témoin oculaire. Cet homme de souffrance étant à la croix, tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophètes, à la réserve du breuvage amer qui lui était promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus, voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie, il dit : J'ai soif. » Et après cette aigreur et cette amertume dont ce juif impitoyable arrosa sa langue, après ce dernier outrage dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie, voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : « C'en est fait, dit-il, tout est consommé, je n'ai plus rien à faire dans ce monde. » Allez, homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve ; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines ; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet, aussitôt « baissant la tête, il rendit son âme, » mesurant

la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances. » (Sermon sur la nécessité des souffrances.)

Si la raison a peine à comprendre la nécessité des souffrances, le spectacle si continu et si général de la souffrance oblige cette même raison au silence, car il faut bien reconnaître la nécessité d'une chose que l'on voit exister depuis l'origine du monde.

La seule raison philosophique que nous en connaissions est celle donnée par l'Écriture; c'est cette grande déchéance du genre humain, non-seulement enseignée par la tradition catholique, mais par toutes les religions et par toutes les philosophies antiques. L'origine du mal et celle du malheur sont la même. Les vices, introduits dans l'âme par la désobéissance du premier homme, ont entraîné toute cette lamentable suite de douleurs. La raison entrevoit....; mais cependant nous ne nions pas qu'il reste dans cette question des parties profondément mystérieuses; toutefois comme la douleur nous presse tellement que nous ne pouvons la nier, il est évident que, quelque soit le trouble de notre âme devant ces abîmes, il faut bien que l'esprit le plus rebelle reconnaisse la nécessité de la souffrance [1].

Cette nécessité admise pour purifier l'homme et par suite l'humanité, on conçoit que les plus généreux, les plus forts, les plus dévoués, viennent s'of-

[1] Nous ne pourrions, au surplus, que répéter ce que nous avons déjà dit au chapitre sur Moïse. Voir l'*Histoire des Lettres avant le Christianisme*, tome 1er, page 135 et suivantes.

frir à la douleur, on conçoit que si Dieu s'est revêtu du caractère de l'homme, ce soit pour enseigner cette doctrine et pour donner dans sa vie un exemple sublime et immortel.

Plus on pense à la souffrance, plus on la comprend, plus on est philosophiquement convaincu de sa nécessité. Et en effet, sans elle, que serait l'homme?... comment donnerait-il la mesure de sa valeur et de sa force?... Quelle estime faisons-nous de ces êtres tranquilles, nés dans une position commode et traversant la vie sans luttes et sans orages? Pour que l'homme vaille quelque chose, il faut qu'il combatte, et la souffrance est l'épreuve qui le grandit. Ainsi la raison froide comprend encore ici ce que l'on a appelé la sublime folie de la croix.

A toutes les époques, chez tous les peuples, il n'y a eu de grand que les martyrs. Les uns, nés sur le trône, se sont imposé les fatigues et les périls; ils ont répandu leur sang pour la gloire des peuples qu'ils commandaient; d'autres, nés dans une humble condition ont sué sous le fardeau de la misère, mais se sont élevés par le génie et le courage au premier rang dans l'admiration du monde : tous sont arrivés par l'immolation des jouissances personnelles, par la lutte contre le mal, par la souffrance.

III.

Poésie de l'Évangile.

Nous entendons surtout dans ce moment par le mot *poésie*, la forme qui revêt l'idée : nous allons rechercher ici quelles sont les beautés du saint livre sous ce rappport. Remarquons d'abord que les évangélistes n'étaient ni des écrivains, ni des poètes, et que les Évangiles ne sont pas des monumens littéraires. Leurs auteurs n'ont en rien voulu faire des livres; ils ont raconté ce qu'ils avaient vu et entendu du Sauveur, parce que l'on craignait que la doctrine sainte ne s'altérât dans la suite des siècles en passant par tant de bouches. Les évangélistes écrivirent, Saint-Mathieu en hébreu et les trois autres en grec, suivant les lieux où ils se trouvaient. Il ne faut donc

pas s'attendre à ces merveilleuses harmonies homériques ou sophocléennes, que nul rhytme humain n'a égalées depuis, croyons-nous.

Mais si l'Évangile a sous le rapport des idées une immense supériorité sur tous les livres, il ne s'ensuit pas qu'il n'offre des beautés ravissantes encore, même sous le rapport purement poétique; les tableaux gracieux y abondent auprès d'autres tableaux grandioses ou pathétiques.

La douce et divine figure de la Vierge jette sur le saint livre un charme naïf et mytérieux qui a produit une longue suite de suaves inspirations dans la poésie et dans la peinture. Nous choisissons les passages suivans comme des modèles exquis de cette grâce mystique et céleste qui était sans modèle.

Lorsque l'ange eut annoncé à Marie qu'elle enfanterait le Sauveur, elle alla trouver Élisabeth.

» 39. Marie partit en ce même temps et s'en alla vers les montagnes de Judée, en une ville de la Tribu de Juda.

» 40. Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

» 41. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit.

» 42. Alors élévant sa voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni.

» 43. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?

» 44. Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.

» 45. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru; parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. »

Le deuxième chapitre de Saint-Luc, qui raconte la naissance de Jésus a un charme tout divin. Après avoir rapporté que Joseph partit de Nazareth avec Marie pour aller à Bethléem, se faire enregistrer, selon l'édit de César-Auguste, l'évangéliste ajoute :

» Pendant qu'ils étaient là, il arriva que le temps où elle devait accoucher s'accomplit.

» Et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

» Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient les nuits dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.

» Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna ; ce qui les remplit d'une extrême crainte.

» Alors l'ange leur dit : Ne craignez point; car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.

» C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il

vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

» Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmailloté, couché dans une crèche. »

Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu.

» Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître.

» S'étant donc hatés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.

» Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant.

» Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers.

» Or, Marie conservait toutes ces choses en elle-même les repassant dans son cœur. »

Quelle douceur, et quel charme! Le dernier verset est délicieux. Ce silence de la vie cachée de Marie a inspiré à Bossuet des pages d'une bien rare profondeur.

Comme grandeur simple et primitive, il n'y a peut-être rien de supérieur dans la Bible au récit que fait Saint-Jean, de la mort de Lazare. Cette simple famille du bourg de Béthanie, ces deux sœurs et ce

frère, aimés de Jésus, cette désolation causée par la maladie de Lazare, ces pauvres filles qui envoient à Jésus-Christ ces douces paroles : Seigneur celui que vous aimez est malade. L'arrivée du Sauveur après la mort de Lazare, toutes ces choses sont des beautés naïves, telles que l'art en rencontre bien rarement.

« Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au devant de lui, et Marie demeura dans la maison.

» Alors Marthe dit à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

» Mais je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

» Jésus lui répartit : Votre frère ressuscitera.

» Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera dans la résurrection qui se fera au dernier jour.

» Jésus lui répondit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra.

» Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? »

Tout est nouveau; inoui dans ce langage. Ce qui suit n'est pas moins admirable. Marie, l'autre sœur désolée qui était restée cachée au fond de sa demeure depuis la mort de son frère, est avertie par Marthe.

— » Le maître est venu, et il vous demande. » La pauvre fille se précipite vers le Sauveur, et dès qu'elle l'aperçoit, elle se jette à ses pieds : elle lui dit comme

Marthe ; « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Touchante harmonie de ces deux cœurs dont la confiance est la même dans la puissance et l'amitié du Christ. Sans doute elles avaient toutes deux dit bien des fois depuis le malheur : Si le maître avait été ici, notre frère ne serait pas mort.

Le récit évangélique devient plus beau encore.

« 33. Lorsque Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle aussi pleurant, il frémit en son esprit, et fut ému lui-même.

» Et il dit : Où l'avez vous mis? ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez.

» Et Jésus pleura.

» Les Juifs dirent : voyez comme il l'aimait! »

Ceci nous a toujours paru le comble du sublime. Aucune poésie ne surpassera jamais la simplicité de cette narration. Les versets suivans qui peignent la résurrection, présentent un caractère magnifique de puissance divine, mais peut-être l'apogée de la beauté poétique de ce morceau est dans les trois lignes que nous venons de citer. C'est une alliance admirable du pathétique et du grandiose. Ceci n'est que de la vérité; mais bien digne de servir à jamais d'étude et de modèle à la fiction. Cet effet est produit sans effort, par la nature des choses, on éprouve le frisson de l'enthousiasme et cependant, quoi de plus calme, de plus naïf que ce style? Hélas, c'est ce

calme et cette naïveté divine qui semblent perdus autour de nous!

Rien ne prouve plus l'absence de toute intention d'écrivain dans les évangélistes que le récit de la mort du Sauveur. Quelle scène cependant ils offrent là en quelques paroles! Le fils de Dieu crucifié entre deux voleurs, au pied de cette croix qui affranchit l'humanité, une mère, la sœur de cette mère déplorable, des femmes qui avaient pleuré sur les pieds de l'homme-Dieu. Tout ce peuple frémissant les uns de colère, d'autres de craintes, les disciples dérobant leurs larmes, le ciel qui pleure sur tout cela, s'obscurcissant parce que la nature pleure sur cette grande mort! Quel tableau fut jamais aussi solennel? quel poëme contient autant de larmes et d'émotions profondes?

Le récit merveilleux nous montre ensuite le tombeau trouvé vide par les saintes femmes, et ces deux hommes vêtus de robes éclatantes, qui leur demandent pourquoi elles cherchent parmi les morts celui qui est vivant, et l'étonnement des disciples en apprenant cette nouvelle étrange. Il y a dans ce chapitre quelques versets pleins d'un charme indicible.

« Et voilà que deux d'entre eux allaient un jour à un bourg nommé Emmaus, éloigné de Jérusalem de soixante stades.

« Et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé

» Or pendant qu'ils parlaient et qu'ils s'entrete-

naient ensemble, Jésus lui-même, s'approchant, marchait avec eux.

» Mais leurs yeux étaient fermés et ils ne le reconnaissaient point.

» Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous là en marchant ? et pourquoi êtes-vous tristes ?

» Et l'un d'eux nommé Cléophas, lui dit : Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé en ces jours ?

» Et il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : touchant Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple.

» Et de quelle manière les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié.

» Or nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël ; et cependant après tout cela, voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées.

» Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont étonnés ; car ayant été avant le jour à son sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des anges même leur ont apparu, et leur ont dit qu'il est vivant.

» Et quelques uns des nôtres ayant été aussi au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

» Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit ! »

Il faut s'arrêter dans les citations.

Une forme de langage très habituelle dans la bouche de Jésus est la parabole. Les hautes vérités métaphysiques, enseignées par le Sauveur des hommes, étaient bien difficiles à comprendre pour les populations grossières auxquelles elles s'adressaient. Aussi, les enveloppait-il souvent d'un récit gracieux ou sublime, pris dans la vie des laboureurs ou dans celle des rois, conditions presque semblables aux regards de Dieu. Un jour, il s'asseyait au bord des flots de la mer, et racontait la parabole de l'homme qui sème et de l'ivraie qui se trouve parmi le bon grain.

Ses disciples lui ayant demandé pourquoi il parlait en paraboles, il répondit :

« Parce que s'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, pour eux, il ne leur a pas été donné. »

La parabole de la vigne, celle des vierges folles et des vierges sages, celle des talens qu'un maître distribue à ses serviteurs, celle de l'enfant prodigue et tant d'autres sont de divines histoires qu'il semait sur sa route en causant avec le peuple. Elles ont, depuis dix-huit siècles, porté dans les palais et les chaumières leurs enseignemens sublimes, cachant un sens profond sous des paroles simples, et marchant à la conquête de l'intelligence et du cœur par les routes fleuries de l'imagination.

IV.

Les Actes des Apôtres.

Nous devons encore à saint Luc un livre d'un intérêt immense, et qui a toujours été considéré par l'Eglise comme inspiré de Dieu, c'est le récit des années qui suivirent la mort du Sauveur, si célèbre sous le titre des actes des apôtres.

Jésus était monté au ciel : et ceux qui comprennent un peu ce qu'était Jésus, pourront se faire une idée du vide effrayant, de la stupéfaction, qui glacèrent l'ame des disciples, et des saintes femmes et de la Vierge mère. Ce regard qui donnait la vie, cette parole qui régénérait, ce contact qui ressuscitait, tout avait disparu. Il n'y avait plus rien de visible aux yeux du corps; il ne restait qu'un souvenir.

Eh bien! ces hommes si faibles, durant la vie de leur maître, ces hommes qui ne le comprenaient pas, qui cherchaient à le détourner des périls, qui le reniaient devant une servante, éclairés tout à coup par cette éblouissante lumière de la mort, confirmés dans leur foi par la miraculeuse résurrection, se vouent à l'apostolat avec un courage héroïque. Ils étaient comme abattus en présence du Dieu-Homme; depuis qu'il les a quittés, ils sentent leur énergie s'accroître. Après l'avoir vu monter au ciel, ils regagnent Jérusalem.

» Et quand ils furent entrés dans leur maison, ils allèrent dans une chambre haute, où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Mathieu, Jacques frère d'Alphée, et Simon Zelotes, et Jude frère de Jacques. »

» Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes, et Marie mère de Jésus, et ses frères. »

Ces simples paroles émeuvent plus que l'éloquence la plus sublime, car les choses qu'elles retracent sont étonnamment grandes. Les puissans et les prêtres étaient loin de prévoir que ces pauvres gens, assemblés dans une chambre haute de quelque obscure maison de Jérusalem, allaient changer les idées du monde, et préparer la plus belle des phases sociales. Ce fut dans ce modeste asile que l'esprit saint descendit sur eux et leur révéla les divers langages des peuples. Dès qu'ils sont investis de cette mission

divine, les apôtres semblent s'affranchir de toute faiblesse humaine. Pierre, celui-là même qui avait renié son maître, se montre leur chef, il se rend avec Jean au temple, et comme un boiteux que l'on plaçait à *la belle porte* leur demandait l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez !.. » Tout le peuple émerveillé de ce miracle courant au portique de Salomon, Pierre lui reprocha son déïcide, il lui parla en maître et d'une voix tonnante... Alors les prêtres, les magistrats du temple et les saducéens surviennent et les font conduire en prison. Lorsque ces hommes puissans interrogèrent le lendemain ces deux hommes du peuple, Pierre dit à ces orgueilleux de race sacerdotale.

» Puisque nous sommes aujourd'hui interrogés sur le bien fait à un homme infirme qui a été guéri,

» Qu'il soit connu de vous et de tout le peuple d'Israël que c'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, *que vous avez crucifié* et que Dieu a réssuscité des morts, que cet homme est ici guéri devant vous. »

Plus tard, lorsque les princes des prêtres leur commandent de ne parler, ni enseigner jamais au nom de Jésus.

Pierre et Jean leur répondent :

» Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. »

Ces paroles commencent la lutte glorieuse dont nous allons trouver l'histoire admirable dans les livres des diverses époques que nous étudierons. La lutte de l'esprit contre la matière, de la vérité contre l'erreur, lutte qui a coûté aux hommes le plus noble sang qu'ils aient jamais versé, car les victimes étaient doublement saintes, par la pureté de leur vie et par l'héroïsme de leur mort.

Éblouis de ces miracles, des milliers d'hommes embrassèrent bientôt la doctrine du crucifié. C'est à cette origine du monde chrétien que nous trouverons la réalisation véritable de la doctrine de Jésus. Examinons la vie des premiers disciples telle qu'elle nous est révélée par le livre de saint Luc.

» Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble ; et tout ce qu'ils avaient était en commun.

» Ils vendaient leurs possessions et leurs biens et ils les distribuaient à tous selon le besoin de chacun.

» Ils continuaient d'aller tous les jours avec union d'esprit dans le temple ; et rompant le pain par les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et avec simplicité de cœur.

» Louant Dieu et étant aimé de tout le peuple... » (actes)

Il ne faut pas oublier que dès ces commencemens les chrétiens de Jérusalem offraient une réunion de plusieurs mille personnes. Ainsi cette société *utopique* rêvée par Platon, et tant de fois rêvée encore à diverses époques, cette société que l'on dit souvent

n'avoir pu exister que dans les livres des poëtes et des philosophes, les premiers chrétiens la réalisèrent, et avec une profondeur de dévouement et d'amour très-inconnue du monde antique et de toutes les sectes qui ont vécu en dehors du christianisme.

Cette administration des biens temporels absorbait trop les apôtres, et leur travail spirituel en souffrait. Il fut nécessaire d'élire des diacres; c'étaient des administrateurs chargés de veiller aux intérêts de tout le peuple, de distribuer aux pauvres les trésors du riche. Une fois l'intérêt particulier arraché du monde par cette sainte abnégation, la vie perdait presque toutes les douleurs qui pèsent si lourdement aujourd'hui sur les nations de l'Europe, et dans l'intervalle des persécutions les premiers chrétiens ont dû goûter le plus noble et le plus pur bonheur social que le ciel ait jamais accordé à la terre.

Mais ces hommes qui tendaient à effacer du langage humain les mots de riche et de pauvre, qui enseignaient qu'il n'y avait qu'une véritable richesse, *obéir à Dieu*, devaient nécessairement irriter contre eux tous les puissans égoïtes qui dominaient la société; les grands au cœur dur qui s'engraissaient des sueurs du pauvre, les maitres qui vendaient ou tuaient leurs esclaves, frémirent à l'aspect de ces nouveautés redoutables qui menaçaient leur bonheur. Il était rationel que ceux qui avaient crucifié le Christ jetassent ses apôtres dans les cachots, en attendant de les livrer aux bêtes ou à la férocité des

hommes. Le diacre Étienne, leur première victime, disait avant de mourir sous leurs coups : « Qui est le prophète que vos pères n'aient point persécuté ? ils ont tué ceux qui prédisaient l'avénement du juste, que vous avez maintenant trahi et mis à mort ?... »

L'ayant jeté hors de la ville, ils le lapidèrent. Les témoins laissèrent leurs manteaux aux pieds d'un jeune homme qui s'appelait Saul.

C'est à cette occasion déplorable que ce grand nom se rencontre pour la première fois dans le saint livre. C'était un de ces caractères ardens et dominateurs, nés pour conduire les hommes, pour courber les fronts sous le joug de leur volonté puissante et de leur génie; passionnés dans le mal comme dans le bien, et également capables de plonger la société en des abîmes de maux ou de la conduire vers la beauté morale qui est le bonheur des peuples.

Saul était dévoré d'une telle soif de persécution qu'il ne respirait, dit saint Luc, que menaces et que mort contre les disciples du Seigneur.

Il alla demander au souverain pontife des lettres pour les synagogues de Damas, afin de s'emparer des serviteurs du nazaréen et de les amener chargés de chaînes. Chacun sait que ce fut au terme de ce voyage, presque aux portes de Damas, que Saul eut cette vision éclatante et qu'il entendit la voix divine qui lui criait : Pourquoi me persécutez-vous ? qu'il entra dans ces mêmes synagogues auxquelles il devait demander des chrétiens à persécuter et qu'après

avoir reçu le baptême, il y proclama de sa voix tonnante que Jésus était le fils de Dieu.

Dès que Saul paraît dans le récit de saint Luc il le remplit de son nom, de ses travaux, de sa gloire. Les actes des apôtres deviennent principalement une biographie de cet homme extraordinaire, qui fut pour le Seigneur *un vase* d'élection pour porter son nom devant les gentils, devant les rois et les enfans d'Israël.

Les Juifs s'étonnent de ce changement; les représentans de la vieille société reconnaissent dès le début un ennemi redoutable; ils prennent la résolution de le faire mourir. Les disciples le sauvèrent en le faisant descendre dans un panier du haut des murailles de leur asile. De retour à Jérusalem Saul, d'abord soupçonné par les disciples est de nouveau sauvé par eux des nouvelles embûches des Gentils. Comme l'Église était en paix alors, les apôtres renvoyèrent Saul à Tarse.

Pendant cette trève, Pierre parcourt la Judée, la Galilée et la Samarie, guérissant et ressuscitant au nom de son maître. Mais les enfans d'Israël ne pouvaient plus suffire à l'ambition du conquérant du christianisme. Nous voyons au chapitre X des Actes des apôtres apparaître la généralisation de la doctrine. Pierre reconnaît dans une vision qu'il doit recevoir les Gentils dans l'Église. Le progrès s'accomplit, les temps ne sont plus ou Moïse enseignait à son peuple la haine des *étrangers* pour le préserver

de l'idolatrie. Voici les paroles de Pierre au centenier Corneille :

» En vérité je vois bien que Dieu n'a point d'acception des personnes.

» Mais que, de quelque nation que ce soit, quiconque le craint, et fait les œuvres de justice, lui est agréable. »

Pierre après ces paroles baptise le centenier et tous les siens.

Ainsi commence à s'exécuter la grande unité religieuse enseignée par Jésus de Nazareth.

Saul ne pouvait rester long-temps à Tarse ; nous le voyons suivre Barnabé à Antioche ; sa mission sublime contre la gentilité commence bientôt, et il reçoit aussi le don des miracles. C'est à Paphos qu'il frappe de cécité Elymas qui cherchait à détourner de la foi le proconsul Serge Paul. Arrivé à Antioche de Pisidie, il entre avec les disciples dans la synagogue des Juifs le jour du sabbat et s'y asseoit.

Et les chefs de la synagogue, qui ne connaissaient pas ces hommes, les engagèrent à parler. Saul (qui se faisait aussi appeler Paul) se leva et annonça que Jésus de Nazareth était le Messie prédit par les écritures. Le sabbat suivant, toute la ville se porta sur les pas des nouveaux prédicateurs. Les Juifs, effrayés, ourdirent une conjuration contre eux ; c'est alors que Paul et Barnabé dirent avec hardiesse :

« C'était à vous que l'on devait annoncer d'abord la parole de Dieu : mais puisque vous la rejetez, et

que vous vous jugez indignes vous-mêmes de la vie éternelle, nous nous en allons vers les Gentils.

» Car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a commandé, disant : Je vous ai établis pour être la lumière des Gentils, afin que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

Ils partent ! Icone, Lystre, Antioche, Jérusalem, la Macédoine, la Galatie, la Phrygie, la Cilicie, la Syrie les reçoivent ; les populations volent au-devant d'eux, les Gentils reconnaissent la loi du Christ ; tantôt déifiés, plus souvent poursuivis et lapidés, les apôtres rencontrent partout les Juifs ourdissant contre eux des trames perfides. Paul arrive enfin à Athènes.

L'imagination aime à se représenter l'apôtre sublime de la nouvelle doctrine errant au milieu des merveilles de cette capitale du monde grec. Le voilà cet homme que Dieu a fait tout-à-coup plus éloquent que Socrate et Platon : il s'arrête le soir sur l'Acropolis, il s'assied sur les degrés de ce Parthénon immortel dont rien n'égalera jamais la pureté et l'élégance, et ses regards plongent sur cette Athènes dont la gloire intellectuelle a éclipsé celle de toutes les cités de la terre. Paul admire les chefs-d'œuvres du ciseau grec, il admire les poètes et les philosophes de l'Hellénie, mais il est pris de pitié en songeant à ce qu'est devenue cette pensée de la Grèce. Il assiste aux leçons des sophistes qui s'égarent dans les minutieux dédales d'une science dégénérée. L'apô-

tre voit cette cité magnifique, ce peuple si spirituel livrés à l'idolâtrie, et il s'indigne. Il allait au-devant des philosophes qu'il rencontrait sur les places publiques, et il leur parlait de Jésus et de la résurrection ; mais les épicuriens et les stoïciens disaient : « Que veut dire ce discoureur, il semble qu'il prêche de nouveaux dieux.

» Alors ils le prirent et le menèrent dans l'Aréopage, disant : Ne peut-on savoir quelle est cette nouvelle doctrine que vous avancez ?

» Car vous nous dites des nouveautés ; nous voulons donc savoir ce que c'est.

» Or tous les Athéniens et tous les étrangers qui demeuraient dans leur ville, ne s'occupaient à rien qu'à dire ou à écouter quelque chose de nouveau.

» Paul donc se voyant au milieu de l'Aréopage, dit : Seigneurs Athéniens, je remarque qu'en toutes choses vous êtes fort attachés à honorer les dieux ;

» Car lorsque je passais et que je considérais vos divinités, j'ai trouvé même un autel où était cette inscription : *Au Dieu inconnu*. C'est donc ce que vous adorez sans le connaître que je vous annonce.

» Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples que les hommes bâtissent.

» Et il n'est pas honoré par les ouvrages de la main des hommes, puisque rien ne lui manque et que c'est lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses.

» C'est lui qui a fait que toute la race des hommes, n'étant sortie que d'un seul, habite sur toute la face de la terre, selon les temps favorables qu'il a ordonnés, et selon les bornes où il a voulu que chaque peuple se contînt.

» Afin de voir si en cherchant Dieu comme à tâtons, ils le pourraient trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de nous.

» Car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et, ainsi que quelques-uns de vos poètes ont dit, nous sommes sa race.

» Étant donc la race de Dieu, nous ne devons pas nous imaginer que la Divinité soit semblable à de l'or ou à de l'argent, ou à de la pierre taillée avec art, et par l'invention des hommes.

» Dieu a dissimulé ce temps d'aveuglement; mais aujourd'hui il avertit tous les hommes qu'ils fassent pénitence.

» Parce qu'il a déterminé un jour auquel il jugera le monde, selon la justice par un homme qu'il a destiné à exercer ce jugement, comme il l'a fait voir à tous, en le ressuscitant.

» Quand ils entendirent parler de la résurrection, quelques-uns s'en moquèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet :

» Ainsi Paul sortit du milieu de leur assemblée.

» Néanmoins quelques hommes crurent et se joignirent à lui, entre lesquels fut Denys l'Aréopagite,

et une femme appelée Damaris, et d'autres avec eux. »

C'est là tout l'honneur que les descendans des meurtriers de Socrate firent à l'éloquent ambassadeur de Jésus!... Mais il entrait dans les desseins de Dieu que la parole divine retentît dans la plus brillante tribune humaine. Athènes avait fait son temps, elle avait dominé toute une époque de l'histoire universelle, elle avait été la lumière des siècles païens; mais la lumière intellectuelle ne brille pas toujours sous le même ciel. Dieu veut que chaque région à son tour la reçoive et la promulgue. Seulement Athènes avait été si grande dans l'histoire de l'esprit de l'homme, qu'elle devait attirer le profond et vaste génie auquel nous devons les épîtres. Saint Paul, parlant au cap Sunium, est un des plus beaux spectacles que nos yeux puissent contempler!

Comme les Grecs se moquaient de lui, Paul se rendit à Corinthe, où il rencontra le Juif Aquilus; il reprit chez cet homme son ancien métier de faiseur de tentes qui était aussi celui de son hôte. Paul donnait là encore une haute leçon à tous les siècles et surtout au nôtre. Lorsque la société française ne se prosterne pas aux pieds d'un jeune homme éloquent, lorsque l'argent nécessaire pour assouvir sa soif de jouissance n'est pas immédiatement le prix de son travail, nous voyons souvent le malheureux accuser l'ordre social et mourir en le maudissant. Paul a été *un vase d'élection* pour Dieu : il porte

avec lui la grande doctrine, il a une éloquence devant laquelle Bossuet se prosternait dix-sept siècles plus tard; Dieu enfin parle par sa bouche, et quand les hommes lui donnent pour récompense des sarcasmes stupides, il regarde le ciel, attend, et se met à faire des tentes pour gagner le pain de chaque jour.

Il recommença ses voyages, prêchant en Asie et en Europe, s'arrêtant partout où il rencontrait des disciples, parlant dans les synagogues, s'introduisant dans les maisons et enseignant son Dieu dans les conversations particulières. Un jour le peuple, qui le suivait avec des larmes, s'agenouille sur le rivage de la mer pour contempler le vaisseau qui l'emporte; ailleurs il rencontre encore des conspirations et échappe à la mort miraculeusement. Enfin les juifs s'emparent de lui pendant qu'il priait dans le temple à Jérusalem. Le tribun l'arrache aux mains de ces furieux, il le fait enchaîner et lui permet de parler au peuple, qui veut bien l'écouter quelque temps; mais lorsque Paul déclare que Dieu l'a envoyé vers les Gentils, la multitude des juifs qui regardait toujours les étrangers comme des idolâtres auxquels tout chemin de salut devait rester fermé, s'écrie : « Qu'on ôte cet homme du monde, car il n'est pas » juste qu'il vive. »

Le tribun ennuyé de ces cris et usant contre cette grande force intellectuelle de la puissance brutale que Rome faisait alors peser sur le monde, ordonna

que cet homme fût fouetté et mis à la question, *afin de savoir la cause des cris que l'on jetait contre lui.* Alors Paul se déclara citoyen romain, et ce titre le protégea tandis que celui d'apôtre de Dieu l'aurait mené à la mort. Cependant les prêtres s'assemblèrent, Paul proclama son innocence devant eux, et le pontife lui fit donner un soufflet! Il est envoyé par le tribun à Césarée, vers le président Félix. L'avocat des Juifs, ses implacables persécuteurs, l'accuse devant ce magistrat.

« Nous avons trouvé, dit-il, que cet homme est une peste publique; qu'il excite par toute la terre des troubles et des séditions entre tous les juifs, et qu'il est le chef de la secte des nazaréens. »

Félix accorde cependant à Paul une sorte de protection, quoique ses discours austères l'épouvantent; son successeur Festus donne à l'apôtre, accusé de nouveau, la faculté d'être jugé à Jérusalem. Paul en appelle à César, et le roi Agrippa désirant l'entendre, Festus le fait amener devant lui, et demande naïvement à Agrippa quel est le crime de cet homme, car avant de l'envoyer vers l'empereur il veut savoir de quel crime il s'est rendu coupable. Lorsque le grand Paul, ainsi que l'appelle Bossuet, eut raconté au roi sa conversion et ses travaux, il parla de la résurrection du Christ, et de cette lumière qu'il annonçait aux juifs et aux Gentils.

Ce fut alors que Festus lui dit d'un ton supérieur:

« Paul, votre esprit s'égare, et votre grande science vous fait perdre le sens. »

Mais quelle fut la confusion de cet homme, lorsque Paul se tournant vers Agrippa, lui dit : « Roi Agrippa, ne croyez-vous pas aux prophètes ? Je sais que vous y croyez. » Et lorsqu'Agrippa répondit : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien ; » et se tournant vers Festus : « On pourrait le mettre en liberté, s'il n'eût point appelé à César. »

Les *Actes* conduisent saint Paul jusqu'à Rome où il arrive après un naufrage et un assez long séjour dans l'île de Malthe.

Paul fut bien reçu dans la capitale du monde ; il demeura deux ans entiers, dit le saint livre, dans un logis qu'il loua, et il recevait ceux qui le venaient voir.

« Prêchant le royaume de Dieu et enseignant avec toute liberté les choses qui regardaient le Seigneur Jésus-Christ, sans que personne s'y opposât. »

Tel est à peu près ce second ouvrage de saint Luc, qui suivit les pas du grand apôtre et partagea ses travaux et ses périls. Il nous reste à examiner les écrits de cet homme étonnant. Ici nous devons nous recueillir et nous pénétrer de la grandeur de notre tâche, car nous avons à faire apprécier celui dont saint Augustin a dit :

De tous les apôtres, c'est saint Paul qui a écrit avec le plus d'étendue, de profondeur et de lumière.

V.

Saint Paul; — Ses Épîtres.

Nous venons de voir ce que dit saint Augustin des écrits de saint Paul ; saint Jean Chrysostôme, l'homme le plus éloquent de son siècle, s'exprime ainsi à l'égard du même apôtre : Ses écrits servent d'un mur de diamant à toutes les églises du monde, en quelque lieu qu'elles soient, pour les défendre des hérésies : et lui-même, faisant l'office d'un brave et intrépide guerrier, est au milieu d'elles pour assujétir toute pensée à l'obéissance de Jésus-Christ, pour renverser tous les desseins, pour abattre tout orgueil qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu. C'est ce qu'il a fait par ses admirables épîtres toutes remplies de la divine sagesse (du sacerdoce, l. 4, c. 7.)

Saint Jérôme, a écrit : Toutes les fois que je lis saint Paul, il me semble que j'entends non des paroles, mais des tonnerres.

Il est vrai que ce qui frappe le plus à la lecture des épîtres, c'est l'énergie et l'audace de cette parole. Saint Paul pénètre profondément dans tous les mystères de la vie, il ne craint pas la nudité des tableaux, parce qu'il est fort. L'esprit divin qui parle par sa bouche jette des traits de lumière qui illuminent toutes les questions religieuses.

Nous suivrons l'ordre des temps dans l'examen des épîtres de saint Paul : Les premières sont celles qu'il écrivit aux Thessaloniciens pour les féliciter sur le courage qu'ils montraient au milieu des persécutions de leurs concitoyens et pour les confirmer dans leurs vertus et les prémunir contre les vices. Saint Paul est ici onctueux et aimant, il loue les habitans de Thessalonique avec effusion ; c'est de Corinthe qu'il leur adresse ses lettres. Son épître aux Galates est bien plus véhémente : après le voyage qu'il fit en Galatie il apprit que l'on avait répandu dans cette contrée des doutes sur son apostolat ; aussi son début est-il plein du souffle de Dieu.

« Paul, apôtre, non par les hommes, ni de l'autorité d'aucun homme, mais de celle de Jésus-Christ, et de Dieu son père qui l'a ressuscité. »

Il continue sur ce ton avec une fierté qui fait présager les accens que nous allons bientôt admirer dans la suite de ses écrits. Il combat avec énergie ses

éternels ennemis les Juifs, qui veulent toujours substituer l'ancienne loi à la loi de Jésus.

« Demeurez fermes, et ne vous réduisez pas de nouveau sous le joug de la servitude. »

La servitude pour l'apôtre, c'était la loi mosaïque.

« Je vous déclare, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien. »

On comprend la haîne que les juifs devaient porter à un tel homme, mais la crainte de la mort n'avait aucune prise sur lui, et plus les persécutions croissaient, plus il rendait hommage à la vérité, plus il terrassait l'erreur.

Saint Paul séjourna long-temps à Éphèse parce qu'il y avait là un grand concours d'hommes de toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie. C'était peut-être à cette époque la ville qui offrait le plus l'aspect des beaux temps de la Grèce païenne. Le fameux temple de Diane y attirait les voyageurs. Éphèse était la capitale de l'Asie mineure, le proconsul romain y faisait sa résidence. On y remarquait un grand mouvement intellectuel, une foule de philosophes, d'orateurs et de gens de lettres. Saint Paul se plaisait au milieu de ce monde, car il répandait la *parole*, discutant les doctrines de Socrate et de Zénon, et prêchant Jésus sur les degrés mêmes du célèbre temple païen. C'est de là qu'il écrivit aux Corinthiens parce qu'il apprit de la bou-

che de quelques voyageurs de cette ville qu'il y avait des divisions dans son église.

Ici la grande et forte doctrine de saint Paul va nous apparaître pleinement, nous allons rencontrer quelques-unes de ces foudres dont parle saint Jérôme. L'éloq ence de l'apôtre se montre dès la première page à propos des divisions de l'église de Corinthe. « J'ai appris, dit-il, que chacun de vous parle de cette sorte : Pour moi, je suis à Paul, et moi à Apollo, et moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ.

« Quoi donc? Jésus-Christ est-il divisé? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? ou est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? »

Puis, avec sa fougue ordinaire, l'apôtre jette le sarcasme sur la sagesse humaine, cause de toutes ces discussions vaines.

« Où sont ces sages, s'écrie-t-il, où sont ces docteurs de la loi? où sont les curieux des secrets de la nature? Dieu n'a-t-il pas changé la sagesse de ce monde en folie?

» Car le monde éclairé des lumières de la sagesse divine, n'ayant pas reconnu Dieu par la sagesse, il a plû à Dieu de sauver par la *folie* de la prédication ceux qui auront la foi. »

Il continue à foudroyer l'orgueil humain :

» Considérez ceux que Dieu a appelés parmi vous. Il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair; il

n'y en a pas beaucoup d'élevés en dignités et en puissance; il n'y en a pas beaucoup de nobles.

» Mais Dieu a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde afin de confondre les sages : il a choisi les faibles pour confondre les puissans.

» Et il s'est servi de ceux qui étaient vils et méprisables dans le monde et de ceux qui n'étaient rien, pour détruire ce qui était grand et illustre.

» Afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui

. . . .

La grande idée de l'unité inspire continuellement saint Paul : après avoir rappelé encore une fois aux Corinthiens le néant de la sagesse humaine, il termine par un de ces tonnerres à clartés immenses dont parle saint Jérôme.

» Que personne donc ne se glorifie dans les hommes.

» Car tout est à vous ! Paul, Apollo, Céphas, le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir, tout est à vous.

» Et vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu. »

La ville de Corinthe était en proie à cette effrayante corruption antique, que malheureusement plusieurs célèbres villes modernes se sont efforcées d'imiter. Pour en donner une idée, nous rappellerons que plus de mille esclaves prostituées étaient attachées au temple de Vénus. Singulier hommage à la divinité! Le scandale avait été grand parmi les

fidèles, un homme avait commis un inceste avec l'épouse de son père. C'est à ce peuple que saint Paul adresse les paroles que nous allons répéter; plus il sent que ces hommes sont loin du Christ, plus il leur manifeste *la dureté* de sa doctrine.

» Ne savez vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? Quoi donc! oterai-je les membres de Jésus-Christ pour en faire des membres d'une femme prostituée. A Dieu ne plaise.

» Ne savez vous pas que celui qui pèche avec une femme impudique, devient un même corps avec elle? Car l'Écriture dit : Ils seront tous deux une seule chair. »

Les Corinthiens avaient obscurci en eux toute doctrine spiritualiste; ils étaient plongés dans la matière au point de ne plus se souvenir de leur âme; dès lors saint Paul proclame cette glorification du corps dans une lettre destinée à circuler parmi ce peuple.

Les fidèles de Corinthe lui avaient adressé plusieurs questions sur les mœurs. Il prononce l'excommunication contre l'incestueux, condamne tout procès : Que ne souffrez-vous plutôt de l'injustice? que n'endurez-vous plutôt la tromperie? leur demande-t-il. Quant aux rapports des hommes et des femmes, il écrit à cette ville de débauches que le mariage n'est bon que pour remédier à l'incontinence, mais que l'état par excellence est de s'abstenir de femme « si toutefois vous vous mariez, ce ne sera pas un péché, dit-il. »

C'est toujours sa méthode, renverser de fond en comble les idées de ceux qu'il veut convertir. Il regarde presque comme une licence le mariage légitime, et il le dit à une ville qui reculait les bornes de l'impudicité !

Il continue avec la même rudesse:

« Je vous déclare donc mes frères, que le temps est court, et qu'il faut désormais que ceux qui sont mariés, vivent comme ne l'étant point :

» Ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent comme ne possédant point.

» Ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point : parce que la figure de ce monde passe. »

Remarquez ces mots *la figure de ce monde*. Il est impossible de proclamer plus fortement le néant de la vie actuelle. Tout cela pour saint Paul semble n'être qu'une apparence. Il n'y a de réel que l'invisible, que l'idéal. Voilà ce qu'il lance à la face des hommes qui sont comme ensevelis dans les débauches de la chair et dans les opprobres de l'avarice !

Les Corinthiens avaient demandé à saint Paul quelques explications sur les dons du Saint-Esprit, l'apôtre après avoir énuméré ces dons ajoute ces éloquentes paroles :

« Quand je parlerais le langage des hommes et des anges, si je n'ai la charité, je ressemble à de l'airain qui sonne, ou à une cymbale retentissante.

» Et quand j'aurais le don de la prophétie, que

j'entendrais tous les mystères, que j'aurais toute la science, et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes d'un lieu à l'autre, si je n'ai la charité, je ne suis rien.

» Quand je donnerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'exposerais mon corps aux flammes, si je n'ai la charité, tout cela ne me sert de rien.»

Alors il explique aux Corinthiens ce que c'est que la charité, et il se trouve qu'elle se compose de toutes les vertus qu'ils n'ont pas. Nous remarquerons dans la fin de cet épître des mots étranges, comme lorsque saint Paul dit que Jésus-Christ est *les prémices des morts*, ils nous font souvenir que saint Jérôme trouvait de grandes obscurités dans l'apôtre des Gentils, pour lequel il professait une sorte de culte. Saint Paul explique sa pensée dans le verset suivant.

» Parce qu'ainsi que la mort est venue par un homme, ainsi la résurrection est venue par un homme.

» *Et comme tous meurent, en Adam, ainsi tous revivront* en Jésus-Christ. »

Ainsi ces prémices des morts sont plutôt les prémices de la résurrection; et l'apôtre a voulu exprimer que Jésus-Christ, en tant qu'homme était ressuscité le premier d'entre les hommes et qu'il avait commencé la résurrection générale de la foi du monde.

Saint Paul était inquiet de l'effet que produirait cette lettre sur les fidèles de Corinthe. Chassé d'Éphèse par une sédition des orfèvres occupés à confectionner des statues de Diane, il se rendit à Troade dans l'espérance d'y rencontrer Tite, qu'il avait envoyé à Corinthe pour sonder les dispositions du peuple. Mais ne l'y ayant pas trouvé, l'apôtre passa en Macédoine avec le dessein de se rendre de là à Corinthe. Toutefois, il s'arrêta à Philippes, où Tite le rejoignit peu de temps après son arrivée. Ce compagnon des travaux du grand apôtre, lui apprit que les faux apôtres étaient furieux de la liberté avec laquelle il les avait chatiés dans sa lettre, et qu'ils ourdissaient mille intrigues pour le perdre dans l'esprit du peuple. Tite apprit encore à l'apôtre que la quête des aumônes qu'il avait recommandée n'était même pas commencée.

Saint Paul écrivit donc de Philippes sa seconde épître aux corinthiens. Il la divise en trois parties.

D'abord il montre une grande douceur, il semble rappeler ses titres à la confiance et à l'amour des fidèles avec une sorte de crainte. Il fait rejaillir une grande partie de sa gloire sur les compagnons de ses travaux. Il s'insinue dans l'esprit des corinthiens, mais il ne lance pas de foudres. Puis il leur rappelle les aumônes pour les pauvres de Jérusalem; il les excite par l'exemple de la libéralité des Macédoniens et par les paroles de Jésus.

Mais c'est en vain que saint Paul a commencé

cette épître avec calme, qu'il s'est efforcé de ne faire entendre que des paroles mesurées ; le sentiment de ce que Dieu faisait par lui s'élevait dans son âme, sa force interne bouillonnait, et il arrive bientôt à ce débordement d'éloquence qui a étonné des hommes tels que les Jérôme, les Chrysostôme, les Augustin et les Bossuet.

« Je reviens à mes louanges, dit-il, que pour cela l'on ne me prenne pas pour un insensé : puis il ajoute avec un accent d'ironie dédaigneuse, ou si je le suis, souffrez que comme un insensé, je me glorifie moi-même.

» Ce que je vais dire, je ne le dirai pas selon Dieu, mais comme par folie, puisqu'il s'agit de ma gloire. »

Plus loin il s'écrie à propos des faux apôtres qui le calomniaient.

» Si quelqu'un prétend avoir quelque avantage (je parle en insensé) je le prétends aussi.

» Sont-ils hébreux? Je le suis. Sont-ils Israélites? Je le suis. Sont-ils du sang d'Abraham? J'en suis.

» Sont-ils ministres de Jésus-Christ? *S'il faut parler comme un insensé*, je le suis plus qu'eux. J'ai supporté plus de travaux ; j'ai été plus souvent en prison ; j'ai reçu beaucoup plus de blessures ; j'ai été souvent près de la mort.

» Les Juifs m'ont fait donner cinq fois trente-neuf coups de fouet.

» J'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé

une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer.

» J'ai fait beaucoup de voyages, j'ai été en péril sur les rivières, en péril de tomber entre les mains des voleurs, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril dans la ville, en péril dans le désert, en péril sur la mer, en péril de la part des faux frères.

» J'ai été dans l'affliction et dans la douleur, dans de longues veilles, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes, dans le froid et dans la nudité.

» Outre les afflictions extérieures, il se présente tous les jours une multitude d'affaires, j'ai le soin de toutes les églises.

» Ne suis-je pas faible avec les faibles? Ne brulé-je pas lorsque quelqu'un est scandalisé?

» S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses.

» Le Dieu et le père de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point...... »

Il est des beautés dont on ne peut donner l'idée qu'en les citant, saint Paul arrive à la partie toute mystérieuse de sa vie.

« S'il faut se glorifier (quoiqu'il ne soit pas bon de le faire). Je viendrai aux visions et aux révélations que le Seigneur m'a données.

» Je sais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a plus de quatorze ans : si ce fut en corps, ou sans corps, je ne le sais pas : Dieu le sait.

Et je sais que cet homme... fut ravi dans le paradis et y entendit des paroles ineffables, que les hommes ne sauraient exprimer... »

La pensée de saint Paul fermente de plus en plus; il laisse tomber quelques-unes de ces obscurités que le grand interprète saint Jérome ne pouvait percer entièrement, puis il écrit :

« Je me plais dans mes faiblesses, dans mes opprobres, dans ma pauvreté, dans mes persécutions, dans les oppressions que je souffre pour Jésus-Christ, parce que c'est dans la faiblesse que je trouve ma force.

» Je suis devenu insensé, mais vous m'y avez contraint; au lieu que c'était plutôt à vous de me louer, puisque ceux qui sont apôtres par excellence n'ont rien fait plus que moi quoique je ne sois rien. »

Ainsi cette seconde épitre, qui renferme de si grandes choses, est un mélange de douceur et de sévérité, d'humilité et d'ironie sanglante; mais tout cela dominé par cet amour de Dieu et des hommes qui consumait le cœur de l'apôtre. Après avoir parcouru la Macédoine, il passa en Grèce et y demeura trois mois. Il se rendit à Corinthe pour la troisième fois; ce fut à l'instant d'en partir pour Jérusalem qu'il écrivit aux Romains.

Le principal sujet de l'épitre aux Romains est la déchéance des Juifs et la gloire des Gentils qui se convertissent; c'est la prédication de l'Évangile à

toutes les nations de la terre confondues dans l'unité et un cri de réprobation contre le peuple de Moïse qui s'est souillé jusqu'au déicide. C'est, comme toujours chez les successeurs du Christ, la domination de l'esprit sur la matière; c'est avant tout l'homme prosterné, tremblant devant Dieu; l'homme sans puissance et sans force recevant tout de la grâce divine, et ces choses sont exprimées avec un emportement étrange. Saint Paul n'est pas l'agneau qui bêle, c'est l'aigle qui jette un grand cri et vole au haut des airs. Saint Paul est un homme d'affirmation, s'il en fut; il ne s'arrête pas à discuter avec les philosophes qu'il humilie en leur demandant ce qu'ils ont fait de leur science; il intime des ordres, il rend des décrets au nom du ciel.

A toute ligne saint Paul proclame la faiblesse de l'homme : « Je ne fais pas le bien que je veux, dit-il, mais je fais le mal que je ne veux pas..... Je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, mais je sens une autre loi dans mes membres qui résiste à la loi de mon esprit et qui me tient en servitude sous la loi du péché..... Puis il s'écrie avec une sorte de colère : Misérable que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort? »

Voila saint Paul! Nous retrouverons partout cette *fureur* contre tout ce qui s'oppose à l'accomplissement des préceptes du Christ. L'apôtre des Gentils se complaît dans les plus effrayans mystères. Dans le chapitre neuvième de cette épitre, il parle

de ce passage de la Génèse sur les élus : « l'aîné servira le cadet, ainsi qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü. Puis il ajoute :

« Que dirons-nous donc contre cela ? Y a-t-il de l'injustice en Dieu ? Loin de nous cette pensée.

» Car il a dit à Moïse : J'aurai pitié de qui je voudrai, et ferai miséricorde à qui il me plaira. »

Et comme il sent que la raison humaine va élever des objections contre cette vérité terrible, il s'écrie : O homme ! qui êtes-vous pour disputer avec Dieu ? Est-ce au vase de terre de dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ?

Toujours ce broiement de l'orgueil humain, surtout lorsqu'il s'adresse à ces citoyens de Rome dont l'orgueil avait été si long-temps la divinité.

Dans l'ordre religieux saint Paul enseigne aux Romains l'obéissance absolue à la parole de Dieu, l'obéissance passive sans examen, sans limites : dans l'ordre social, il enseigne la même obéissance au pouvoir, et en vérité ici l'on tremblerait pour la liberté de l'homme si l'on ne rencontrait ces mots : *Le prince est le ministre de Dieu pour le bien.* Alors on se rassure parce que si l'apôtre fait au sujet une obligation de l'obéissance, il fait au pouvoir une égale obligation de gouverner de manière à assurer le bonheur du peuple.

Depuis que l'épitre aux Romains a été écrite, cette immense question des rapports des gouvernans et des gouvernés n'a pas fait de progrès dans la

voie scientifique. Le monde a sans doute offert bien des spectacles divers. Un grand nombre de peuples ont été foulés aux pieds par des tyrans; des rois ont été immolés ou chassés par les peuples, et deux écoles de philosophes, prenant un fait pour un droit, ont proclamé, les uns que le pouvoir des rois était tellement au-dessus du peuple qu'il était au-dessus de toute discussion; les autres que les peuples étaient souverains, et pouvaient briser les sceptres dès qu'ils les trouvaient lourds. Des volumes ont été écrits, des discours éloquens ont été prononcés, mais on en est encore aux paroles de l'apôtre : Un pouvoir intelligent et protecteur, des sujets obéissans. Hors de ces deux termes toute vérité disparaît, tout droit cesse. Le monde est livré à la violence des hommes, à la force brutale, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus anti-chrétien, à la terreur, à la guerre civile.

Cette épitre aux Romains est peut-être celle qui fait le mieux connaître la doctrine de saint Paul, doctrine austère et souvent terrible, mais tempérée cependant par les divins accens de charité qu'il puisa dans les écrits des apôtres, qui avaient eu le bonheur d'entendre la parole du maître pendant sa vie mortelle.

Entre l'épître aux Romains et l'épître aux Philippiens, saint Paul accomplit bien des pèlerinages que nous avons racontés dans le chapitre consacré aux actes des apôtres. Il était à Rome, lorsque Épaphradite de Philippes, ville capitale de Macédoine,

lui apporta des secours de la part des fidèles de cette contrée ; ce fut principalement pour les remercier que saint Paul écrivit son épître aux Philippiens. Sous le rapport de la doctrine, elle n'offre rien que nous n'ayons déjà rencontré dans les autres écrits de l'auteur.

Ce fut encore pendant sa captivité à Rome que l'apôtre écrivit aux Colossiens et aux Éphésiens. Il s'applique surtout à préserver les premiers des mauvaises doctrines répandues par de faux apôtres. Le plus célèbre d'entre ces hommes était Cerinthe, disciple de Simon le magicien, qui niait la divinité de Jésus-Christ et regardait les anges comme les auteurs de la nature. — Aussi saint Paul a-t-il écrit ces paroles remarquables : Toute la plénitude de la divinité demeure en Jésus-Christ corporellement. Tychique, le même disciple de saint Paul qui portait la lettre de l'apôtre aux Colossiens, fut chargé de toucher à Éphèse et de remettre aux habitans de cette grande cité l'épître qu'il leur adresse. C'est toujours la même austérité, la même rigueur de doctrine. Il aime à rappeler à cette ville corrompue tout ce que la pureté chrétienne a d'exigences; il parle du mariage en termes magnifiques : Ce sacrement est grand, et je dis qu'il signifie Jésus-Christ et l'Église.

Il nous reste pour clore la liste des épîtres de saint Paul adressées aux diverses églises, à parler de celle qu'il écrivit de Rome aux Hébreux. La tra-

dition affirme que cette épître est de saint Paul, et les mots qui la terminent ne laisseraient d'ailleurs aucun doute à cet égard. Mais comme le style est ici moins sublime, moins emporté, quelques anciens commentateurs ont pensé que le grand apôtre n'avait pas dicté cette lettre mot à mot, qu'un de ses disciples avait pu l'écrire par son ordre, et qu'il l'avait lue et approuvée. Quelques autres conjectures ont encore été hasardées. Toutefois cette épître est en tout conforme aux précédentes sous le rapport de la doctrine et des idées. Comme elle s'adressait aux Juifs, elle a spécialement pour but de démontrer la supériorité du christianisme sur le mosaïsme. Nous arrivons à plusieurs lettres que nous appellerons les épîtres familières de saint Paul ; ce sont celles qu'il adresse aux glorieux compagnons de ses travaux : Philémon, Timothée et Tite.

Comme nous l'avons dit plusieurs fois, saint Paul était surtout le réprésentant de la partie terrible du christianisme ; sa doctrine est *dure*, il n'accorde rien aux passions humaines ; il veut changer de fond en comble, et par l'épouvante des menaces de Dieu, la nature des peuples auxquels il s'adresse. Et cependant nous le trouvons miséricordieux dans la pratique. Rappelons-nous qu'il conseilla de pardonner à l'incestueux, et qu'il demanda à Philémon la grâce d'un esclave voleur ; et en quels termes d'amour et de profonde et douce pitié !

Philémon habitait Colosse en Phrygie ; Onésime, son esclave avait commis un vol chez lui. Il s'enfuit, et passant la mer comme matelot, il arriva à Rome, où il entendit parler de saint Paul. Touché de repentir, il s'adressa à l'apôtre, lui avoua son crime, et demanda le baptême, qui lui fut accordé. Saint Paul voulut que le pauvre esclave retournât à Colosse pour obtenir le pardon de Philémon. Il partit, muni d'une lettre du grand apôtre, et cette lettre de quelques lignes nous révèle une tendresse d'âme que nous ne sommes pas habitués à trouver dans ses écrits.

« Je vous supplie donc pour mon fils Onésime que j'ai engendré dans mes liens [1].

» . . . .

» Peut-être s'est-il éloigné de vous pour un peu de temps, afin que vous le receviez pour l'éternité,

» Non plus comme un esclave, mais comme un de nos frères, qui m'étant fort cher, vous le doit être beaucoup plus, étant à vous et selon le monde et selon le Seigneur.

» Si donc vous me considérez comme étant uni avec vous, recevez-le comme moi-même.

» Que s'il vous a fait quelque tort, ou s'il vous doit quelque chose, je satisferai pour lui.

» Moi Paul, je l'écris de ma propre main ; je vous le rendrai. . . . .

[1] Manière énergique de dire qu'il l'a converti au christianisme pendant sa captivité.

» Ah ! mon frère, faites-moi recueillir en notre Seigneur ce fruit de notre amitié; donnez à mon cœur cette joie en notre Seigneur.

» . . . . »

Philémon était un de ces hommes de dévouement et de commisération, tels qu'on en voyait beaucoup dans ce premier siècle du christianisme. Sa maison à Colosse était une église, c'est-à-dire une retraite de fidèles ; sa femme Appie et toute sa famille étaient des exemples de piété pour la ville. Philémon pardonna au pauvre esclave, et le renvoya vers saint Paul pour le servir dans ses travaux évangéliques.

La première épître à Timothée et celle à Tite furent écrites de Macédoine. Timothée, le plus cher disciple du grand apôtre, celui qu'il associe à tous ses travaux, était évêque à Éphèse, et Tite dans l'île de Crète. Ils avaient été tous deux ordonnés par saint Paul; il leur écrit pour leur rappeler les principaux devoirs d'un évêque. Ces lettres sont une sorte de traité sur le sacerdoce au premier siècle : on y trouve toute la colère de l'apôtre contre les faux docteurs qui veulent corrompre la loi.

Saint Paul écrivit ces deux épîtres de Philippes vers l'an 66 de Jésus-Christ. Il passa l'hiver dans cette ville, et au printemps il alla visiter Timothée à Éphèse; puis il retourna à Rome et fut accusé devant Néron : personne n'osa le défendre; mais Dieu n'avait pas encore marqué l'instant où il devait

rappeler cette âme de feu. L'apôtre resta encore un an à Rome, enseignant l'Évangile aux Gentils qui y affluaient de tous côtés.

Saint Pierre était alors dans cette grande capitale; Dieu prédit aux deux apôtres leur fin prochaine. C'est alors qu'ils prophétisèrent la punition des Juifs, la ruine et la famine de leurs villes, le viol et le massacre de leurs femmes et de leurs filles. Et des signes effrayans qui apparurent à Jérusalem confirmèrent bientôt ces prédictions, et la guerre ne tarda pas à désoler cette contrée.

En ces temps là Simon le magicien était à Rome et ses prestiges étonnaient la population. L'Empereur Néron étudiait la magie avec cet homme, afin de l'appliquer aux débauches effrénées dont Pétronne nous a laissé une peinture si étrange. Saint Pierre et saint Paul ayant prouvé à tous l'impuissance du magicien qui prétendait imiter les miracles du Christ, cet homme exaspéré se tua en se précipitant du haut d'un palais. L'empereur irrité contre les apôtres les fit jeter de nouveau dans les fers. On rapporte d'ailleurs que sa colère était d'autant plus forte contre saint Paul, que ce dernier avait arraché de ses bras une concubine convertie par sa parole.

Ce fut pendant cette dernière captivité que l'apôtre écrivit à Timothée sa seconde épître : On peut la considérer comme les dernières paroles de cette bouche qui parlait au nom de Dieu, comme la dern

nière manifestation de cette pensée qui après dix-huit siècles est encore vivante dans toutes les contrées de l'univers.

Il annonce à Timothée la venue des faux docteurs qui chercheront à pervertir le cœur et à corrompre la science.

» Mais ils ne feront pas de grands progrès; car leur folie sera évidente à tout le monde. »

Il semble qu'il éprouve le besoin de se rendre un dernier témoignage car il ajoute:

» Pour vous, vous avez connu ma doctrine, ma conduite, mon but, ma foi, ma longue attente, mon amour, ma patience.

» Mes persécutions, mes souffrances, ce que j'ai enduré à Antioche, à Icone, à Lystre; quelles persécutions j'ai soutenues, et que le Seigneur m'a délivré de toutes. »

Plus loin, l'apôtre fait une prophétie que les sicaires de Néron ne tardèrent pas à accomplir.

» Pour moi, je suis sur le point de sacrifier mon sang, et le temps de ma mort s'approche.

» J'ai accompli l'excellent combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi.

» Au reste la couronne de justice m'est réservée; et le Seigneur qui est le juste juge, me la rendra ce jour-là, et non-seulement à moi, mais à ceux qui aiment son avènement. »

Le dernier mot de cette dernière épître résume la

doctrine que nous avons pu remarquer dans l'œuvre entière de saint Paul « *je vous souhaite à tous la grâce.*

Peu de temps après, tandis que Néron était encore en Achaïe, les gouverneurs de Rome firent sortir saint Pierre et saint Paul de la prison Mamertine. Saint Pierre avait baptisé plus de cinquante personnes dans son cachot, au nombre desquelles étaient deux de ses propres gardes. Ces *magiciens* troublaient l'ordre public établi par Néron, aussi les gouverneurs s'empressèrent-ils de les condamner à mort et de les faire exécuter le même jour. On croit que ce fut le 27 juin 67. On rapporte que saint Paul convertit trois soldats en se rendant au supplice ; ils furent martyrisés peu de temps après. Comme citoyen romain saint Paul eût la tête tranchée ; cette exécution eût lieu à trois milles de Rome, aux eaux Salviennes, où l'on voit encore trois fontaines, que l'on dit avoir jailli alors par miracle. Une dame romaine du nom de Lucine l'ensevelit en sa terre sur la route d'Ostie.

Saint Pierre fut conduit au-delà du Tibre, au quartier des Juifs, et crucifié au haut du mont Janicule, au-dessous duquel, vers le Tibre, se trouvait une *naumachie.* Son corps fut enseveli au Vatican, dans la voie Aurélia, ou triomphale, près d'un temple d'Apollon.

Ainsi dans ces temps antiques, les chefs de la société temporelle nous offrent partout le même spec-

tacle. Les représentans de la vérité sont massacrés par les tyrans, la force brutale espère tuer l'intelligence en tuant l'homme de qui elle émane : mais Dieu merci l'*idée* est immortelle, et le sang des martyrs la féconde et l'épure.

VI.

Suite des Épîtres des Apôtres. — Saint Jean. — L'Apocalypse.

Saint Pierre écrivit de Rome deux épîtres aux fidèles convertis d'entre les Juifs, qui étaient dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie Mineure et la Bithynie.

Nous ne trouverons pas ici la fougue et la menace de saint Paul; sans avoir son éloquence, celui qui fut le fondement de l'église parle un langage qui serait peut-être plus entendu des hommes de notre siècle; saint Pierre ne cherche pas à effrayer ses disciples, il s'adresse à la tendresse de leurs cœurs. Peut-être ceux d'entre les Juifs qui s'étaient convertis n'avaient-ils pas la dureté des Gentils, que saint Paul croyait devoir épouvanter en leur pré-

sentant sans cesse la partie austère du christianisme. Le langage de la première épître de saint Pierre a pour nous beaucoup de charme : « Comme des enfans nouvellement nés, dit-il, désirez le lait spirituel et pur, afin qu'il vous fasse croître pour votre salut.

» Si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux. »

Lorsque saint Paul enseignait aux Gentils à dompter leurs passions, il ne leur parlait que de terreur et de châtimens; saint Pierre dit : « Je vous supplie, mes très-chers, de vous abstenir des passions de la chair qui combattent contre l'esprit. »

Tous les conseils qu'il donne aux maris et aux femmes sur leur manière de vivre, sont empreints de cette onction sainte; nous la retrouvons également dans la seconde épître de l'apôtre, qui cependant est plus véhémente, surtout dans la peinture qu'il fait des faux docteurs, qu'il compare à des *bêtes sans raison*, à des *fontaines sans eaux*, à des *nuées agitées par des tourbillons*, *au milieu des ténèbres*.

Nous remarquons à la fin de cette épître, que saint Pierre prévient ses disciples qu'il se trouve dans les épîtres de saint Paul quelques passages difficiles; ce sont les mêmes, sans doute, dont saint Jérôme, quelques siècles plus tard, ne pouvait pénétrer le sens mystérieux. Ces deux lettres sont les seuls écrits que nous possédions du premier pas-

teur de l'église; elles révèlent une âme tendre, digne d'enseigner la charité de Jésus.

La seule épître que saint Jacques ait laissée, s'occupe principalement des pauvres et des riches; il recommande les œuvres, sans lesquelles la foi est morte. Il rappelle éloquemment ces divins préceptes du Sauveur, que la cupidité humaine est si disposée à négliger : « S'il entre dans votre assemblée un homme qui ait une bague d'or et un habit magnifique, et qu'il y vienne aussi un pauvre mal vêtu;

» Et que regardant celui qui est vêtu richement, vous lui disiez : Asseyez-vous ici en cette place honorable; et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds :

» Ne faites-vous pas en vous-mêmes différence entre l'un et l'autre, et ne vous formez-vous pas un jugement sur des pensées injustes? »

L'apôtre rappelle les glorieux pauvres que Dieu a choisis pour être les héritiers de son royaume, parce qu'ils étaient riches de foi.

Saint Jacques, après ses imprécations contre les mauvais riches, a écrit un verset qui pourrait être pris pour devise par plusieurs sectes de socialistes modernes.

« Sachez que la récompense que vous avez ravie aux ouvriers qui ont fait la moisson de vos terres, crie contre vous, et que leur cri est monté jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. »

. . . .

Mais c'est toujours cet admirable esprit chrétien, impitoyable pour les oppresseurs et enseignant la résignation aux opprimés.

« Vous, mes frères, souffrez avec patience jusqu'à l'avénement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur attend avec patience la récolte du précieux fruit de la terre, espérant toujours la pluie de l'automne et du printemps.

» Attendez donc aussi patiemment, et fortifiez vos cœurs; car l'avénement du Seigneur se verra bientôt. »

L'apôtre donne en exemple la fermeté des martyrs dans les tourmens; lui aussi devait servir de modèle, car on sait qu'il paya de son sang la prédication de la vérité.

Pour achever cette insuffisante étude des *livres saints*, il nous reste à parler des épîtres et de l'apocalypse de saint Jean, l'homme des visions prophétiques, celui à qui Dieu semble avoir donné le privilége de pénétrer dans les mystères du ciel. Nous avons vu à quelle hauteur il s'élève au début de son évangile; nous allons retrouver ici les mêmes révélations extatiques. De tous les apôtres, saint Jean est celui qui a été le plus avant peut-être dans ces régions de l'amour d'au-delà de ce monde. C'était aussi *celui que Jésus aimait.* On se rappelle qu'à la cène, le jeune apôtre reposa sur le cœur du Sauveur, et qu'au moment de la mort, Jésus le traita

comme un autre lui-même, puisqu'il dit à sa mère : Femme, voilà votre fils.

Le Seigneur le rendit témoin de la plupart de ses miracles, et de sa gloire au moment de la transfiguration. Pendant l'agonie dans le jardin des Oliviers, Jésus voulut avoir près de lui le disciple bien-aimé, qui fut le seul à l'accompagner jusqu'à la croix. Après la résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. On peut dire que cet apôtre fut d'une nature tout exceptionnelle dans le temps où il vécut ; son commerce continuel avec Dieu donne à sa pensée une élévation qui fatigue nos faibles yeux, et ne nous permet pas toujours de pénétrer le sens de ses paroles.

Saint Paul dit qu'il parut au concile de Jérusalem, comme une des colonnes de l'église.

Cette créature presque divine, pour laquelle tout le genre humain n'aurait dû avoir que de l'admiration, attira la colère de Domitien vers l'an 95 de Jésus-Christ. Saint Jean était à Éphèse, lieu le plus ordinaire de sa résidence, lorsqu'il fut mené à Rome et plongé dans de l'huile bouillante. Ses bourreaux, surpris de le voir résister à ce supplice, l'exilèrent dans l'île de Pathmos. C'est là, parmi les rochers sauvages, en société avec les aigles et au bruit inpirateur des flots de la mer, qu'il eut ces visions gigantesques connues dans le monde sous le titre de

l'Apocalypse [1]. Il reçut de Dieu l'ordre d'écrire aux sept principales églises d'Asie : à celles d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie et de Laodicée.

En présence de ces pages, une sorte d'épouvante saisit l'âme; elles sont si étonnantes et si obscures, que les plus grands génies de la terre leur ont consacré de longues veilles [2]. Malgré les profondeurs de ce divin livre, dit Bossuet, on ressent en le lisant une impression si douce, et tout semble si magnifique de la majesté de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre.

« Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugemens, leurs coupes d'or pleines de son implacable colère, et les plaies incurables dont ils frappent les impies; mais les douces et ravissantes peintures dont sont mêlés ces affreux spectacles jettent bientôt dans la confiance, où

[1] Ce mot veut dire révélation.

[2] Sans parler des Pères, Newton et Bossuet ont commenté l'Apocalypse.

l'âme se repose plus tranquillement, après avoir été long-temps étonnée et frappée au vif de ces horreurs.

» Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre. »..... Après une autorité si haute, appuyée d'ailleurs sur les plus célèbres d'entre les pères de l'Église, il ne nous reste qu'à donner une idée de cette œuvre.

La première partie a beaucoup de ressemblance avec les épitres des apôtres; elle s'adresse aux évêques, les félicite sur leurs vertus et leur donne des avertissemens sévères sur leurs fautes. La seconde partie contient les prophéties; leur style rappelle tour-à-tour celles de Jérémie, d'Isaïe, de Daniel et d'Ézéchiel. Ce sont des beautés lyriques qui ont évidemment servi de modèle au Dante, le grand poëte catholique. Le sixième chapitre est riche en ce genre. Après la peinture du cheval pâle de la mort, on trouve cette autre peinture dont rien ne saurait donner l'idée dans les livres crées par les hommes seuls.

« A l'ouverture du sixième sceau, je vis qu'il se fit un grand tremblement de terre; le soleil devint noir comme un sac de poil, la terre devint comme du sang.

» Et les étoiles tombèrent du ciel, comme lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes.

» Le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes

les montagnes et les îles furent ébranlées de leurs places. »

Il y a dans le commencement de ce dernier verset une audace de paroles qui n'appartient qu'à cet homme de Dieu. Ce grand cataclysme, prédit par saint Jean, est au jugement de Tertullien, de saint Jérome, de saint Augustin, de Paul Orose, jugement confirmé par Bossuet avec la puissance ordinaire de sa logique, la chute de l'empire Romain et de l'idolâtrie dont il était le redoutable apôtre. Quelques écrivains protestans ont poussé la passion jusqu'à y voir la prédiction de la chute de l'église romaine; c'était une opinion qui valait encore la peine d'être réfutée au temps de Bossuet; de nos jours ce grand homme ne s'en serait pas occupé.

Aux chapitres dix-septième et dix-huitième, il est difficile de ne pas reconnaître que le prophète avait en vue la ruine de Rome. Il n'y a qu'un moyen de faire apprécier de telles choses, c'est de les citer.

« Après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel ayant une grande puissance, et la terre fut éclairée de sa gloire.

» Il cria de toute sa force en disant : elle est tombée, elle est tombée la grande Babylonne, et elle est devenue la demeure des démons et la retraite de tout esprit impur et de tout oiseau impur et qui donne de l'horreur.

» Parce que toutes les nations ont bu du vin de la

colère de sa prostitution, et les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.

» J'entendis aussi une autre voix du ciel qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies.

» Parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités.

» Rendez lui comme elle vous a rendu, rendez lui au double selon ses œuvres ; faites la boire deux fois autant dans le même calice où elle vous a donné à boire.

» Multipliez ses tourmens et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices ; car elle dit en son cœur : Je suis reine, je ne suis point veuve et je ne serai pas dans le deuil.

» C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront en un même jour, et elle sera brûlée par le feu ; parce que c'est un Dieu puissant qui la jugera. »

— Il est impossible de ne pas reconnaître ici la ruine matérielle, le sac d'une ville par un ennemi victorieux. La suite du chapitre confirme encore plus dans cette idée de la désolation de Rome sous Alaric. Le prophète peint la douleur des marchands en voyant que la grande cité n'achète plus leurs marchandises. Plus loin ce sont les mariniers qui ar-

rêtent leurs vaisseaux loin d'elle épouvantés de son embrâsement. On ne conçoit pas comment les protestans ont pû voir là une allusion aux provinces détachées de l'église romaine par l'hérésie de Luther.

C'est encore cette Rome persécutrice du Christ que saint Jean a voulu désigner par ces mystérieuses paroles : « et je vis une bête s'élever de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et dix diadêmes sur ses cornes, et des noms de blasphême sur ses têtes. » Au reste il explique lui-même cette vision au vingtième chapitre, lorsqu'il dit. « La bête que tu as vue, était et n'est plus ; elle s'élèvera de l'abîme, et sera précipitée dans la perdition ; et les habitans de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès l'établissement du monde, seront dans l'étonnement, lorsqu'ils verront la bête qui était et qui n'est plus. »

« Et en voici le sens plein de sagesse : *Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise ; ce sont aussi sept rois, dont cinq sont tombés ;* l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu ; et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu. »

Ainsi sont désignés sept empereurs qui ont persécuté l'église depuis Dioclétien jusqu'à Licinius. Toute cette ruine du grand empire donne au prophète l'occasion de déployer une poésie sombre et effrayante, comme lorsqu'il voit apparaître sept anges qui versent sur le monde sept plaies terribles.

Au milieu de cette description, il se trouve des

traits comme celui-ci : « Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort ; et tout ce qui avait vie dans la mer mourut. »

Je ne crois pas qu'il soit possible d'aller plus loin dans l'horrible.

C'est un spectacle qui saisit l'imagination, que ce jeune homme si pur qui reposa sa tête sur le sein du sauveur, que cet apôtre devenu un vieillard sacré, par la sainteté, par les persécutions, par les dons de prophétie et de miracle qu'il avait reçus de la grâce céleste, exilé loin de Rome dans une île sauvage, et de là menaçant cet empire dont il a pu voir les immenses prostitutions et annonçant la gloire de ces hommes dont le sang a fécondé le sol de l'intelligence et de la vertu. Tant de souillures et de force brutale d'un côté, de l'autre une pureté si grande, tant de misère et de faiblesse ; mais cette faiblesse s'élevant par la pensée au-dessus du colosse et assistant par avance à cette chute qui retentit si longtemps dans le monde, encore une fois c'est un de ces spectacles qui frappent et élèvent, en enseignant la grandeur des desseins de Dieu.

Le principal but de l'Apocalypse, c'est la défaite de Satan ; c'est l'esprit du mal vaincu par l'église, et conséquemment les diverses phases de cette église à laquelle Dieu avait remis les destinées religieuses de l'homme. Aussi l'apôtre embrasse-t-il d'un coup-d'œil la suite entière des siècles, et même, au mi-

lieu de ses prophéties contre Rome, il lui échappe des paroles qui indiquent cette immense ruine du monde que nous habitons. « Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me mis à écrire; mais j'entendis une voix du ciel qui me dit : scèle ce qu'ont dit les sept tonnerres et ne l'écris point.

» Alors l'ange que j'avais vu, qui se tenait debout sur la terre et sur la mer, leva la main au ciel.

» Et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps. »

C'est ainsi que l'apôtre annonce l'*immmobile éternité*. Mais celui qui avait été le disciple bien-aimé du grand consolateur, ne pouvait pas consacrer toute cette œuvre au mystère effrayant de la justice de Dieu. Les deux derniers chapitres sont des chants de paix et d'allégresse. L'apôtre y prodigue l'or et les perles brillantes, ordinaires à la poésie orientale. Puis il termine par une menace contre celui qui retrancherait une parole du livre de cette prophétie, comme pour rappeler que c'est le Christ qui parle ici et que chaque mot est sacré.

Saint Jean alla prêcher l'Évangile dans l'Asie, et pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il adressa sa première épître.

Son début fait pressentir celui de son Évangile. « Nous vous annonçons celui qui est la parole de vie, qui a été dès le commencement, que nous avons

oui, que nous avons vu de nos yeux, que nous avons touché de nos mains.

» Car la vie s'est découverte à nous, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons cette vie éternelle, qui était dans le père et qui s'est fait voir à nous. »

Le reste de cette première épître est un complet et délicieux enseignement de l'amour. C'est là que se trouve cette parole adorable : « Celui qui n'aime point, ne connaît point Dieu, parce que Dieu est amour. »

Toute cette grande science de la vie, si cherchée et si rarement mise en pratique, est contenue dans ces pages du doux apôtre, qui bannit la crainte de l'amour, parce que la peine est dans la crainte, et que celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour.

Les deux dernières épîtres de saint Jean ne sont que des lettres familières adressées à une dame du nom d'Électe et à un disciple, nommé Caïus, pour les confirmer dans la foi et les mettre en garde contre les hérétiques.

L'Évangile et les trois épîtres de saint Jean, et l'épître de saint Jude, sont les dernières de toutes les saintes écritures dictées par l'esprit de Dieu. L'épître de saint Jude paraît avoir été écrite après la mort des autres apôtres ; elle est dirigée contre les Nicolaïtes, ainsi que la seconde épître de saint Pierre.

Nous avons encore peu parlé du style des apôtres ;

c'est qu'ici cette étude est très-secondaire. Les apôtres n'étaient pas des écrivains. L'Esprit saint leur donna la faculté de se faire comprendre de tous les peuples; mais Dieu n'en fit pas des savans, des hommes d'académies. Deux grands peuples littéraires existaient alors dans le monde, les Grecs et les Romains. Il était dans les desseins providentiels que l'éloquence ordinaire des hommes demeurât étrangère à cette grande rénovation religieuse et morale. Ce sont donc des Juifs, c'est-à-dire des hommes raillés et haïs par toutes les nations, ce sont des gens du peuple sans instruction et sans éloquence naturelle, qui entreprennent d'instruire les Grecs, ces grands créateurs dans les sciences, dans les arts ; les Romains, maîtres du monde et si heureux imitateurs de leurs modèles ! Aussi il ne faut pas chercher dans les écrits des apôtres les merveilles des langues de Sophocle et de Platon, de Virgile et de Tite-Live. Saint Pau dit qu'il est un homme de grossier langage. Il faut avouer que son style est souvent plein d'hébraïsmes qui y répandent des obscurités quelquefois impénétrables. On peut faire les mêmes remarques dans saint-Jean et dans tous les apôtres ; mais que d'éloquence profonde et brûlante, lorsque la sainte vérité les entraîne, quel bonheur d'expressions dans les momens sublimes ! Rappelons-nous toujours cette belle parole de Chrysostôme, à propos de saint Paul : « Il a plus éclairé la terre que le soleil ne l'éclaire. »

ÉCRIVAINS SACRÉS

CONTEMPORAINS DES APOTRES.

VII.

Hermas. — Saint Barnabé. — Saint Clément, etc.

Nous n'avons encore mentionné jusqu'ici que les livres canoniques, connus dans le monde sous le titre des Écritures; nous allons dans ce chapître, donner une idée des hommes qui ont aidé les apôtres dans cette grande régénération chrétienne dont nous attendons encore de nouveaux développemens appliqués à l'ordre social, quoiqu'elle soit vieille aujourd'hui de plus de dix-huit siècles.

Le livre du pasteur attribué à Hermas était lu publiquement dans plusieurs églises grecques; Origène, Eusèbe et saint Jérôme assurent que cet Hermas est celui que saint Paul désigne à la fin de son épître aux Romains par ces paroles : Saluez, Phlégon,

Hermas, etc. Le livre du *Pasteur* a été écrit sous le pontificat de saint Clément, quelque temps avant la persécution de Domitien, qui commença vers l'an 95 de Jésus-Christ. Cet ouvrage est appelé le *Pasteur*, parce que l'on y fait parler un ange, sous la figure d'un pasteur donnant des préceptes à Hermas. La première partie porte le titre de *visions*, parce qu'elle est remplie d'apparitions qui sont expliquées à Hermas par une femme qui représente l'Eglise. La seconde est intitulée les *préceptes*, et comprend des instructions de piété et de morale; la troisième partie a pour titre les similitudes parce qu'elle commence par plusieurs paraboles, et finit par des visions qui toutes ont trait à la pratique des vertus chrétiennes.

L'original grec de ces trois livres est perdu, il est parvenu jusqu'à nous par une version, que l'on trouve dans la bibliothèque des pères. Il ne faut pas chercher ici les ornemens poétiques; c'est un récit assez simple, empreint d'une naïveté mystique qui n'est pas sans charme. Les conseils sévères adressés par une jeune fille à Hermas nous ont fait penser à plusieurs sonnets de Pétrarque et plus encore aux tercets éloquens mis par Dante Alighieri dans la bouche de la divine *Beatrice*. Nous ne faisons pas de citations de ce livre, parce qu'en tout ce qui est enseignement chrétien, il se borne à reproduire ce que nous avons déjà recueilli de la bouche des évangélistes et des apôtres, et que sous le rapport de la

poésie, il n'a rien d'assez éminent pour figurer dans l'histoire littéraire.

Saint Barnabé, qui était lui-même apôtre, nous a laissé une épître dont l'authenticité a été contestée par quelques Pères, mais qui est aujourd'hui reconnue pour avoir été écrite par cet illustre compagnon des glorieux travaux de saint Paul, qui le créa apôtre des Gentils. La première partie de cette épître est un beau développement de la mission de Jésus-Christ. Il la termine par ces paroles : « Autant qu'il a été possible, je pense m'être expliqué simplement, et n'avoir rien omis de ce qui peut être utile à votre salut ; je dis des choses présentes, car si je vous parlais des choses à venir, vous ne les entendriez pas. » La seconde partie de l'épître de saint Barnabé reproduit les préceptes de morale qui ont été enseignés par le Christ et par les apôtres. Nous y avons remarqué une peinture éloquente de ce qu'il appelle la voie noire, oblique, et pleine de malédictions, le chemin de la mort éternelle et du supplice : « Là sont, dit-il, les maux qui perdent les âmes ; l'idolâtrie, le mépris de Dieu, l'orgueil, l'hypocrisie, la duplicité de cœur, l'adultère, le meurtre, le vol, l'apostasie... Ils haïssent la vérité, ils aiment le mensonge, ils persécutent les bons... Ils veillent, non pour la crainte de Dieu, mais pour le mal. Loin d'eux est la douceur et la patience. Ils aiment les choses vaines, ils cherchent leur intérêt, n'ont point de pitié du pauvre, et ne se mettent point en peine de celui qui

souffre. Ils sont toujours prêts à médire et ne connaissent point celui qui les a créés. Meurtriers de leurs enfans, corrupteurs de l'ouvrage de Dieu, ils ont aversion des misérables, ils accablent celui qui est affligé. Ils sont les défenseurs des riches, les juges injustes des pauvres, pécheurs en tout. »

Quelques écrivains ont compté cette épître parmi les écritures canoniques, mais elle a fini par n'y être pas admise. On dit que son auteur fonda l'église de Milan. Il fut enterré dans l'île de Chypre, lieu de sa naissance; on déposa dans son sépulcre un exemplaire de l'évangile de saint Mathieu.

Le pape saint Clément occupe une place élevée parmi les écrivains sacrés du premier siècle. Ce pontife était disciple de saint Pierre. L'Histoire ecclésiastique raconte plusieurs miracles que Dieu fit pour le préserver de la persécution qui éclata sous le règne de Trajan. Saint Clément fut exilé dans la Chersonèse et souffrit alors comme tous les serviteurs de Dieu. Sa première lettre aux Corinthiens est un des plus beaux monumens de l'antiquité chrétienne. Nous y avons remarqué un tableau touchant et admirable de la vie des premiers chrétiens de l'Eglise de Corinthe : « Qui n'estimait votre vertu et la fermeté de votre foi, dès qu'il avait demeuré quelques jours parmi vous? qui n'admirait la sagesse et la modération chrétienne de votre piété? qui ne publiait la magnificence de votre hospitalité? qui ne vous estimait heureux pour la perfection et la sûreté

de votre science? Vous faisiez tout sans acception de personnes, et vous marchiez suivant les lois de Dieu, soumis à vos pasteurs. Vous respectiez les vieillards; vous avertissiez les jeunes gens d'avoir des sentimens honnêtes et modérés, et les femmes d'agir en tout avec une conscience pure et chaste, aimant leurs maris comme elles doivent, demeurant dans la soumission, s'appliquant à la conduite de leurs maisons avec une grande modestie.

» Vous étiez tous dans des sentimens d'humilité; plutôt disposés à vous soumettre, qu'à soumettre les autres, et à donner qu'à recevoir : contens de ce que Dieu vous donne pour le voyage de cette vie, et vous appliquant soigneusement à sa parole, vous la gardiez dans le cœur et aviez toujours sa doctrine devant les yeux. Ainsi vous jouissiez de la douceur d'une profonde paix, vous aviez un désir insatiable de faire du bien, qui faisait que pleins du saint esprit vous vous répandiez sur tout. Remplis de bonne volonté, de zèle et d'une sainte confiance, vous étendiez vos mains vers le Dieu tout-puissant, le suppliant de vous pardonner les péchés de fragilité. Vous travailliez jour et nuit pour tous les frères, afin que le nombre des élus de Dieu fût sauvé par sa miséricorde et par la pureté de leur conscience. Vous étiez sincères et innocens, sans ressentiment des injures. Toute sédition, toute division vous faisaient horreur. Vous pleuriez les chutes du prochain: vous estimiez que ses fautes étaient les vôtres. »

Ceci ressemble à un rêve de poëte, à quelque brillante utopie, image d'une société idéale à laquelle ne saurait atteindre l'humanité. C'est cependant un tableau ressemblant de la société chrétiénne du premier siècle; voilà à quelle hauteur étaient parvenus les premiers serviteurs du Christ.

Saint Clément fait ensuite le récit des maux qui accablent les Corinthiens depuis qu'ils ont cessé d'être fidèles aux préceptes évangéliques; il leur cite les glorieux exemples des martyrs, et les exhorte à la pénitence. Cette lettre éloquente était encore lue publiquement dans l'église de Corinthe plus de soixante-dix ans après sa date. Saint Clément fut lui-même un des plus illustres martyrs du premier siècle : on lui attribue plusieurs écrits, quoique l'on n'ait de certitude que pour l'épître aux Corinthiens: ce sont huit livres des constitutions des apôtres que saint Jean de Damas place après l'Apocalypse dans son quatrième livre de la foi orthodoxe, etc. Quelques-uns de ces ouvrages ont été déclarés apocryphes par le pape Gélase, au concile de Rome, parce qu'ils portaient le nom des apôtres, ou parce qu'ils avaient été altérés par les hérétiques, par les Ebionites principalement. Saint Clément a reçu de saint Paul un magnifique témoignage; le grand apôtre a dit dans son épître aux Philippiens : « Le nom de Clément et de ses autres collaborateurs est écrit dans le livre de vie.

DES HÉRÉSIES

DU PREMIER SIÈCLE.

VIII.

Simon. — Nicolas d'Antioche. — Ebion, etc.

Lorsque saint Philippe alla prêcher le christianisme à Samarie, il y rencontra un homme qui s'appelait Simon, né à Gitthon, dans la même contrée. Il y était depuis long-temps célèbre comme magicien, et avait trompé ce peuple par mille prestiges. Les apôtres ne tardèrent pas à envoyer saint Pierre et saint Jean à Samarie pour continuer l'œuvre de régénération, et Simon, étonné des miracles qui se faisaient au nom du Christ, demanda le baptême et le reçut. Mais voyant le pouvoir des apôtres, il leur proposa de l'acquérir à prix d'argent. Saint Pierre l'accueillit par ces paroles : Que ton argent périsse avec toi, puisque tu crois pouvoir acheter le nom de Dieu.

Et le saint apôtre exhorta le magicien à la pénitence. Mais l'orgueil dévorant le cœur de cet homme, il commença bientôt la longue suite d'hérésies qui combattent encore aujourd'hui contre l'enseignement catholique.

Il s'en alla par les villes, proclamant qu'il était lui-même la souveraine puissance et la Trinité. Voici d'après saint Irénée, saint Justin et Origène, ce qu'il annonçait. S'étant aperçu que l'orgueil perdait les anges dont chacun voulait être le premier, il était venu sur la terre pour leur arracher le monde qu'ils gouvernaient mal. Il avait l'audace de proclamer qu'il était paru chez les Juifs comme fils, et qu'il avait semblé souffrir en Judée, donnant ainsi à entendre qu'il était le Christ; qu'il paraissait chez les autres nations comme Saint-Esprit, et qu'à Samarie il se montrait sous la figure du père. Ce qui complétait en lui la Trinité.

Cet imposteur traînait à sa suite une malheureuse esclave prostituée qu'il avait achetée à Tyr, et qui s'appelait Hélène ou Sélène. Il la paya, dit Tertullien, du même argent dont il avait voulu acheter le saint Esprit. Il n'y avait pas d'absurdités qu'il ne débitât sur le compte de cette créature, disant qu'elle était la mère de toutes choses, des anges et des archanges. Je ne rapporterai pas tout ce qui a été écrit sur cette femme, car je ne comprends qu'une faible partie des qualités que Simon-le-magicien lui donne, et je soupçonne un peu le docte abbé Fleury

de ne s'être pas toujours appliqué à concevoir ce qu'il a écrit à ce sujet dans le premier livre de son histoire ecclésiastique.

Pour mettre sa doctrine en harmonie avec ses actes, Simon commença à blâmer les enseignemens des prophètes et des apôtres, disant que ceux qui croyaient en lui et en Sélène pouvaient rejeter toutes ces ordonnances austères, et étaient libres de faire tout ce qui leur plairait, les bonnes œuvres ne menant pas au salut que lui seul pouvait donner par sa grâce. Il enseignait encore que l'idolâtrie n'était pas un mal, et il se fit lui-même à l'occasion adorer comme Jupiter, et sa compagne comme Minerve.

Lorsqu'il eût perdu toute influence en Palestine, il vint à Rome et remua tellement cette grande ville, dont il flattait toutes les passions, qu'on lui érigea une statue dans une île du Tibre, avec cette inscription : A Simon, Dieu saint. Saint Pierre et saint Marc crurent devoir venir à Rome pour combattre cette influence puissante. Nous avons vu précédemment que Simon se tua sous le règne de Néron, parce qu'il ne put supporter la honte d'avoir été convaincu d'impuissance et de mensonge par les apôtres du Christ.

Tel fut le fondateur de la secte des Simoniens, dont les prêtres vivaient dans la débauche, rappelant par leurs maléfices les magiciennes dépeintes par Horace. Cette secte dura environ deux siècles.

Origène dit que lorsqu'il écrivait son premier li-

vre contre Celse, elle se trouvait réduite à environ trente personnes au plus. Dans le cinquième livre du même ouvrage, il dit que cette secte était entièrement détruite.

Nicolas d'Antioche, païen de naissance, avait embrassé la religion des Juifs ; il reçut la foi de Jésus-Christ, et se montra très-fervent parmi les chrétiens. Il était si connu par sa foi, qu'il fut choisi par l'église de Jérusalem pour faire partie des sept premiers diacres. On raconte qu'il se sépara de sa femme, qui était très-belle, pour pratiquer la continence, ainsi qu'il le voyait faire aux plus saints d'entre les fidèles ; puis que ramené par la passion vers cette femme, qu'il aimait, il proclama des principes opposés aux lois de la vérité et de la pureté. On l'accuse même d'être tombé dans des excès, et d'être le père de la secte des Nicolaïtes, que nous avons vu maudire par l'Esprit-Saint.

Cette opinion sur Nicolas d'Antioche est soutenue par saint Épiphane, saint Irénée, Tertullien, saint Hippolyte, saint Hilaire, saint Grégoire de Nysse, saint Philastre de Bresse, saint Jérôme, Cassien, saint Grégoire-le-Grand et beaucoup d'autres.

Saint Clément d'Alexandrie, au contraire, témoigne beaucoup d'estime pour Nicolas d'Antioche, et raconte sa vie autrement. Saint Ignace et les constitutions apostoliques témoignent encore de son innocence et accusent les Nicolaïtes de prendre ce nom faussement.

Il ne nous appartient pas de décider cette question ; nous devons nous borner à donner une idée de cette secte que Jésus-Christ lui-même, par la bouche de saint Jean dans l'Apocalypse, condamne avec sévérité. Voici ce que dit saint Augustin, au sujet de ces hérétiques : « Ils enseignent la communauté des femmes, et ne font aucune différence entre les viandes ordinaires et celles qui ont été immolées aux idoles ; ils adoptent, sans hésitation, toutes les superstitions du paganisme ; ils racontent je ne sais quelles fables sur la création et la disposition du monde, et mêlent à cela des noms barbares d'anges et de princes, pour épouvanter leurs auditeurs, quoique pour des personnes d'esprit ce soit plutôt des sujets de moquerie que de terreur. Tous leurs déguisemens n'empêchent pas que l'on ne voie qu'il veulent que le monde n'ait pas été créé par Dieu, mais qu'il est l'ouvrage de certaines puissances qu'ils inventent eux-mêmes avec une témérité insupportable, ou qu'ils croient sur la foi d'autrui avec une légèté criminelle. »

Les Nicolaïtes s'autorisaient d'un livre dont on les soupçonne d'être eux-mêmes les auteurs. S'il faut s'en rapporter à Eusèbe, ils subsistèrent fort peu de temps ; mais Tertullien dit qu'ils avaient seulement changé de nom.

Ébion était un philosophe stoïcien qui habitait Pella, ville de la Décapole ; il commença à débiter ses rêveries vers l'an 72. Il soutenait que le Sauveur

n'était qu'un homme, né comme tous les autres hommes. Il enseignait que Dieu avait donné l'empire du monde au Mauvais-Esprit et celui du monde futur au Christ. Les disciples d'Ébion, connus sous le nom d'Ébionites, mêlaient les préceptes de la religion chrétienne et du judaïsme; ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme, se baignaient tous les jours comme les Juifs, et adoraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ils avaient mutilé et corrigé l'évangile de saint Mathieu, pour lequel ils professaient une sorte de culte, tandis qu'ils repoussaient le reste du Nouveau Testament, et principalement les épîtres de saint Paul, qu'ils regardaient comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches et méprisaient les prophètes. La vie des premiers Ébionites fut morale; celle des derniers très-déréglée. Ils permettaient la dissolution du mariage et la polygamie.

Les erreurs des Ébionites se rapprochent beaucoup de celles de Cérinthe, disciple de Simon le magicien, qui enseignait en Asie. Cependant Cérinthe annonçait quelques idées au moins très-curieuses; entre autres que Dieu n'avait pas créé le monde; mais qu'une certaine force indépendante de la force souveraine l'avait créé à l'insu de celle-ci. Il attaquait comme Ébion la divinité de Jésus-Christ, mais il disait qu'après le baptême Jésus, le Christ, était déscendu en lui sous la figure d'une colombe, et qu'alors Jésus avait annoncé le père inconnu jusque-

là, et avait fait des miracles. Cérinthe enseignait encore que vers le temps de la passion, le Christ s'était retiré de Jésus, de sorte que Jésus seul avait souffert et était ressuscité, tandis que le Christ étant spirituel était demeuré immortel et impassible. Il assurait enfin qu'après la résurrection générale, il y aurait un règne terrestre de Jésus-Christ; qu'à Jérusalem les hommes vivraient pendant mille ans dans les voluptés sensuelles. C'est surtout pour réfuter ces erreurs étranges que saint Jean écrivit son Évangile.

Il faut joindre encore à ces hérésiarques du premier siècle Ménandre, le principal disciple de Simon le magicien; il était, comme son maître, né dans le pays des Samaritains. Il eût de grands succès à Antioche; il prétendait être en rapports journaliers avec les démons. Il disait comme Simon qu'une force inconnue l'avait envoyé pour le salut des hommes, et que l'on ne pouvait être sauvé que par son baptême.

Tels furent les commencemens de l'hérésie; elle naquit presque en même temps que l'Église; nous la verrons se reproduire sous mille noms et sous mille formes dans la suite de ces études. Mais le fond variera beaucoup moins. Ce sera le plus souvent une négation de la divinité de Jésus-Christ, ou quelques rêveries sur la nature de Dieu; mais il est bon de remarquer que dès l'origine les hérétiques proclament tous la polygamie, c'est-à-dire la légiti-

mité non seulement des passions, mais du libertinage. Il est naturel de penser que l'amour du plaisir a eu une puissante influence sur l'intelligence de ces hommes, et que ne voulant pas admettre un code moral qui les contrariait, ils ont attaqué le dogme de peur d'entendre porter contre eux cette accusation, qu'ils admettaient comme vrai tout ce qui ne s'opposait pas au désordre de leurs cœurs.

1er ET 2e SIÈCLES.

PHILOSOPHIE

ET

LITTÉRATURE PAÏENNES.

IX.

Apollonius de Tyane. — Ses disciples. — Épictète. — Sénèque. — Flavius Joseph, etc.

Un philosophe eut surtout dans ce temps une très-grande influence sur les populations païennes; ce fut Appollonius de Tyane en Cappadoce. Philostrate, sophiste, qui vivait deux cents ans après lui, nous a laissé une histoire de sa vie qui peut bien n'être qu'un roman. S'il faut l'en croire, Appollonius imita les austérités du christianisme. La philosophie de Pythagore régna dès sa jeunesse sur son intelligence. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait de vin, fuyait le commerce des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, et instruisait les hommes avec une éloquence douce et forte tout à la fois. Il était, dit son bio-

graphe, d'une beauté extraordinaire qui attirait les populations sur ses pas.

Au milieu de toute cette austérité, Appollonius de Tyane, par une étrange inconséquence, prêchait le polythéisme et combattait de toutes ses forces la nouvelle doctrine; il séjourna long-temps à Antioche, et charma les populations de l'Asie par ses prestiges et son éloquence.

Il entreprit de longs voyages et s'entretint avec les brahmes de l'Inde, les mages des Perses et les prêtres d'Égypte. A Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe, et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius enflamma toutes les imaginations: Les artisans quittaient leurs métiers pour le suivre. Il condamnait les spectacles, et suivant une route opposée à celle de Simon, il s'emportait contre le débordement des mœurs, et prêchait la réforme des abus, et les sacrifices imposés par la bienfaisance. L'orgueil seul aura empêché cet homme d'être chrétien. Il trouva beau peut-être de lutter contre saint Paul. Peut-être aussi son génie n'était-il pas assez élevé pour reconnaître le nouveau soleil qui se levait sur le monde, peut-être enfin n'était-il pas digne de recevoir la lumière sainte.

Après avoir long-temps parcouru les villes de la Grèce, semant sur son passage de fausses prophéties et des lois réformatrices, il se rendit à Rome dans l'année soixante-sixième de Jésus-Christ; Néron y régnait depuis douze ans.

Philolaüs, qu'il rencontra à cent vingt stades de la grande ville lui annonça que le sublime empereur redoutait les philosophes, et qu'il avait fait mettre aux fers Musonius, qui, après Apollonius de Tyane, était le plus célèbre de ce temps. Presque tous ses disciples l'abandonnèrent, mais lui, ne fut que plus impatient d'arriver à Rome pour voir de près, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran. Interrogé par le consul Télésius, ce magistrat fut charmé de sa science et lui permit d'habiter dans les temples. Il prononça à la cour de Néron plusieurs phrases prophétiques, auxquelles il avait soin de donner un double sens, parce qu'il savait que ce tyran se serait fait une distraction de sa mort, s'il l'avait trompé dans la moindre de ses demandes. Cependant on rapporte de lui plusieurs mots d'une singulière hardiesse. Néron ayant chanté un jour en plein théâtre dans les jeux publics, Tigellin demanda à Apollonius ce qu'il pensait de Néron ? J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répondit-il, vous le croyez digne de chanter et moi de se taire.

L'orgueil conduisit Apollonius au désir des miracles ; il fit semblant de ressusciter une jeune fille, que les auteurs païens eux-mêmes avouent n'être pas morte.

Enfin il prit fantaisie à Domitien de l'accuser de magie, et ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe; et comme le philosophe plaisantait sur la décision de l'empereur, ce dernier or-

donna de lui mettre les fers aux pieds et aux mains. « Si je suis magicien, demanda Apollonius à celui qui lui annonçait l'ordre de l'empereur, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner ? — Un espion de l'empereur étant venu trouver le philosophe dans sa prison, lui demanda comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient. Je n'en sais rien, répondit Apollonius, car mon esprit est ailleurs.

Il continua de souffrir cette persécution avec courage et mourut quelque temps après, vers la fin du premier siècle.

Apollonius de Tyane eut d'abord pour ami le philosophe Euphrate, né à Tyr; mais il devint bientôt son adversaire. Pline et Philostrate parlent de ce philosophe comme d'un homme d'une grande beauté, qui portait des cheveux longs et une barbe blanche. Ils nous disent encore qu'il avait de vastes connaissances et beaucoup de charme dans les manières, et que sa vie était pleine d'austérité; mais nous ne savons rien de ses idées et de son enseignement. Parmi les disciples d'Apollonius, il faut encore citer Démétrius, le cynique, qui eut l'honneur d'être chassé de Rome par Vespasien et relégué dans une île avec tous les autres philosophes qui se trouvaient à Rome en même temps que lui. Le despotisme n'a jamais aimé les *idéologues*. On rapporte que, quelques années avant son exil, Caligula voulut s'attacher Démétrius par des présens, et que le cy-

nique répondit : Si l'empereur a le dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadême. Sénèque fait un grand éloge de cet homme : il a écrit que la *nature* l'avait produit pour faire voir à son siécle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude. L'histoire nous a encore conservé les noms de Damis le pythagoricien, de Musonius et de son gendre Artémidore, tous deux également disciples d'Apollonius de Tyane; mais nous arrivons à un homme qui a laissé une trace assez forte dans l'histoire philosophique. Nous voulons parler d'Épictète.

C'était un pauvre esclave appartenant à Epaphrodite, affranchi de Néron. Son maître lui ayant frappé violemment la jambe, Epictète l'avertit froidement de ne la pas rompre. Le barbare redoubla de telle sorte qu'il lui cassa l'os. Le sage lui répondit sans s'émouvoir : Ne vous avais-je pas dit que vous me casseriez la jambe!

Épictète est un des plus remarquables disciples de la philosophie stoïcienne, ce refuge de toutes les âmes nobles au milieu de la corruption romaine. Les discours de l'esclave d'Epaphrodite étaient colportés dans Rome; ils vinrent aux oreilles de Domitien qui fut blessé de cette vertu et chassa Épictète de la capitale du monde. Il y revint après la mort de cet empereur et s'y fit un nom qui n'a pas péri. Arrien, son disciple, nous a conservé ses entretiens sous le titre d'*Enchiridion* ou de manuel. La morale de ce

livre est digne d'un chrétien. Ce ne sont cependant pas les sublimes élans d'amour, la vie intime avec Dieu, qui ont été enseignés aux hommes par la parole de Jésus; mais c'est une âme forte et austère, profondément pénétrée de l'idée du devoir et de la véritable dignité de l'homme : « Si tu es né de parens nobles, dit-il, tu es si plein de ta noblesse que tu ne cesses d'en parler et que tu en étourdis tout le monde; mais tu as Dieu pour père, tu as Dieu au-dedans de toi et tu oublies cette noblesse, et tu ignores d'où tu es venu et ce que tu portes! Voilà pourtant de quoi tu devrais te souvenir dans toutes les actions de ta vie. Dis à tout moment : C'est Dieu qui m'a créé; Dieu est au-dedans de moi, je le porte partout, pourquoi le souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses et impures et par d'infâmes désirs. Il dit ailleurs : « Ne crains rien, » ne désire rien, et nul homme n'aura pour toi rien » de terrible ni de formidable. »

Il faut admirer l'homme qui né au sein du polythéisme, dans une époque de corruption effrayante, et placé dane la société romaine au milieu des tortures de l'esclavage, a constamment proclamé l'unité de Dieu, la dignité de l'homme; il faut admirer l'écrivain qui dans ces circonstances a écrit les lignes suivantes :

« C'est assez, ô Eternel! j'élève mes mains vers toi... Je n'ai pas négligé les lumières que tu m'as données pour connaître ton gouvernement, et pour

m'y soumettre du fond du cœur. Je ne t'ai pas fait repentir de m'avoir fait une partie de toi-même. Vois l'usage que j'ai fait de mes sens et de mes réflexions. Me suis-je jamais plaint de toi? Ai-je supporté impatiemment quelque accident de la vie? Ai-je souhaité qu'il m'arrivât autre chose? Suis-je allé contre tes dispositions?... Je te rends grâce de m'avoir fait naître. J'ai toujours usé de tes dons comme venant de toi. C'est assez, reprends-les, et mets-moi en tel lieu qu'il te plaira. »

Sans doute le pauvre esclave païen nous donne ici une preuve de résignation que la plupart des chrétiens de notre siècle pourraient lui envier.

Epictète est peut-être le plus grand nom de la philosophie stoïcienne au premier siècle; Marc-Aurèle appartient au second, et Sénèque malgré des talens incontestables et des idées très-élevées, est enclin à un orgueil tellement exagéré, qu'il ne présente pas cette grave et sainte raison d'Epictète, et surtout cette force dans le malheur, qui est le signe le plus caractéristique de la noblesse de l'âme. Car Sénèque, quoiqu'il ait été éprouvé par l'exil, ce dont il a fait un bruit énorme, a eu une vie de luxe et de grand seigneur qui ne saurait en rien être comparée avec celle du pauvre esclave d'Epaphrodite. Quoique j'aie déjà parlé du précepteur de Néron dans le second volume de *l'Histoire des lettres avant le christianisme*, je crois devoir revenir sur cet écrivain pour compléter cette esquisse de la philosophie païenne dans

la Rome du premier siècle. On sait que Sénèque naquit à Cordoue environ six années avant Jésus-Christ. Dès son jeune âge il parut épris de la philosophie pythagoricienne; il pratiqua les abstinences de cette secte, dont il étudiait les préceptes avec ardeur. Il vint de bonne heure à Rome, se livra au barreau, fut nommé questeur, et se trouva arrêté dans sa carrière par un commerce illicite avec Julie Agrippine, veuve de Domitius; la publicité de cette intrigue le fit exiler en Corse. C'est de là qu'il écrivit ses livres de *consolations* adressées à sa mère. On y remarque des pensées nobles, quelquefois une sensibilité vraie, mais le plus souvent un style sententieux, plein d'anthitèses et de néologismes, et des consolations qui ne consolent pas le moins du monde, parce qu'au lieu d'être puisées dans le cœur, comme celles des grands hommes du christianisme, elles s'appuient sur des faits historiques, ou sur des images de la nature, manière froide qui sent le rhéteur beaucoup plus que l'homme pénétré de tristesse au souvenir de sa patrie et de sa mère.

Rappelé de la Corse par Agrippine, après son mariage avec Claude, Sénèque fut long-temps précepteur de Néron; mais dès que les vices du monstre vinrent à déborder, il chassa son maître comme trop sévère, et n'ayant pu réussir à l'empoisonner, parce que Sénèque ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron trouva moyen de l'envelopper dans la conjuration de Pison. Il fut condamné à mort.

Ayant demandé la permission de disposer de ses biens, son élève impérial la lui refusa. C'est alors qu'il adressa à ses amis ces paroles pleines d'orgueil: « Puisqu'il n'est pas en ma puissance de vous donner ce que je possède; je vous laisse au moins ma vie pour modèle, en l'imitant vous acquerrez une gloire immortelle. »

Le philosophe se fit ouvrir les veines et comme son sang ne coulait pas, il se mit dans un bain chaud dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa.

Sénèque a été jugé de bien des manières. Tacite lui a donné un beau caractère; Dion moins indulgent, l'accuse d'hypocrisie et de n'avoir pas conformé les actions de sa vie privée aux doctrines qu'il enseignait. Ces doctrines étaient celles de Zénon, le stoïque : elles ont inspiré ses traités *de la colère*, *de la tranquillité d'âme*, *de la constance du sage*, *de la clémence*, *de la briéveté de la vie*, etc.

Il faut se rappeler le pays et la cour au milieu desquels vivait Sénèque, et alors on reconnaîtra qu'il y eut quelque grandeur à défendre les idées de la secte la plus austère de la philosophie grecque. Il faut songer surtout qu'il mourut martyr de cette philosophie que Néron haïssait parce qu'elle contrariait ses vices.

Quant au style de Sénèque, c'est un mélange de bien et de mal, d'esprit et de prétentions affectées, de phrases ingénieuses et d'efforts malheureux. Il

n'a mérité ni la haine des uns, ni l'admiration aveugle des autres.

Voilà à peu près tout ce que la philosophie païenne du premier siècle offre de noms célèbres. Il y eut encore dans ce temps à Rome un cynique du nom de Diogène, qui injuriait le peuple et fut battu de verges en plein théâtre; un autre, Hérus, eût la tête coupée pour s'être rendu coupable d'une pareille insolence.

Les philosophes stoïciens de cette époque ne sont comme on le voit, qu'un reflet de la grande Grèce; cet écho affaibli aurait été très-impuissant pour arracher le monde à la corruption inouie qui le gangrénait. Il faut reconnaître cependant que toute lumière n'était pas éteinte dans le paganisme, et se souvenir avec respect des hommes que ses souillures n'avaient pas précipités dans l'abîme où était tombée la société romaine, c'est-à-dire la société presque universelle.

Au milieu de tout ce mouvement intellectuel de Rome aux premiers siècles, il ne faut pas oublier un homme qui n'appartient ni au paganisme ni au christianisme. Flavius Joseph naquit à Jérusalem l'an 37 de Jésus-Christ, d'une famille sacerdotale. Il passa toute sa jeunesse dans l'étude des diverses sectes philosophiques de son temps, combattit et souffrit dans la guerre contre les Romains, puis vint après la conquête, vivre à Rome, où il s'adonna entièrement à l'histoire. Il écrivit d'abord en chal-

déen son histoire de la guerre des Juifs, puis il la traduisit lui-même en grec pour l'offrir à Vespasien. Titus fut si content de ce livre qu'il le fit traduire en latin et déposer dans toutes les bibliothèques.

Flavius Joseph écrivit ses autres ouvrages en langue grecque ; le principal est intitulé *Antiquités judaïques*. C'est une histoire des Juifs depuis la création du monde jusqu'à leur révolte contre les Romains, l'an 60 de Jésus-Christ.

Nous avons encore de Flavius Joseph une autobiographie, une défense de la nation juive et une réponse à Appion en deux livres : un discours sur le martyre des Machabées.

Un étrange passage de son histoire relative à Jésus-Christ et à ses miracles a donné lieu à une vive polémique. On s'accorde à regarder ce passage comme apocryphe.

Flavius Joseph est un historien d'un langage pur, on l'a souvent comparé à Tite Live. Il rappelle sa méthode savante et aussi ses défauts, qui sont la longueur et la manie des harangues.

X.

2ᵉ ET 3ᵉ SIÈCLES.

Époque d'Adrien. — Arrien. — Appien. — Suétone. — Aulu-gelle. — Athénée. — Apulée. — Marc-Aurèle. — Lucien, etc.

Dès le second siècle du christianisme, cette fière attitude du stoïcisme antique s'affaiblit : vers le règne d'Adrien et de ses successeurs, les érudits vinrent remplacer les philosophes. Au lieu de cette poésie grande et un peu sauvage du vieil Homère, au lieu de l'éloquence brûlante de Démosthène, et de l'idiome si élégant et si scientifique de Platon, la langue grecque s'énerve, s'abaisse jusqu'à retracer les minutieux détails, les tristes excès d'une société qui s'abîmait dans la corruption.

Adrien protégeait les arts ; mais c'était chez lui un goût peu éclairé, qui préférait quelques malheu-heureux *faiseurs* modernes au génie des grandes

époques de la Grèce. Adrien était un despote épicurien et avide de louanges que ne lui ménageaient pas ses vils flatteurs. Au sein de toutes les molles jouissances du luxe, sous les somptueux lambris de son palais d'Antium, l'empereur s'entourait de sa cour littéraire. Parmi tous ces hommes peu de noms sont encore entourés de quelque gloire. Favorin d'Arles, né dans les Gaules, parlait la langue d'Athènes comme Apollodore dont il partagea la disgrâce ; Arrien, le disciple d'Épictète, écrivit une histoire d'Alexandre, puisée aux meilleures sources, mais comme style, c'est loin des grands maîtres de l'art. On a aussi de cet écrivain une description des Indes, mais on ne peut avoir dans la solidité de cet écrit qu'une confiance très-bornée, car l'auteur avait suivi Mégasthénès, que Strabon critique amèrement. On attribue à Arrien quelques autres ouvrages historiques dont nous devons déplorer la perte.

Héliodore et Denys de Milet, qui portent tous deux, on ne sait trop pourquoi, le titre fastueux de philosophes, doivent aussi être comptés parmi les courtisans grecs d'Adrien.

Un autre écrivain grec, Appien d'Alexandrie, prit Polybe pour modèle, et composa une histoire romaine en vingt-quatre livres, comprenant les rois, la république, et les cent premières années de l'empire. Nous n'avons conservé que dix livres ; les plus précieux sont ceux qui racontent les guerres civiles de la république.

Dion Cassius, né en Bithynie, 155 ans après Jésus-Christ, écrivit en grec une histoire romaine, depuis l'origine de Rome jusqu'en 229. Malgré la bizarrerie et la partialité de ses jugemens, cet annaliste est précieux, parce que, sans lui, plusieurs époques de l'histoire de Rome seraient restées inconnues.

Enfin Hérodien, historien grec du III[e] siècle, écrivit l'histoire des empereurs romains depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement de Gordien le jeune, ce qui comprend une période de cinquante-neuf ans. Hérodien avait pris Thucydide pour modèle, mais malgré la dignité et l'élégance de sa narration, il est resté loin de ce grand homme.

Suétone, écrivain romain, est un nom plus connu, et ce sécrétaire de l'empereur, ignoble valet de son maître, était un digne historien de cette époque de dissolution. Ce fut loin de la cour, et pour se distraire d'une disgrâce que Suétone composa les vies des douze Césars; ses récits sont d'une hardiesse sensuelle qui étonne et révèlent une corruption profonde chez le narrateur, qui n'éprouve pas le besoin de flétrir ces turpitudes; mais ils renferment des documens curieux. Plusieurs ouvrages de mœurs et de littérature sont encore attribués à Suétone, qui fut l'ami de Pline le jeune, et de ce Florus, grand maître en épigrammes, qui parlait réellement la langue latine des belles époques; malheureusement, il l'employait à des sujets fort infimes, et ne relevait son emportement par aucune dignité. On a cepen-

dant de lui un abrégé de l'histoire romaine en quatre livres, panégyrique de Rome, dont le style ne manque pas d'élégance, lorsqu'il n'est pas trop emphatique [1].

Plutarque était la gloire des lettres grecques, au deuxième siècle ; il avait long-temps vécu à Rome sous Trajan, et ce grand homme sut apprécier le philosophe, qu'il combla d'honneur. On doit croire qu'il avait inspiré à Plutarque un attachement profond, car ce dernier s'enfuit de Rome dès la mort de l'empereur et se retira dans la solitude de Chéronée, sa patrie, dont il devint l'oracle.

Les œuvres morales de Plutarque offrent un grand nombre de faits curieux et dont le souvenir aurait péri sans lui. Il avait voyagé en Grèce et en Égypte, et étudié scrupuleusement les philosophes antiques. Ces livres sont sans doute peu de chose comparés aux lumières fécondantes que la Judée venait de répandre sur le monde ; mais c'est une lecture douce et gracieuse, une causerie pleine d'intérêt. Le véritable titre de Plutarque à l'admiration de la postérité, est son ouvrage si populaire, *Les vies des hommes illustres*. De tous les livres que la Grèce nous a donnés, aucun peut-être n'a eu un succès comparable chez les peuples modernes; les vies de Plutarque

[1] Ce serait ici le lieu de parler de Celse, célèbre philosophe épicurien, qui publia sous Adrien un libelle contre le Christianisme ; nous renvoyons au chapitre sur Origène.

sont certainement plus feuilletées que l'Iliade elle-même.

Il serait peut-être juste de reconnaître qu'elles ont eu sous quelques rapports une mauvaise influence ; les sociétés de l'Europe chrétienne ne sont pas basées sur les mêmes principes que la société grecque et romaine. Cette passion de rèpublicanisme que respirent plusieurs récits du philosophe de Chéronée a exalté bien des têtes, et causé plus d'un crime peut-être. Mais tout le monde conviendra que l'écrivain a été un peintre fidèle et admirable.

La vie d'Alexandre et celle de César (la première surtout) sont des chefs-d'œuvre de narration, pleins de vérité et de charme. Ce qui distingue Plutarque particulièrement, c'est qu'il a toujours cherché l'homme sous le héros ; il a étudié la vie privée de ceux dont la renommée remplissait le monde. Cette qualité a beaucoup contribué à la popularité de son œuvre. C'est un beau spectacle que ce philosophe se retirant dans l'obscurité d'une petite ville après avoir étonné de son éloquence la capitale de l'univers, et citant au tribunal de sa raison les célébrités de la Grèce et de Rome, ces deux grandes sociétés qui agonisaient sous ses yeux.

Plutarque n'écrit pas le grec comme les écrivains des beaux siècles ; mais son style a du charme, parce que sa pensée est naïve et simple. Elle contraste avec la pompe des discours de Dion, qui occupait aussi l'attention des Romains sous le règne de Trajan,

et se retira dans la solitude à l'avénement d'Adrien. Dion fut ce que pouvait être un sophiste; brillant, poli, élégant, il attira la multitude sur ses pas; mais la renommée de ses écrits n'a pas survécu à son temps. C'était d'ailleurs un étrange original, il aimait à se couvrir d'une peau de lion et à s'étaler ainsi avec orgueil dans le char impérial de Trajan.

L'homme le plus curieux à consulter sur les philosophes est leur historien Diogène Laërce, qui vécut au IIe siècle, du temps d'Antonin et d'Alexandre Sévère. Quelques auteurs croient qu'il est surnommé Laërce, parce qu'il était d'une petite ville de Cilisie nommé Laërta. On prétend qu'il composa ses dix livres des vies des philosophes, pour une femme. Il était épicurien. Tout le monde a porté le même jugement sur l'œuvre de cet écrivain grec; on lui reproche de manquer de charme, de méthode, et même d'exactitude. Il a écrit des vers qui ne valent pas mieux que sa prose. Aulu-Gelle, grammairien latin, qui vivait quelques années avant Diogène Laërce, nous a aussi laissé des documens assez précieux sur l'antiquité. Son ouvrage est divisé en vingt livres qu'il intitula *les Nuits attiques*, parce qu'il les avait composés à Athènes pendant les longues soirées d'hiver. Ce travail est surtout remarquable comme renfermant des fragmens des principaux écrivains de la Grèce et de Rome; mais il est déparé par des détails minutieux, par un style osbcur et souvent barbare.

Un écrivain grec du IIe siècle, Athénée, a laissé sur les mœurs des païens à cette époque un livre plus intéressant que ceux dont nous venons de parler. Il est intitulé les *Diphnosophistes*, c'est-à-dire le banquet des sophistes. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici quelques lignes d'un écrivain contemporain, qui a étudié Athénée et son époque avec un soin particulier.

« Athénée, dit-il, suppose un certain nombre de citoyens assis à la table du romain Laurentium, et discutant longuement sur tout ce qui pouvait intéresser la société païenne. La vie morale, avec tout ce qu'elle a dû présenter d'inconséquence et d'abandon, s'y révèle surtout naïvement. Figurez-vous les rues désertes de Pompéi retentissant encore du bruit des chars, des accords du citharide et des éclats de joie de la débauche; figurez-vous ces boutiques abandonnées, de boulangers, de parfumeurs, ces impurs *lupanaria*, ces théâtres, où l'affiche des spectacles est restée empreinte, tous ces lieux, aujourd'hui mornes, reprenant leur ancienne vie bruyante et insoucieuse, et vous aurez une idée de l'effet magique que produit la lecture d'Athénée. Et cependant point d'ordre dans ses récits, point d'ensemble, point de couleur; des discussions hygiéniques y viennent pêle-mêle avec de licencieuses anecdotes, de fastidieuses énumérations et des citations interminables. Mais, par cela même peut-être, c'est l'expression la plus naturelle de la vie, où tout se presse, s'agite,

tourbillonne, la volupté et l'ennui, l'apathie et les plaisirs, sans harmonie, sans règle fixe, non point comme la marche posée et régulière du triomphateur, mais comme le peuple turbulent qui l'entoure, l'applaudit ou le hue, le porte au ciel ou le déchire de sa poignante ironie[1]. »

Apulée, philosophe, platonicien, né à Madaure en Afrique, était contemporain d'Athénée; il étudia à Carthage et à Athènes, puis enfin à Rome. Il écrivit en latin, et est célèbre par une apologie, dans sa propre cause, morceau que saint Augustin nomme un discours très-éloquent. Il s'agissait d'une grave accusation de meurtre, dont Apulée triompha. Ce philosophe a laissé plusieurs traités, du monde, de la philosophie de Platon, de la philosophie naturelle, reflets des livres de son maître, et dont le souvenir a péri, tandis que son livre, bizarre et souvent obscène de la *métamorphose*, ou *l'Ane d'or*, vit encore dans la mémoire. C'est une paraphrase du sujet emprunté par Lucien a Lucius de Patras. Tout le monde connaît l'élégante traduction française que nous en a donnée Paul-Louis Courrier. Nous aurions aimé le voir consacrer son style délicieux à reproduire des œuvres moins immorales.

Mais abordons un côté plus sérieux de l'intelligence humaine dans cette décadence du paganisme. Le règne d'Antonin avait rendu quelque dignité à la so-

[1] E. de la Gournerie, *Revue Européenne*, octobre 1833.

ciété Romaine. La philosophie était cultivée avec succès par quelques hommes, dont, il est vrai, les noms ont à peine survécu. Tels sont Favorin et Polemon; mais Appien écrivait en grec une histoire Romaine, qui rappelait les beaux modèles; Justin, historien latin, qui abrégeait une longue histoire par Trogue Pompée, présente des pages très-éloquentes, au milieu de peintures communes, et d'antithèses fréquentes, défaut qui révèle toujours quelque faiblesse puérile. Ptolémée étudiait les cieux et se trompait avec génie; Sulpice Apollinaire, de Carthage, professait la grammaire avec distinction. Cornelius Fronto, philosophe, était honoré ou plutôt honorait le consulat; Rome lui élevait des statues, et rendait ainsi hommage à l'austérité de son esprit et de ses mœurs.

Nous avons analysé dans un autre chapitre le mouvement intellectuel d'Alexandrie à la même époque. Athènes était devenue une sorte de solitude chérie de quelques penseurs. Aulu-Gelle dont nous avons parlé plus haut, Hérode Atticus et Calvisius-Taurus y séjournèrent long-temps. Leurs ouvrages ont péri; on disait du second qu'il était la langue grecque elle-même et le roi du discours. Ce philosophe descendait de Miltiade. Quant au troisième, nous savons par Aulu-Gelle que c'était un stoïcien sévère; la peinture que fait cet écrivain des douces soirées d'Athènes sous le toit du vieux philosophe, respire un charme antique auquel on n'était plus accoutumé.

Mais Antonin mourut et laissa l'empire à un homme dont le nom est immortel. Marc-Aurèle fit monter avec lui sur le trône la philosophie des stoïciens. Il est, avec l'esclave Épictète, l'honneur de cette secte, et l'on doit d'autant plus vénérer leur mémoire qu'ils vivaient au milieu d'une corruption vraiment effrayante. Malgré les alarmes dont le règne de ce grand homme fut troublé, malgré les invasions des barbares, il trouva le temps d'écrire douze livres de réflexions sur la vie. Sans doute cet ouvrage est encore bien loin de cette morale évangélique basée sur l'amour, qui depuis long-temps déjà éclairait les serviteurs de Jésus, mais il respire une dignité austère, et une soif de justice, qui contrastent étrangement avec les déréglemens de cette époque. Cette pensée que nous extrayons de son livre résume toute sa doctrine.

» La vie et la mort, la gloire et l'opprobre, la douleur et les plaisirs, les richesses et la pauvreté, ne sont par leur nature ni honnêtes ni honteux, ils arrivent également et aux méchans et aux bons ; ce ne sont donc là ni de véritables maux, ni de véritables biens. Le vrai bien est ce qui est utile à l'homme en qualité d'être raisonnable ; le vrai mal est ce qui porte préjudice à son âme. Estimerai-je donc comme bien qu'il serait bon de posséder ce qui m'obligerait un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à soupçonner, à haïr quelqu'un, à le maudire, à le tromper ; enfin à désirer des choses qui ont besoin de voiles et de murailles pour être cachées ; tous ces pré-

tendus biens ne sont-ils pas méprisables à l'égal les uns des autres, puisqu'ils peuvent être également entre les mains d'un débauché, d'une courtisane, d'un brigand. Je reconnaîtrai donc qu'il n'y a rien de bon que ce qui rend l'homme juste, tempérant, courageux, libre, et rien de mauvais que ce qui produit des effets contraires. »

» Tout ce que l'empire comptait d'hommes élevés avaient été appelés à Rome pour former sa jeune intelligence, dit M. Eugène de la Gournerie, dans l'ouvrage déjà cité : Hérode Atticus et Cornelius Fronto, l'initièrent aux secrets de l'éloquence grecque et latine ; Claudius Severus lui enseigna la philosophie péripatéticienne ; mais il l'abandonna bientôt pour s'adonner à la secte stoïque, dont Appollonius de Chalcide, Sextus de Chéronée, petit-fils de Plutarque, Junius Rusticus, Maxime de Tyr, Bacchius et Tandaside lui apprirent les dogmes. Dès-lors sa passion pour la philosophie devint telle qu'il revêtit le manteau et coucha sur la dure. Étant déjà monté sur le trône, on le voyait tout pâle de sobriété, se confondre dans la foule des auditeurs d'Hermogène, sophiste si merveilleux à quinze ans, qu'il ne fut qu'un enfant à vingt-cinq. Ce goût dominant chez Marc-Aurèle l'empêchait de comprendre les charmes de la littérature, et il s'en estimait heureux. Aussi ne fut-elle nullement protegée sous son règne ; abandonnée à ses propres forces, elle végéta, se traînant péniblement sur les sen-

tiers battus. Polyxène, Amyntianus, Damophile, manièrent en tremblant le burin de l'histoire; Pausanias prit soin de noter les statues et les monumens de la Grèce, comme on fait l'inventaire d'un défunt; Hérodien rassembla les couleurs dont il devait plus tard faire le portrait de Marc-Aurèle; Marcellus de Side, un autre Marcellus, Corvinus Clémens, noms ignorés, chantèrent l'art d'Hippocrate et les hauts faits d'Alexandre. Mais en même temps Galien préparait la thériaque pour l'estomac fatigué de l'empereur; Apulée se défendait avec une entraînante éloquence d'avoir capté par magie l'amour de Pudentilla; et dans une œuvre bizarre de moqueuse et cynique allégorie tâchait de relever la majesté caduque des mystères païens. »

« Les philosophes formaient un groupe à part, groupe flagellé par Lucien, et faiblement protégé par Diogène Laërce, dont l'histoire candide ne faisait que mettre plus au jour les turpitudes de leur vie et l'inextricable confusion de leurs systèmes. »

Lucien, né à Samosate, sous l'empire de Trajan, d'un père de condition médiocre, fut placé chez un de ses oncles, habile sculpteur. On rapporte qu'il eut un songe dans lequel la poésie l'appelait à elle. Il s'adonna d'abord au barreau, puis se consacra tout entier à la philosophie et à l'éloquence, qu'il professa à Antioche, dans l'Ionie, dans la Grèce, dans les Gaules et l'Italie. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus long-temps. Marc-Aurèle le nomma

greffier du préfet d'Égypte. On croit qu'il mourut, sous l'empereur Commode, dans un âge très-avancé. Lucien est principalement connu par ses dialogues des morts, qui offrent de nombreux modèles d'un comique excellent, pleins d'une verve déchirante mais souvent d'un cynisme grossier. C'est un grand peintre de caractères; il flagelle sans pitié les ridicules des hommes, et surtout le faste orgueilleux des philosophes et leurs prétentions étranges à mépriser la mort, en aimant la vie de toute leur âme. Les dialogues de Lucien présentent un tableau très-animé de cette société en ruine. Malheureusement son esprit caustique et sans règle attaque aussi bien la vérité que l'erreur. Cet écrivain grec a quelques rapports avec son aïeul littéraire Aristophane. On l'a comparé à Voltaire; il doit tenir, dans l'histoire intellectuelle, une place bien moindre que le philosophe de Ferney, dont la puissance a été souvent déplorable, mais énorme.

Nous avons déjà parlé de Maxime de Tyr, contemporain de Lucien et philosophe platonicien, qui est assez remarquable par le style, et manque d'idées profondes. *Le Traité du sublime* attribué à Longin, s'élève jusqu'à la véritable éloquence. Mais, comme nous l'avons déjà dit, Épictète et Marc-Aurèle sont les deux plus grands hommes de la philosophie païenne aux premiers siècles. Quelques hommes encore ont laissé un nom en philosophie sous le règne du stoïcien impérial. Humène d'Apa-

mée était un écho de Pythagore et de Platon ; Aristote de Piryam suivait les idées d'Aristote; Peregrin était un fou que ses désordres rendirent célèbre et qui se brûla publiquement aux fêtes d'Olympie pour faire parler de son nom. Il était bien digne d'appartenir à la secte des cyniques, que Demonax tâchait de relever par une vie plus noble.

2e SIÈCLE.

ÉCRIVAINS SACRÉS.

XI.

Saint Ignace. — Quadrat. — Saint Justin. — Denys de Corinthe. Saint Irénée. — Saint Clément d'Alexandrie, etc.

Saint Ignace appartient au second siècle littéraire du christianisme, parce qu'il ne commença à écrire que pendant la persécution de Trajan, 107 ans après Jésus-Christ; mais l'illustre évêque d'Antioche était disciple des apôtres, et avait succédé, dès l'année 68 à l'évêque Evode, établi par saint Pierre lui-même, lorsqu'il alla fonder l'Église de Rome. Les rapports de Trajan et de saint Ignace sont une preuve déplorable de l'aveuglement qui peut saisir les plus nobles esprits; et ce nom de Trajan, si glorifié dans les annales de Rome, est bien loin d'être aussi pur que les historiens de ce grand empire se sont plu à le raconter. Après avoir vaincu les Daces, Trajan passa

en Orient, marchant vers l'Arménie et contre les Parthes. Comme il séjournait à Antioche, saint Ignace craignant pour son Église, se présenta devant l'empereur, et celui-ci lui ayant demandé son nom, il répondit Théophore. Trajan frappé de ce nom, demanda à l'évêque d'un ton ironique quel était celui qui portait Dieu. — Celui qui a Jésus-Christ dans le cœur, répondit le saint évêque. — Tu crois donc, reprit l'empereur, que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis? — Vous vous trompez, dit tranquillement saint Ignace, en nommant dieux les démons des Gentils. Il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils contiennent; il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire. — Tu parles, lui demanda Trajan, de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — Oui, répondit saint Ignace. — Tu portes donc en toi le crucifié? — Oui, car il est écrit : J'habiterai et marcherai en eux. » Alors le magnanime empereur prononça la sentence suivante :

Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit qu'il porte en lui le crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par les soldats.

Ce fut pendant ce voyage que l'évêque d'Antioche, heureux d'être traité comme son maître, le grand Paul, écrivit les épîtres qui nous ont été conservées. Celles aux Éphésiens, aux Magnésiens et aux Tralliens, ont dû être rédigées à Smyrne, où les gardes

de l'empereur laissèrent saint Ignace séjourner quelque temps.

Son style, dit un écrivain français, suit plutôt les mouvemens d'une ardente charité que les règles de la grammaire. Il est certain qu'il faut plutôt étudier saint Ignace sous le rapport du fond que sous celui de la forme; mais ces lettres sont brûlantes de l'amour de Dieu qui échauffait le cœur du martyr. « Priez, dit-il en terminant son épître aux Ephésiens, priez pour l'Église de Syrie, d'où l'on m'emmène à Rome enchaîné, moi qui suis le dernier de cette Église, où Dieu m'a fait la grâce de me trouver pour sa gloire. » Ces mots sont une manière assez sublime, croyons-nous, d'annoncer la sentence de mort que Trajan avait rendue contre le saint évêque.

La divine candeur de ces hommes a réellement des accens qui confondent. Ignace écrit aux Tralliens : « Je sais que vos pensées sont pures, vos cœurs unis, et votre patience non passagère, mais comme naturelle. Ainsi que je l'ai appris de Polybe, votre évêque, qui est venu à Smyrne par la volonté de Dieu et de Jésus-Christ, et s'est *tellement réjoui* avec moi des chaînes que je porte pour Jésus-Christ, que j'ai vu en lui toute votre multitude. »

Ayant rencontré à Smyrne des Éphésiens qui allaient directement à Rome, saint Ignace les chargea d'une lettre pour l'église romaine. « Je vous en conjure, ne m'aimez pas à contre-temps, dit-il, souffrez que je sois la pâture des bêtes, qui me fe-

ront jouir de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je serai moulu par les dents des bêtes, pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. »

Il est impossible de pousser plus loin l'ambition du martyre et le mépris de la douleur et de la vie. Dans les épîtres aux Philadelphiens, aux Smyrniens, on retrouve le même enthousiasme et la même naïveté sublime : dans la lettre à saint Polycarpe, il rappelle le grand apôtre écrivant à Thimothée. — Hélas quelques jours après qu'il eût écrit cette épître, l'amphithéâtre de Rome voyait le saint évêque tomber tout sanglant sous la dent des bêtes féroces dont il avait souhaité la rage avec tant d'ardeur, et saint Polycarpe, ignorant que les gardes de Trajan se fussent hatés à ce point, écrivait aux Philippiens pour leur demander des nouvelles d'Ignace. Cette épître remarquable par les leçons de morale chrétienne qu'elle renferme nous a été conservée.

Il ne faut pas oublier parmi les écrivains sacrés du deuxième siècle le nom de Papias, auquel on doit cinq livres de l'exposition des discours du Seigneur, quoiqu'il s'y soit glissé des erreurs sur le règne à venir de Jésus-Christ. L'auteur était d'une haute piété, et a exercé une grande influence sur son temps.

Ce fut sous Adrien que les chrétiens commencèrent à écrire ce que l'on appela des apologies. La première fut celle de Quadrat : l'empereur qui vi-

sitait les provinces de l'empire, l'an 124 de Jésus-Christ, vint pour la seconde fois à Athènes et se fit initier aux mystères d'Éleusis. Quadrat était alors évêque et osa présenter à Adrien une apologie de la religion chrétienne, dans laquelle il marquait en traits profonds la différence qui existe entre les prestiges des imposteurs et les miracles de Jésus-Christ. Une autre apologie du christianisme fut écrite vers cette époque par Aristide philosophe d'Athènes; il n'est rien resté de cet ouvrage. Mais la suite des temps nous conduit à un nom plus célèbre, à celui de saint Justin. Il était né Grec et païen, à Naplouze en Palestine, dans les premières années du second siècle, sous le règne de l'empereur Trajan. Il suivit long-temps la philosophie platonicienne; puis il fut converti à la foi de Jésus-Christ dans un entretien avec un vieillard inconnu : quand il fut chrétien, il n'abandonna ni sa profession, ni son habit de philosophe. Une persécution s'éleva de son temps sous Antonin, successeur d'Adrien; les chrétiens furent accusés des plus grands crimes, entre autres de tuer des enfans, d'en manger la chair et de se souiller d'incestes dans leurs assemblées nocturnes. Saint Justin composa en grec une apologie dans laquelle il vengeait ses frères de ces calomnies atroces, développant longuement les dogmes, la morale et les sacremens du christianisme. Sa seconde apologie fut écrite contre un philosophe cynique, nommé Crescent, et présentée à l'empereur philosophe

Marc-Aurèle; elle avait pour but de démontrer la pureté et la sainteté de la religion chrétienne. Il nous reste encore de saint Justin un dialogue avec Tryphon, Juif, qui fuyant les horreurs de la guerre, s'était retiré en Grèce, et avait passé sa vie dans l'étude de la philosophie; cet ouvrage est très-curieux et digne d'attention. Il rappelle les Dialogues de Platon et les imitations qu'en fit Cicéron dans l'ancienne Rome. C'est une discussion approfondie et savante sur la philosophie païenne, le judaïsme et le christianisme; saint Justin s'y élève parfois à une éloquence véhémente, comme lorsqu'il s'écrie, en s'adressant aux Juifs : « La puissance qui règne aujourd'hui ne vous permet pas de les tuer de vos propres mains; mais toutes les fois que vous l'avez pu, vous l'avez fait. Après avoir crucifié le juste, quand vous avez vu qu'il était monté au ciel suivant les prophéties, vous avez choisi des hommes que vous avez envoyés de Jérusalem par toute la terre, et ils allaient disant qu'une secte impie avait commencé à paraître, et que son auteur était Jésus de Galilée; puis ils publiaient les sacriléges dont nous accusent ceux qui ne nous connaissent pas. Les Juifs continuent encore en ce siècle de faire comme alors dans leurs prières publiques et particulières des imprécations contre Jésus-Christ et contre les chrétiens. »

Nous avons encore de saint Justin deux traités adressés aux Gentils, et un traité de la monarchie ou

de l'utilité de Dieu. Eusèbe, saint Jérôme et Photius parlent d'un commentaire contre les hérétiques; mais nous l'avons perdu.

Il va sans dire que saint Justin fut martyr; il devait payer de sa vie l'hommage qu'il rendait à la vérité; il mourut avec beaucoup de disciples sous la hache du bourreau après avoir été battu de verges.

Vers le même temps, sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode, Denis, évêque de Corinthe, déploya tant de talens et d'éloquence que ses épîtres servirent non-seulement à l'instruction de son église, mais à celle des évêques étrangers. Méliton, évêque de Sardie, adressait à Marc-Aurèle une requête apologétique dans laquelle il plaidait avec hardiesse la cause de ses frères poursuivis tous les jours par les calomnies des païens. La seule prière que nous vous fassions, disait-il à l'empereur, c'est de connaître par vous-même ceux que l'on accuse; vous verrez s'ils sont dignes de souffrir les supplices et la mort... Notre philosophie s'est répandue d'abord chez les barbares; vos peuples en furent éclairés sous le grand règne d'Auguste, et elle porta bonheur à votre empire. Car depuis ce temps la puissance et la gloire des Romains a toujours été croissant..... Néron et Domitien ont été les seuls de tous, qui, à la persuasion de quelques envieux, ont voulu décrier notre doctrine. C'est par eux que le mensonge et la calomnie ont débordé sur nous. Mais la piété de vos pères a corrigé leur aveuglement..... Vous qui avez

les mêmes sentimens et encore plus humains et plus dignes d'un philosophe, vous nous accorderez ce que nous vous demandons.

La voix du saint évêque fut entendue, nous en avons la preuve dans la lettre que Marc-Aurèle écrivit en faveur des chrétiens aux peuples de l'Asie-Mineure. Le stoïcien couronné défend de condamner un homme comme chrétien. Il y a dans cet écrit un passage remarquable, c'est celui où l'empereur déclare que le martyre est une victoire pour le christianisme. Il a fallu tout l'aveuglement du diadème pour qu'une intelligence si élevée ne se soit pas empressée de saluer la lumière nouvelle. Méliton avait écrit plusieurs autres ouvrages dont il ne nous a été conservé que quelques fragmens; ce sont des traités sur la Pâques, sur la vie des Prophètes, sur l'Église, sur la Foi, sur l'Ame, etc., etc. Tertullien, dans son livre sur l'hérésie de Montanus, loue le style élégant et nombreux de cet écrivain.

Plusieurs écrivains sacrés vivaient encore à cette époque; quoiqu'ils n'aient pas laissé une profonde trace, dans l'histoire intellectuelle, ils méritent d'être mentionnés, parce qu'ils ont exercé une influence réelle sur leur temps. Apollinaire, évêque d'Hermopolis en Asie, vivait sous le règne de Marc-Aurèle; il lui adressa comme Méliton une apologie de la foi chrétienne. Il a encore laissé cinq livres contre le paganisme, et deux autres sur l'orthodoxie, destinés à réfuter la secte des Cataphrygiens, qui commençait

alors, ainsi que l'hérésie naissante de ses absurdes prophétesses Prisca et Maxilla[1].

Pinytus de Crête, évêque de Gnosse, adressa à Denis, évêque de Corinthe, une épître, dont saint Jérôme trouvait le style très-élégant. Modeste, et surtout Philippe, évêque de Cortyne en Crête, écrivirent éloquemment contre Marcion; Musanus combattit l'hérésie des Eucratiles; saint Jérôme le cite parmi les auteurs les plus remarquables qui ont écrit sur la religion chrétienne.

Saint Irénée, Grec de naissance, évêque de Lyon, composa cinq livres contre les hérésies, un traité sur le paganisme, un autre sur le pouvoir, et plusieurs opuscules qui eurent du retentissement au deuxième siècle. Le texte grec de saint Irénée a été presque entièrement perdu; ses cinq livres contre les hérésies nous sont connus par une version assez médiocre. Nous ne pouvons juger le style de cet évêque ; mais il dit lui-même dans la préface de son premier livre, qu'on ne doit pas rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, *parce que demeurant parmi les Celtes*, il est impossible qu'il ne lui échappe pas plusieurs mots barbares; qu'il n'affecte point de parler avec éloquence ni avec ornement; qu'il ne sait point persuader par la force de ses termes, et qu'il écrit avec une simplicité vulgaire. — Saint Irénée était loin de prévoir que ces Celtes barbares,

[1] Saint Jérôme.

qui l'empêchaient de parler purement la langue grecque, seraient un jour un des premiers peuples littéraires du monde.

Théophile, sixième évêque de l'église d'Antioche, composa sous Marc-Aurèle un livre contre Marcion; trois volumes adressés à Autolycus pour lui démontrer la religion chrétienne sont encore attribués à cet évêque. Autolycus était un païen homme d'esprit et très-préoccupé d'idées philosophiques. Il regardait le christianisme comme une doctrine extravagante et sans fondement. Les livres que Théophile lui dédia s'attachent à démontrer la fausseté du polythéisme et de l'idolâtrie, puis à prouver l'ancienneté de la tradition chrétienne. Ce travail est remarquable et produisit beaucoup d'effet dans l'Asie-Mineure au deuxième siècle; mais on comprendra qu'une analyse de toutes ces œuvres est inutile, parce qu'elles ne faisaient souvent que répéter les argumens de celles qui les avaient précédées. C'est toujours le développement de l'Évangile et de saint Paul, qui a mérité le titre de grand docteur, par l'influence puissante que ses écrits ont exercée sur tous les pères de l'Église.

Plusieurs autres noms se présentent encore à cette époque : Rodon combattit l'hérésie de Marcion; Candide et Appion avaient écrit des traités sur l'ouvrage des six jours. Héraclite a laissé un livre sur l'apostolat; Maxime traita la question de l'origine du mal et démontra que la matière n'est pas

éternelle. Arabien écrivit sur la résurrection ; Pantanus, Miltiade, Sérapion se distinguèrent aussi dans la littérature sacrée. Mais si tous ces noms ont traversé les siècles, depuis long-temps les écrits qui les ont rendus célèbres sont tombés dans l'oubli : nous ne parlerons pas ainsi des livres de saint Clément d'Alexandrie ; quelques-uns le croient né à Athènes. Il fut d'abord enchaîné dans les erreurs du paganisme ; mais, tourmenté de la passion de connaître, il voyagea en Grèce, en Italie, en Orient, dans la Palestine et en Égypte. Ce fut dans cette province qu'il rencontra Pantonus, qui occupait la chaire des écoles chrétiennes d'Alexandrie. L'enseignement de cet éloquent professeur fit descendre la persuasion dans l'âme de Clément. Il reçut le baptême, devint prêtre et succéda à son maître comme catéchiste. Clément enseignait vers la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième. Eusèbe et saint Jérôme nous ont donné le catalogue de ses écrits. Il ne nous en reste que trois ; son *Protrepticon*, ou *Exhortation aux Gentils*, son livre du *Pédagogue* et ses *Stromates*. Saint Jérôme assure que personne en son temps n'a eu plus de science que ce père, dont les ouvrages sont tellement remplis d'érudition profane que l'on a dit de lui qu'il était plus philosophe que théologien. Son style est négligé, surtout dans les *Stromates*, car il ne manque ni d'ornemens ni de charme dans le *Pédagogue* et dans l'*Exhortation aux Gentils* : au reste il n'affiche

aucune prétention d'écrivain ; il dit au commencement de ses *Stromates :* Je n'ai point composé cet ouvrage pour l'ostentation. C'est un trésor de mémoire que j'amasse pour ma vieillesse. Son *Exhortation aux Gentils* est comme presque toutes les lettres des pères, une comparaison entre les erreurs païennes et les vérités du christianisme. *Le Pédagogue* est un abrégé de la morale chrétienne, spécialement destiné aux catéchumènes dont Clément dirigeait l'instruction. Ce livre peut donner l'idée des mœurs chrétiennes au deuxième siècle, c'est toujours la même pureté, la même austérité que nous avons vues dans quelques autres écrits de ces merveilleux commencemens de notre culte. Clément entre dans tous les détails de la vie, et règle les occupations de chaque heure.

Dans *les Stromates* on voit que Clément chérissait toujours la philosophie grecque; il l'unit heureusement à la doctrine évangélique, et enseigne que les écrits de Platon préparèrent les Grecs au christianisme. Les derniers livres des *Stromates*, après quelques excursions dans le domaine du dogme, reviennent à la morale et tracent un magnifique portrait du sage que Clément appelle *le Gnostique;* il met au rang des gnostiques, Jacques, Pierre, Jean, Paul et les autres apôtres.

Mais tous ces noms du second siècle, même celui de Clément d'Alexandrie, ont eu moins de retentissement que celui de l'homme que nous allons étu-

dier. Il brilla aussi dans le commencement du troisième siècle, ou plutôt, malgré ses graves erreurs, il brille encore aujourd'hui, car il possédait un de ces génies que le temps n'use pas, et qui grandissent à mesure qu'ils s'éloignent.

XII.

FIN DU 2e SIÈCLE, COMMENCEMENT DU 3e.

Écrivains Latins. — Tertullien.

Tertullien était né à Carthage, d'un centenier proconsulaire, c'est-à-dire d'un officier du proconsul d'Afrique. On ne sait pas autre chose de sa famille; on ne sait pas non plus exactement en quel temps et à quelle occasion il se convertit et se fit prêtre. Il a écrit principalement sous le règne de l'empereur Sévère et sous celui d'Antonin-Caracalla, c'est-à-dire environ depuis l'an de Jésus-Christ 194, jusqu'à l'année 216.

C'était un génie très-subtil et en même temps plein de véhémence, ardent comme le ciel sous lequel il avait vu le jour. Il était profondément instruit, et saint Jérôme dit que son *Apologie* et ses

autres ouvrages contre les païens contiennent tout ce que les lettres humaines offrent de plus beau. « Il est, dit Vincent de Lérins, entre les latins, ce qu'Origène est entre les Grecs, c'est-à-dire le premier et le chef de tous les autres. En effet, ajoute-t-il, y a-t-il rien de plus docte dans les lettres divines et humaines? et n'a-t-il pas comme renfermé dans la vaste étendue de son esprit et de sa mémoire toute la philosophie des sages païens du monde, les maximes de toutes les différentes sectes, leurs auteurs et leurs défenseurs?...... L'on sent je ne sais quelle nécessité de se rendre à ce qu'il dit, et son discours est tellement soutenu par une suite de raisons convaincantes, qu'il fait violence en quelque sorte, et arrache le consentement de ceux mêmes qu'il n'a pu persuader; ses paroles sont autant de sentences, et ses réponses presque autant de victoires; ainsi que l'ont éprouvé les Marcion, les Apelles, les Praxeas, les Hermogène, les Juifs, les Gentils, les Gnostiques et tant d'autres dont il a détruit et renversé les blasphêmes par une multitude d'ouvrages, comme par autant de foudres qui les ont réduits en cendres.»

Ce jugement, la postérité l'a confirmé. Tertullien est un des hommes que notre grand Bossuet a le plus étudiés, qu'il cite le plus souvent, et pour lesquels il professe la plus profonde admiration.

Mais continuons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les jugemens portés sur Tertullien par les plus célèbres d'entre les pères. Lactance remarque

en lui une élocution souvent dure, peu polie et fort obscure; mais il ajoute que l'esprit se plaît à découvrir dans cette obscurité les idées nobles et élevées qu'elle renferme. Saint Augustin reproche à Tertullien de se laisser aller parfois à l'emphase; mais il reconnaît et salue cette éloquence brûlante du grand homme qui l'avait devancé sur la terre africaine.

Tertullien, dont le langage habituel est celui de Rome, a cependant composé quelques ouvrages en grec. Eusèbe remarque qu'il avait une science étonnante des lois romaines, et les pères ont reconnu à leur tour qu'il n'était pas moins profond théologien. Il faut en conclure que Tertullien représentait toute la science de son siècle.

Tertullien a été marié, et malgré les désordres de sa jeunesse, il se passionna pour la chasteté avec une telle ardeur, qu'elle le conduisit à l'hérésie, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre. Nous avons de lui deux livres adressés à sa femme, pour l'exhorter à demeurer veuve, s'il mourait le premier, ou du moins à n'épouser en secondes noces qu'un chrétien, selon la prescription de saint Paul.

Le plus célèbre des ouvrages de Tertullien est l'*Apologétique* qu'il publia vers la dernière année du deuxième siècle. On ne sait si ce livre fut écrit à Rome ou à Carthage; ce que l'on sait, c'est qu'il est admirable, et qu'il surpassa dès qu'il parut, toutes

les œuvres de la même nature qui l'avaient précédé. Le début nous semble comparable aux plus beaux modèles de la grande éloquence d'Athènes et de Rome; écoutons-le.

« S'il ne vous est pas libre, souverains magistrats de l'empire Romain, qui rendez vos jugemens en public et dans le lieu le plus éminent de cette capitale, s'il ne vous est pas libre, sous les yeux de la multitude, de faire des informations exactes sur la vie des chrétiens; si la crainte ou le respect humain vous portent à vous écarter en cette seule occasion des règles de la justice; si la haine du nom chrétien, comme il arriva dernièrement, trop disposée à recevoir les relations domestiques, ferme les oreilles à toute défense judiciaire : que du moins la vérité puisse se faire jour jusqu'à vous, en vous adressant par écrit ces modestes réclamations. Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas. Étrangère ici-bas, elle s'attend bien à y trouver des ennemis. Fille du ciel, c'est là qu'elle a son trône et son berceau, ses espérances, son crédit et son triomphe. — Pour le présent tout ce qu'elle demande, c'est de n'être pas condamnée sans être entendue. Qu'avez-vous à craindre pour vos lois, en lui permettant de se défendre dans le siége de leur empire? Ne leur serait-il pas plus honorable de ne condamner la vérité qu'après l'avoir entendue? En la condamnant sans l'entendre, votre injustice vous attire la haine, et si vous ne lui permettez pas de se défen-

dre, n'est-ce pas que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue? »

Nous retrouvons dans Tertullien l'étude de l'antiquité que les apôtres, et le grand Paul lui même ignoraient entièrement; Dès le début aussi, nous voyons poindre cette logique invincible, qui caractérise si fortement l'esprit vif et profond de Tertullien. Son *Apologétique* est un de ces rares monumens de la pensée, pendant la lecture desquels on sent que le souffle inspirateur ne faiblit jamais. Cet ouvrage réunit tous les genres d'éloquence, la grandeur, la verve enthousiaste, l'ironie sanglante. « Consultez vos annales, dit-il, aux magistrats romains, vous verrez que Néron est le premier qui ait tiré le glaive contre la secte des chrétiens. Nous faisons gloire de le nommer comme l'auteur de notre condamnation. On ne saurait douter que ce que Néron a condamné ne soit un grand bien..... Voilà quels ont été nos persécuteurs, des hommes injustes, impies, infames; vous mêmes vous les condamnez »

Tertullien est admirable dans la partie de cette œuvre où il combat le paganisme; il est impossible de raisonner d'une manière plus vigoureuse et plus serrée. « Vous nous punissez parce que nous n'honorons pas vos dieux et vous mêmes ne les reconnaissez pas comme dieux. » — Il faut voir avec quelle puissance il developpe cette pensée, avec quel art il appelle à son aide tous les grands noms de la société païenne. « Voyons donc, s'écrie-t-il, si vos dieux ont

mérité d'être élevés au ciel, ou précipités au fond du Tartare, qui est selon vous, la prison et le lieu des supplices infernaux. C'est là que sont tourmentés les enfans dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs, les corrupteurs d'enfans, les hommes cruels, les meurtriers, les voleurs, les fourbes, tous ceux en un mot qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux. Il n'en est pas un seul que vous puissiez justifier, à moins que vous niiez qu'ils aient été des hommes. Mais vous ne sauriez le nier; et d'un autre côté vous ne sauriez soutenir non plus que de tels hommes on ait pu faire des dieux. Car si vous êtes établis pour punir ceux qui leur ressemblent, si tous les gens de bien fuient les méchans et les infâmes et que Dieu se soit associé de tels hommes, pourquoi condamnez vous ceux dont vous adorez les collègues? Votre justice accuse le ciel. Faites plutôt l'apothéose des plus grands scélérats. Vous êtes sûrs de flatter vos dieux et de les honorer en rendant un culte divin à leurs semblables. » Il est impossible, croyons-nous, d'insulter avec plus d'audace le culte des hommes qui pouvaient livrer le lendemain Tertullien aux bêtes féroces.

Ailleurs, l'auteur de l'*Apologétique* a recours au comique et rappelle l'esprit français, comme lorsqu'il dit : Je ne veux pas, moi, me rendre Jupiter propice : de quoi vous mêlez-vous? Que Janus se fâche; qu'il me tourne le visage qu'il voudra, que vous importe? — Cet ouvrage est, comme on le voit, plein de con-

trastes; à côté de cette plaisanterie attique, on rencontre des passages d'une vigueur étonnante sur les mœurs des païens, sur les crimes qu'ils osent reprocher aux chrétiens, parce qu'eux-mêmes les commettent. Puis lorsque l'auteur arrive à l'enseignement du christianisme, il s'élève à une hauteur métaphysique digne d'un homme qui est pénétré de l'Évangile et de saint Paul, témoin ce beau chapitre dont nous allons citer un fragment :

« J'ai déjà dit que Dieu avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance. Vos philosophes même conviennent que le monde est l'ouvrage de Dieu, c'est-à-dire de la parole, de l'intelligence. C'est le sentiment de Zénon qui l'appelle destin, Dieu, l'âme de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'esprit répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi que la propre substance du Verbe, de la raison et de la puissance, par laquelle Dieu a tout fait est esprit; verbe, quand il ordonne, raison quand il dispose; puissance, quand il exécute. Nous avons appris que cet esprit est produit de Dieu; qu'en le produisant, Dieu l'a engendré, et que par là il est fils de Dieu, Dieu lui-même par l'unité de substance, car Dieu est esprit. Le rayon sorti du soleil fait une partie du tout, mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon; il ne se fait pas une séparation, mais seulement une extension de substance. Aussi le Verbe est-il esprit d'esprit, Dieu de Dieu, comme la lu-

mière est une émanation de la lumière. La source de la lumière ne perd rien ni de sa substance, ni de son éclat, en se répandant et se communiquant : de même ce qui procède de Dieu est Dieu et fils de Dieu, et les deux ne font qu'un ; autre en propriété, non en nombre ; en ordre, non en nature ; sorti de son principe sans le quitter. »

« Ce rayon de Dieu ainsi qu'il était prédit de tout temps est descendu dans une vierge, s'est fait chair dans son sein ; il naît homme uni à Dieu. La chair animée par l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère ; et c'est le Christ. »

On voit quelle variété de pensées présente l'*Apologétique*. Crimes et fausseté du polythéisme, magnifique exposition de la doctrine du Christ, sarcasmes amers lancés contre les vices des faux dieux et de leurs adorateurs, sublimes peintures des mœurs chrétiennes, telles sont les grandes divisions de ce livre qui restera comme le monument le plus éloquent de la foi du II[e] siècle. Car nous devons remarquer que la pensée est partout abondante et forte ; la dureté reprochée à Tertullien est toute dans les mots ; certes il faut bien convenir qu'il y a loin de ce langage à la langue romaine des belles époques de Rome.

Tertullien écrivit vers le même temps plusieurs ouvrages qui rentrent dans ce plan ; les livres aux Gentils ne nous sont arrivés que mutilés, mais ils renferment des beautés d'un ordre très-élevé, une

vigueur singulière, et aussi parfois des hardiesses de peinture, qui étonnent, mais font connaître les mœurs effrénées de certains peuples de ce temps, mœurs qui sont encore aujourd'hui malheureusement imitées par une partie de la population des grandes villes. L'écrit intitulé *du témoignage de l'âme*, est une apologie de la religion chrétienne. Ce beau génie, après avoir été si long-temps la gloire de l'Église catholique, en devint la douleur. Saint-Jérôme dit qu'il avait rendu son nom célèbre dans la bouche de toutes les églises. Quoiqu'il ait eu, dit saint Augustin, divers sentimens peu conformes à la vérité orthodoxe, et que dans les choses où sa croyance était catholique, il se soit quelquefois servi des expressions les plus dures et les plus insoutenables ; néanmoins ce qui a fait principalement son hérésie, c'est que se joignant aux Montanistes, qu'il avait lui-même réfutés auparavant, il a condamné les secondes noces comme des adultères, contrairement à la doctrine de saint Paul.

Nous avons parlé dans un autre chapitre de Montan et des Montanistes ; on se rappelle les rigueurs exagérées de cette secte, qui malgré la haute autorité de saint Paul, défendait les secondes noces comme une débauche. Montan ordonnait plus de jeûnes que l'Église ; il avait institué trois carêmes, défendait de fuir dans la persécution et voulait qu'on se présentât au martyre. Il poussait la dureté jusqu'à refuser le pardon au pécheur pénitent.

Cette rudesse étrange saisit l'âme de Tertullien ; il faut remarquer ici que ce grand homme ne tomba pas, ainsi que d'autres hérétiques, par mollesse, par amour de la volupté. Il tomba au contraire par une austérité de principes poussée à l'excès. Saint Paul, qui nous paraît à nous si rigoureux, était pour Tertullien trop plein de commisération et de faiblesse. L'imagination de l'auteur de l'*Apologétique* se passionna pour cet homme qui trouvait le christianisme trop sensuel, et voulait être plus spiritualiste que Jésus; voilà, je crois, parmi toutes les causes que les historiens ecclésiastiques ont assignées à la chute de Tertullien la seule qui ait une valeur réelle. Toutefois ce grand homme n'embrassa pas toutes les erreurs des Montanistes, il rejeta toujours le sentiment erroné d'une partie de cette secte sur la nature de Jésus-Christ ; il y a lieu de croire qu'il pensait aussi, malgré l'opinion des Montanistes, que le Saint-Esprit avait été véritablement donné aux apôtres ; un homme comme Tertullien ne pouvait subir l'autorité d'un autre, celle de l'Église seule était digne de lui. Puisqu'il ne la reconnaissait plus, il devait nécessairement ne plus relever que de sa propre raison. C'est pour cela qu'il choisissait les choses qui lui plaisaient dans l'hérésie des Montanistes.

Avant sa chute, Tertullien avait écrit entre autres ouvrages, des traités sur la Pénitence, sur la Patience, sur l'Oraison dominicale, sur le Baptême, de

la prescription contre les Juifs, son *Apologétique*, les deux livres aux Gentils, son traité du Témoignage de l'âme, son Exhortation aux martyrs, son *scorpiaque* antérieur peut-être à l'*Apologétique*. Ce titre indique un contre-poison contre les piqûres des scorpions, par lesquels il veut désigner les gnostiques, les Valentiniens et les autres hérétiques qui combattaient le martyre. Ce dernier livre est très-vanté par saint Jérôme. Il paraît avoir été écrit vers l'an 199 au commencement de la persécution de Sévère... « Nous sommes, dit-il, dans la plus grande ardeur, et comme dans la canicule de la persécution. La constance des chrétiens a été éprouvée, les uns par le feu, les autres par l'épée, les autres par les dents des bêtes. Il y en a aussi qui soupirent dans les prisons après le martyre, dont ils ont déjà goûté la douceur par les coups de bâtons et les ongles de fer qu'ils ont endurés. »

Il faut ajouter aux livres écrits par Tertullien, avant sa chute, son écrit contre les Spectacles, qui est regardé comme l'un de ses plus beaux ouvrages; il a inspiré presque tous les modernes qui ont traité ce sujet; les livres de l'Habit et des Ornemens des femmes; quant au livre de l'Idolâtrie, on suppose qu'il a été écrit en Afrique, lorsque Tertullien se fut séparé des Montanistes sans rentrer pour cela dans le sein de l'Église. L'histoire l'ittéraire de ces temps est tellement obscure que l'on ne peut avoir de certitude sur l'époque ou furent écrites les di-

verses œuvres de Tertullien ; mais les idées contenues dans celles que nous venons de citer indiquent suffisamment qu'elles appartiennent au temps qui a précédé l'hérésie de leur auteur. Les raisonnemens si serrés et si pressans, l'élévation de pensée qui les distinguent jettent dans l'étonnement quand on songe qu'un si beau génie a voulu rompre si tôt la glorieuse chaîne des siècles catholiques, et n'a pas été frappé de la sublimité de cet enseignement unitaire qui fait de l'Église romaine la seule puissance spirituelle qu'il y ait dans le monde.

C'est dans les traités *de la Pudicité et contre Praxéas* qu'il faut surtout étudier la révolte de Tertullien contre l'Église catholique. Il dit qu'il a renoncé aux sentimens qu'il professait, lorsqu'il vivait dans son sein. Il déclare qu'il a rejeté la société du plus grand nombre et qu'il veut aimer la vérité avec un petit nombre de personnes. Il cite avec exaltation les pratiques particulières à la secte des Montanistes. Il s'égare jusqu'à parler avec estime des prophéties de Montan, et de celles de deux prostituées qui s'étaient mises à sa suite et jetées tout-à-coup dans ce délire d'austérité. L'orgueil s'emparant de l'âme de Tertullien, il s'érige en juge souverain de l'Eglise. On le voit, dit un écrivain du dix-septième siècle, Le Nain de Tillemont, on le voit user contre elle d'invectives si sanglantes et si horribles, qu'on aurait honte de les rapporter. On le voit opposer assez clairement son église spirituelle, c'est-à-dire conduite

par le paraclet de Montan, à l'Eglise sainte des évêques catholiques. »

Mais il est bon de citer quelques-unes des paroles de Tertullien pour donner une idée de la dureté de sa doctrine, et des étranges excès d'austérité qui lui avaient fait oublier la divine pitié de Jésus, à laquelle l'Église catholique ne faisait qu'obéir en pardonnant au repentir.

« Qu'est-ce que le chrétien? Ce n'est pas un homme qui ne se refuse aucun plaisir : C'est un homme qui porte le cilice et qui est couvert de cendres. *Conciliatum et concineratum*. Expliquez autrement ces grands mots, si vous voulez, je n'ai point d'autre explication à leur donner que celle-là (de la Pudicité, chap. XIII).

... Vous me direz : l'Église a le pouvoir de remettre les péchés; je le reconnais aussi bien que vous, seulement je n'userai pas de ce pouvoir, de peur que l'on n'en abuse pour en commettre de nouveaux... » (*Idem*, XXI.)

Il est difficile de porter plus loin l'erreur; le pardon qui plane comme un sublime consolateur, sur toutes les paroles de Jésus, est sans contredit ce qu'il y a de plus divin dans l'Évangile. Vouloir ôter à l'Église cette faculté de pardonner qu'elle avait reçue du Christ lui-même, c'était la dépouiller de son plus beau privilége, c'était méconnaître la parole du maître que Tertullien avait si éloquemment défendu avant cette époque déplorable.

Il n'entre pas dans le plan de ce livre d'analyser toutes les erreurs de Tertullien; aussi renverrons-nous aux travaux spéciaux les lecteurs que ces sortes de recherches intéressent; nous devons seulement tenir compte de ce qui marque réellement dans l'histoire intellectuelle. Telles sont les étranges opinions de Tertullien sur l'âme. Il prétend qu'elle a un sexe, étant par elle-même mâle ou femelle, qu'elle a la forme et la figure du corps humain; qu'elle est palpable, transparente, et de la couleur de l'air. « Qui pourrait croire, dit saint Augustin, qu'un homme pût être si éloquent et si habile, avec un esprit capable de ces folies? »

Nous aimons à citer cet exemple, parce que nous avons souvent rencontré, encore aujourd'hui dans la société, des hommes très-disposés à nier le génie, dès qu'ils aperçoivent dans son œuvre quelques rêveries étranges. Ceux que le vulgaire appelle fous sont assez souvent de grands hommes.

Tertullien, une fois lancé dans cette voie de rigueurs incroyables, qui l'a conduit à ses plus condamnables erreurs, ne s'arrête plus; il va jusqu'à placer dans les enfers, en attendant le jour du jugement, toutes les âmes des chrétiens, excepté celles des martyrs.

Il écrivit un grand nombre d'ouvrages dans ce terrible ordre d'idées, depuis qu'il eut cessé de faire partie de l'Église. Dans le livre de *la Monogamie*, il examine si l'on peut soutenir que le paraclet de

Montan ait enseigné quelque chose de nouveau ou qui soit différent de la tradition catholique ; il recherche s'il a diminué la *légèreté* du joug de Jésus-Christ. Ainsi ce joug, qui était l'idéal le plus élevé, auquel il fût donné à l'homme d'atteindre, paraissait à Tertullien au-dessous des forces humaines. Après ce livre de *la Monogamie*, vint celui des *Jeûnes*, toujours dans les mêmes desseins d'austérité. Celui de *la Pudicité* continuait la même œuvre, en soutenant que les chrétiens qui avaient violé les règles de la chasteté ne devaient pas recevoir le pardon de l'Église. Les sept livres *de l'Extase* sont une simple question métaphysique ; il s'agit de décider si les prophètes conservent toujours la liberté de l'esprit et du jugement au moment de l'inspiration ; mais Tertullien y soutient encore les opinions des Montanistes contre les catholiques et spécialement contre Apollone.

Dans ses livres contre Hermogène et contre les Valentiniens, Tertullien, quoique montaniste, a servi la cause de la vérité, en combattant l'idée de la matière éternelle et incréée. Cette opinion a été soutenue dans tous les siècles peut-être ; elle l'est encore aujourd'hui par beaucoup d'écrivains, qui se croient novateurs et ne sont pas plus avancés que certains poëtes de l'Inde, ou que les hérésiarques des premiers temps du christianisme. L'étude des commencemens de l'histoire apprend à ne pas s'enthousiasmer des prétendues nouveautés annoncées avec bruit.

L'intelligence moderne a pu créer des appellations; mais la plupart de ses découvertes dans le monde métaphysique ne sont que d'antiques erreurs. Dans le livre *de l'Ame*, Tertullien descend jusqu'à publier des idées appuyées sur des visions de femmes, et de quelles femmes! Quoique le traité *sur la chair de Jésus-Christ* ait été écrit dans le temps de ses hérésies, Tertullien y soutient les doctrines enseignées par l'Église, ainsi que dans le traité de *la Résurrection*. Tous deux sont dirigés contre l'hérésie des marcionites. Il a écrit un grand ouvrage contre le fondateur de cette secte, vers l'an 207, quinzième du règne de Sévère. C'est encore un de ces ouvrages qui, sans être exempts de taches montanistes, plaident souvent avec éloquence la cause de la vérité. L'erreur n'avait pu éteindre ce beau et fort génie, qui laisse partout des traces de sa puissance.

Sous le rapport de l'art, nous ne connaissons à aucune époque littéraire de descriptions plus pittoresques que celle du Pont-Euxin, qui est le début de ce livre.

« Cette contrée, dit-il, est habitée par des peuples nomades, les plus féroces des nations reculées à cette extrémité de la terre, si toutefois c'est habiter que d'être toujours errant sur des chariots; point de demeure fixe; les mœurs les plus brutales; hommes et femmes, pêle-mêle, s'y montrent sans pudeur à découvert, et se provoquent réciproquement à la plus infâme prostitution. Ils se nourrissent de la chair

de leurs parens égorgés, qu'ils mêlent dans leurs repas à celle des animaux. Ce serait un malheur de mourir de mort naturelle, et sans emporter l'espérance d'être dévoré par les siens. Les mères ne savent ce que c'est que d'allaiter leurs enfans; elles préfèrent la guerre à toutes les douceurs du lien conjugal. Le ciel y est de fer comme les cœurs. Là, la lumière du jour ne perce qu'à travers d'épais brouillards; le soleil n'y laisse parvenir ses rayons qu'à regret; l'air, chargé de vapeurs sombres et froides, y fait régner l'hiver durant toute l'année. Point d'autre vent que celui des frimats et de la tempête. Les fleuves disparaissent sous les glaces qui les arrêtent, et les neiges amoncelées couvrent les montagnes. Rien qui annonce le mouvement et la vie; la barbarie seule y semble animée; aussi la fable avait-elle choisi cette région pour en faire le théâtre des effroyables catastrophes dont la scène s'est emparée. Mais de toutes les productions sorties de cette malheureuse contrée, la plus funeste est Marcion. »

Ce dernier trait couronne admirablement ce tableau digne des plus grands maîtres.

Mais les œuvres de Tertullien, surtout celles qui ont suivi son abandon de l'Église, offrent des traces de faiblesses; son livre contre Praxéas est cependant remarquable par une grande force de raisonnement et par une éloquence souvent brûlante, mais le traité du Manteau tout érudit qu'il soit, nous semble une puérilité pour un homme de ce gé-

nie; sa lettre à Scopula, gouverneur d'Afrique, qui y continuait la persécution avec cruauté, est encore une apologie du christianisme; mais très au-dessous du chef-d'œuvre connu sous le nom d'*Apologétique*. Quant à son livre de la Couronne, c'est une sorte de défense d'un soldat qui eut l'audace de ne pas se soumettre aux ordres du tribun et refusa de se couronner de laurier ainsi que ses compagnons d'armes, prétendant que cela lui était défendu, parce qu'il était chrétien. Comme les chrétiens blâmaient généralement cet acte qui semblait une imprudence dangereuse et inutile, Tertullien se chargea de la cause de cet audacieux : « Cette action a fait parler beaucoup de monde, dit-il, et je n'ose dire que ce soient des chrétiens : au moins les païens n'en parleraient pas autrement. »

Cette même exaltation le porta à défendre de fuir devant la persécution ; il s'égara jusqu'à prêcher une sorte de fatalisme digne des disciples de Mahomet : « Dieu, dit-il, permet les persécutions pour éprouver la fidélité de ses serviteurs. C'est le van où se fait la séparation du froment d'avec la paille qui s'y trouve mêlée dans l'aire; c'est l'échelle mystérieuse de Jacob où les uns montent et d'où les autres descendent; une arène où le Seigneur appelle ses athlètes pour décerner les couronnes aux vainqueurs. »

» Dieu, souverain maître des événemens et des peuples, permet que le feu de la persécution s'allume;

il saura bien l'arrêter quand il le jugera à propos. »

C'est pour cette raison que Tertullien soutient qu'il n'est jamais permis de fuir le martyre. Il dit que c'est manquer de confiance en Dieu, que c'est renoncer à la foi que de n'être pas dans la ferme résolution de la confesser. Ainsi le martyre n'est plus un acte d'héroïsme pour cet esprit ardent; c'est une simple pratique comme celle d'observer le carême. Voilà comment Tertullien perd la notion du vrai, et cet esprit si admirable lorsqu'il s'appuie sur l'Église, n'est plus qu'un sophiste digne de pitié. C'est ainsi que dans son opuscule du Voile des vierges, il s'écrie à propos des jeunes filles qui marchaient, le visage découvert : « Toute vierge qui se montre s'expose à ne l'être plus. O mains sacriléges qui ont pu dépouiller nos vierges du voile qui les consacrait au Seigneur! que pouvait oser de plus le persécuteur le plus déclaré? En lui enlevant ce qui faisait la noble parure de son front, vous la dégradez à ses propres yeux; elle a cessé d'être vierge. »

Mais Tertullien ne fut pas plus constant dans l'erreur que dans la vérité. Soit orgueil, soit lassitude des égaremens montanistes, il abandonna cette secte et se mit à réunir des disciples autour de lui; ils prirent le nom de Tertullianistes. Cette nouvelle secte dura jusqu'au temps d'Augustin : les derniers Tertullianistes furent ramenés dans le sein de l'Église par ce grand homme. Nous ne savons rien de ce qu'enseignaient les Tertullianistes; saint Augustin

et les autres pères ne nous ont laissé à ce sujet que des paroles bien vagues.

Telle fut la vie religieuse et intellectuelle de Tertullien; du génie, une invincible force de raisonnement, mais tant de passion pour l'austérité, qu'il en perdit la voie de vérité et de vie. La dureté de son style est un symbole de celle de son esprit. La doctrine de Jésus développée par saint Paul avait paru trop rude à presque toute la société des premiers siècles, il vint un homme qui accusa cette doctrine de mollesse, et eut, semble-t-il, pour mission de faire mieux ressortir tout ce que l'enseignement évangélique a de rationel et de divin.

XIII.

Écrivains grecs. — Origène.

Origène naquit en Egypte en 185, sixième année du règne de Commode ; on ignore le nom de la ville qui le vit naître; on sait seulement que son père s'appelait Léonide. Suidas prétend qu'il avait été évêque, mais on ne trouve ce fait confirmé ni par Eusèbe, ni par aucun autre écrivain des premiers siècles. Origène fut élevé à Alexandrie; saint Epiphane ajoute qu'il étudia aussi à Athènes, mais c'est peu probable d'après l'histoire d'Eusèbe.

On se rappelle quelles étaient les subtilités de l'enseignement dans les écoles d'Alexandrie. Léonide qui reconnut facilement les hautes facultés de son fils, l'éloigna des vaines sciences des Grecs d'alors,

et concentra les efforts de cette intelligence ardente sur l'étude de l'Ecriture sainte. On rapporte que la pénétration singulière de l'esprit d'Origène embarrassa plus d'une fois Léonide, parce que l'enfant découvrait dans les textes sacrés des idées profondes et nouvelles que le vieillard n'avait pas aperçues, et qu'il était fort embarrassé pour répondre aux questions du futur commentateur. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme qu'Origène avait été un grand homme dès son enfance.

Origène eut principalement pour maître saint Clément, qui enseignait alors la doctrine chrétienne à Alexandrie, et un philosophe moitié chrétien, moitié platonicien, nommé Ammone, à peu près oublié aujourd'hui, mais très-célèbre alors. Il apprit la langue hébraïque ; saint Jérôme dit que toute la Grèce admirait sa science sous ce rapport, mais Le Nain de Tillemont fait observer que cette connaissance devait être assez médiocre puisqu'il se trompe souvent dans l'explication des mots hébreux.

Origène avait dix-sept ans à peine lorsqu'un édit de l'empereur Sévère défendit d'embrasser la religion chrétienne. La cinquième persécution commença ; une foule de martyrs furent égorgés à Alexandrie, et le père d'Origène se trouva du nombre. Le jeune homme montra dès lors une grande ardeur pour le martyre, surtout lorsqu'il apprit que son père était prisonnier ; les historiens racontent qu'il voulait aller s'offrir aux sacrificateurs, et que sa mère

fut obligée de cacher ses habits pour l'empêcher de sortir. Il écrivit à son père une lettre où l'on remarque ces mots : Prenez-garde à vous, mon père, et que notre considération ne vous fasse pas changer cette généreuse constance que vous avez montrée jusqu'ici. »

Ainsi dès cet âge voisin de l'enfance, Origène méritait son second nom d'*Adamantius* (qui signifie de *diamant* ou *indomptable*). Saint Jérôme prétend que ce nom lui avait été donné à cause de son infatigable assiduité au travail; Eusèbe dit que c'était à cause de la force invincible de ses raisonnemens; mais il est permis de penser que ce nom a pu lui venir également de la vigueur de son caractère.

Après la mort de Léonide, sa veuve resta avec ses enfans dans la plus extrême pauvreté. Une dame très riche d'Alexandrie, qui aimait et protégeait les lettres, recueillit Origène chez elle; mais quelque temps après son entrée dans cette maison, il se mit à professer les langues et put suffire aux besoins de son existence.

Pendant qu'il enseignait les lettres humaines à Alexandrie, la persécution ayant écarté un grand nombre de chrétiens, la chaire des catéchistes se trouva vide. Des païens désirant s'instruire de la doctrine chrétienne allèrent trouver Origène, qui durant ses leçons de grammaire avait laissé échapper quelques étincelles du feu qui brûlait son cœur. Il se trouva bientôt à dix-huit ans, chef de l'école des

catéchistes, et Démétrius, qui gouvernait l'Eglise d'Alexandrie, voyant que le nombre de ses disciples augmentait tous les jours, lui confia le soin de cette école célèbre, que saint Clément d'Alexandrie avait tenue auparavant et qui a toujours été dirigée par des hommes pleins de science et de foi.

Origène voulant obéir exactement aux paroles évangéliques refusait tous les présens qu'on lui offrait et se soumettait à la plus dure pauvreté, au grand étonnement de ses amis et de ceux qui allaient écouter sa parole.

Mais toute cette austérité ne lui suffisait pas encore, car en parlant, dans ses commentaires sur la Genèse, des prêtres idolâtres, auxquels les rois d'Egypte avaient donné des terres, il s'écrie : « Le Seigneur ne donne point de partage sur la terre à ses prêtres, parce qu'il veut lui-même être leur partage, et c'est la différence qui distingue les uns des autres. Remarquez bien ceci, vous tous qui exercez le sacerdoce, voyez si vous n'êtes point plutôt prêtres de Pharaon que du Seigneur. Pharaon veut que ses prêtres aient des terres, qu'ils aient soin de la terre, et non des âmes, qu'ils s'occupent de la terre et non de la loi de Dieu. Et qu'est-ce que Jésus-Christ ordonne aux siens? Qui ne renonce pas, dit-il, à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. — Je tremble en proférant ces paroles; car c'est moi-même que j'accuse le premier : c'est ma propre condamnation que je prononce. A quoi pensons-nous? Comment

ayons-nous la hardiesse de lire ces vérités et de les prêcher au peuple, nous qui non-seulement ne renonçons pas à ce que nous possédons, mais qui voulons encore acquérir ce que nous ne possédions pas avant de nous rendre disciples de Jésus-Christ ?....

Origène domptait son corps en consacrant une partie du jour à des exercices pénibles; il ne dormait que peu d'heures et sur la terre nue ; le reste de la nuit, il le passait dans la méditation de l'écriture, qu'il apprit toute par cœur.

Il prenait *à la lettre* les paroles évangéliques qui conseillent de n'avoir qu'un seul habit, de ne pas porter de souliers, et de ne pas s'inquiéter de l'avenir. Aussi il souffrait le froid avec un courage impassible, et s'abstenait de vin et de viande, quoiqu'il fût d'une santé très-débile.

Origène montra pendant la persécution un indomptable courage, assistant les martyrs dans leurs prisons et les accompagnant jusqu'à la mort ; il fut lui-même persécuté. Voici ce que l'on trouve à cet égard dans saint Epiphane, « on dit qu'il souffrit beaucoup pour la foi et pour le nom de Jésus-Christ, ayant été souvent traîné par la ville d'Alexandrie et ayant enduré de terribles supplices. Un jour les païens se saisirent de lui, le rasèrent comme les prêtres de leurs idoles, et le placèrent sur les degrés du temple de Sérapis, lui ordonnant de distribuer des branches de palmier à tous ceux qui montaient pour rendre à cette idole leurs adorations sacriléges. Il n'hésita point et avec une voix ferme et un esprit

plein de courage, il prit les branches et s'écria : Venez, prenez ces branches, non de la main de votre idole, mais de la main de Jésus-Christ. »

Enfin ce zèle ardent devint un délire, qui conduisit Origène jusqu'à réaliser par un acte barbare les paroles symboliques de l'Evangile sur les hommes qui se font eunuques pour le service de Dieu. Cette action étant devenue publique fut blâmée de beaucoup de chrétiens, mais Démétrius, évêque d'Alexandrie, jugeant l'intention plutôt que l'acte, loua le zèle d'Origène et l'engagea à continuer ses leçons. Il fit un voyage à Rome vers l'an 211, sous le règne d'Antonin Caracalla ; il y fut entraîné par le désir de voir cette église si ancienne et si célèbre ; mais il séjourna peu de temps dans cette grande capitale et revint à Alexandrie, où il reprit bientôt ses cours sur le christianisme. Ce fut à son retour de Rome qu'il étudia l'hébreu pour se pénétrer de plus en plus des écritures, et qu'il commença à écrire ses ouvrages, devenus si célèbres, sous le titre de *Tétraples et d'Hexaples*.

Avant Origène il existait plusieurs versions de la Bible, outre la traduction des livres sacrés faite à Alexandrie par les soixante-dix interprètes[1] sous Ptolomée Philadelphe, 277 ans avant Jésus-Christ. La première de ces versions est celle d'Aquila, originaire du Pont, qui se convertit du paganisme au christianisme, vers l'année 130, lorsqu'Adrien fit

[1] Connue sous le nom de Bible des Septante.

rebâtir Jérusalem. Il embrassa plus tard le judaïsme après avoir été chassé de l'Eglise à cause de son attachement pour l'astrologie judiciaire. Aussi saint Jérôme remarque avec Epiphane, qu'Aquila avait affaibli à dessein les témoignages de l'Ecriture relativement à Jésus-Christ. Dans toutes les autres parties, saint Jérôme loue son exactitude scrupuleuse, car l'auteur s'attachait à chaque mot hébreu et s'efforçait de le rendre par le mot grec le plus approchant. La troisième version de la Bible en comptant celle des septante était celle de Symmaque, qui de samaritain, s'était fait ébionite. Saint Jérôme dit que cette version grecque était plus claire que les autres. Elle parut sous Marc-Aurèle. Théodotion, ébionite comme Symmaque, ou même tout-à-fait juif, donna sous Commode une quatrième version de l'Ecriture, très-peu de temps après Symmaque ; elle se rapprochait plus de celle des septante. Une cinquième et une sixième versions sans noms d'auteurs furent trouvées, la première à Jéricho et la seconde à Nicopolis, toutes deux, dit-on, cachées dans des muids. Saint Jérôme, qui n'a pû découvrir de renseignemens précis sur ces deux dernières versions, dit seulement que les traducteurs étaient juifs ; mais elles ne contenaient que quelques livres et particulièrement ceux qui sont écrits en vers dans l'hébreu. On croit qu'Origène avait découvert une septième version grecque des psaumes. Voilà quel était l'enseignement que pouvait recevoir les nations parlant la langue grecque,

relativement aux saintes écritures. Il est inutile de s'appesantir sur le chaos de doctrines que devaient présenter ces interprètes, tous gouvernés par des passions de sectes, par des haines de partis : aussi Origène reconnut-il la nécessité de remédier à cette confusion.

Il publia en un seul volume toutes ces diverses versions de la Bible, s'attachant à les coordonner et à rétablir les textes qui avaient subi quelque altération. Ce livre est connu dans le monde sous le nom d'*Hexaples*. Origène ne se borna pas à cette classification, et à cet immense travail de révision; il écrivit des commentaires sur presque toutes les parties de la Bible, et nul homme n'y a déployé plus de profondeur, ni de plus vastes connaissances. Les plus savans commentateurs de la Bible, saint Jérôme entre autres, sont pleins d'admiration pour lui. Mais il est une œuvre d'Origène qui doit nous arrêter quelque temps, car elle contient la plus grande partie de la vie philosophique de cet homme extraordinaire. Nous voulons parler du traité contre Celse.

Origène écrivit ce livre sous Philippe : Eusèbe dit qu'il y avait réuni tous les argumens qui se sont donnés et se donneront jamais en faveur du christianisme. — Dans les premiers siècles ce livre a excité non-seulement l'admiration d'Eusèbe, mais celle de saint Bazile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jérôme. Dans les temps modernes, le savant évêque d'Avranches, Huet, et Bossuet lui-même ont

rendu un éclatant hommage à cette œuvre d'Origène.

Une réflexion que tout le monde fera en lisant le traité contre Celse, c'est que les hommes luttent souvent dans le même cercle, et que les idées qu'une époque prend pour des nouveautés ont le plus ordinairement occupé les siècles précédens. Par exemple, Celse, philosophe épicurien qui vivait sous Néron, nous semble avoir trouvé contre le christianisme toute les objections faites depuis par le philosophisme moderne, si vain de ses prétendues découvertes.

La manière d'Origène est spirituelle et incisive, moins rude et moins ardente que celle de Tertullien. Le traité contre Celse est le même sujet que l'apologétique du philosophe africain. Comme les attaques arrivaient de tous côtés contre la religion nouvelle, il était dans les desseins providentiels qu'elle trouvât de puissans défenseurs chez les peuples qui avaient alors le plus d'influence sur le monde. Origène fit pour les nations qui parlaient la langue grecque ce que fit Tertullien pour les nations latines.

Nous avons dit que Celse avait soulevé contre le christianisme toutes les objections qui sont revenues plus tard; il suffit pour s'en convaincre d'examiner les idées contenues dans ce livre, qu'il a intitulé : *Discours véritable*, et qui est l'objet des réfutations d'Origène. — En effet, le philosophe attaque les prophéties avec les argumens de Voltaire, et Origène lui répond à peu près avec ceux de Joseph de Mais-

tre. — Celse ne nie pas les miracles de Jésus-Christ ; mais il les attribue à la magie, que le Christ, dit-il, avait apprise en Egypte. Origène donne sur les miracles qui viennent de Dieu, tous les éclaircissemens que nous avons trouvés dans les apologistes modernes. En suivant ainsi les œuvres de Celse et d'Origène, on trouve réellement un enseignement complet sur le christianisme. L'impression que l'on retire de l'étude des premiers siècles, c'est que les hommes qui leur appartiennent grandissent, tandis que les modernes n'apparaissent plus que comme des échos, ce qui confirme cette idée que dans les derniers siècles les hommes ont été plus grands par le style que par la pensée.

Origène devait avoir encore une ressemblance avec Tertullien, et cette ressemblance était l'hérésie, car cet illustre apologiste figure parmi les hommes dont les ouvrages ont été condamnés par l'église. C'est dans son livre *des Principes* qu'Origène s'éloigne le plus de l'enseignement catholique. Par une coïncidence que nous avons déjà remarquée tout à l'heure, sa cosmogonie est à peu près celle enseignée de nos jours par Fourier, et après lui, par l'encyclopédie nouvelle. C'est l'éternité de la matière. « Il n'y a jamais eu de temps sans monde, dit-il, et il n'y en aura jamais. » C'est aussi la succession de plusieurs vies pour chaque homme, postérieure à celle de la terre. Ces idées appartiennent d'ailleurs à Platon, dont Origène avait profondément étudié les livres.

C'est de l'immortel philosophe grec qu'il avait pris cette pensée, que les peines n'ont pour but que la correction et l'amélioration de celui qui les souffre. Origène niait ainsi l'enfer, en tant qu'éternel pour chaque individu. Les philosophes contemporains que nous venons de citer professent encore les mêmes idées sur l'enfer.

Telles sont les principales doctrines d'Origène qui ont été condamnées à diverses époques; il subit à cause d'elles de cruelles persécutions; chassé d'Alexandrie, il fut excommunié par l'évêque Démétrius. Saint Jérôme, dans une lettre à sainte Paule, prend ainsi la défense d'Origène.

« Quelle récompense a-t-il reçue de tant de travaux et de sueurs? Il est condamné par l'évêque Démétrius; et excepté les prélats de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie et de l'Achaïe, il est condamné par le consentement de toute la terre. Rome même assemble contre lui son sénat, non qu'il eût des sentimens hérétiques, ce que ceux qui aboyaient contre lui comme des chiens furieux veulent nous persuader; mais parce que l'on ne pouvait supporter l'éclat de son éloquence et de sa science, et que lorsqu'il parlait, il semblait que tous les autres fussent muets. »

Saint Jérôme n'a pas toujours parlé ainsi d'Origène; il l'attaque dans plusieurs endroits de ses œuvres. Long-temps après la mort du grand homme, on discutait encore sur l'orthodoxie de ses livres. Il

est de la nature des puissances intellectuelles d'exciter ainsi des passions brûlantes. Les premiers hommes du christianisme se mêlèrent à cette querelle; enfin, au sixième siècle, sa doctrine fut condamnée par un concile. Quelles que soient ses erreurs, il a puissamment secondé le mouvement civilisateur qui répandait dans le monde les idées chrétiennes. Il est l'homme de science le plus étonnant qu'ait produit l'église grecque, comme Tertullien et saint Augustin sont, sous ce rapport, les deux prodiges de l'église latine. Nous avons perdu une grande partie des œuvres d'Origène; mais nous savons par les écrivains voisins de son temps, que la collection en était réellement effrayante. Non-seulement il embrassa toutes les ramifications des sciences philosophiques et religieuses, mais il sut tout ce que l'humanité connaissait alors relativement aux sciences naturelles. C'était un de ces esprits encyclopédiques dont le regard d'aigle perce toutes les profondeurs, et ne s'arrête qu'aux limites qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir.

Origène eut une vie trés-agitée; voyageant pour instruire ses semblables, dévoré de l'amour de la science et de la foi la plus ardente, il passa ses jours dans un travail incessant; les persécuteurs ne purent jamais l'arracher à ses études, et son courage demeura inébranlable au milieu de tous les orages. Sa science et son éloquence remplirent tout l'Orient du bruit de son nom; du fond de l'Arabie, de la

Palestine, de l'Asie-Mineure, on accourait pour le consulter. Les impératrices se trouvaient heureuses de l'apercevoir et d'entendre sa voix. Il fut torturé pendant la persécution de Décius, et mourut peu de temps après, sous l'empire de Gallus, à l'âge de 69 ans.

XIV.

QUELQUES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES,
CONTEMPORAINS D'ORIGÈNE.

Église latine. — Minucius Félix. — Saint Cyprien. — Arnobe. — Lactance, etc.
Église grecque. — Saint Grégoire Thaumaturge.

Tertullien et Origène dominent la fin du deuxième siècle et la première moitié du troisième; autour d'eux viennent se grouper des écrivains qui ont noblement travaillé à la civilisation chrétienne, sans toutefois jeter l'éclat de ces grands hommes; mais aussi sans être entraînés comme eux loin de l'orthodoxie catholique par les saillies de leur génie. Pendant que Gaïus discutait à Rome avec le montaniste Proclus, un avocat célèbre, Minucius Félix, y écrivait sous le titre d'Octave, un dialogue à la manière de Platon. C'est toujours le même fond que toutes les apologies du christianisme étudiées dans nos

chapitres précédens; c'est la même série d'objections, et elles reçoivent à peu près les mêmes réponses. On pense que Minucius Félix était né en Afrique, parce que l'on trouve à son style quelque chose d'étranger qui rappelle Tertullien. Parmi les hommes illustres produits par la terre africaine, saint Cyprien occupe un rang très-élevé. Il appartenait à une riche famille de Carthage, et fut lancé de bonne heure dans la carrière du barreau. Ses talens étaient si éminens que toute la ville voulut l'entendre professer l'éloquence; et sa réputation devint bientôt très-brillante. Cyprien était livré à la licence du paganisme, lorsqu'il fit connaissance d'un vieux prêtre chrétien nommé Cecilius. Les entretiens de cet homme, qui serait resté obscur sans l'amitié de Cyprien, conduisirent ce dernier à embrasser le christianisme. Il n'était encore que néophyte, lorsque le vœu unanime des chrétiens de Carthage l'appela au sacerdoce, et bientôt à l'épiscopat. Dèce s'étant rendu maître de l'empire, commença une nouvelle persécution, et les païens, irrités contre l'évêque de Carthage, parce qu'il avait abandonné le polythéisme, entourèrent son asyle en jetant des cris féroces, de *Cyprien aux lions!* Le saint évêque ne suivit pas l'avis de Tertullien, pour lequel il professait cependant une admiration exaltée. Il se retira dans la solitude, puis revint à Carthage à la mort de Dèce, et tint plusieurs conciles relatifs aux affaires de la discipline. Mais la persécution se ralluma bien-

tôt sous l'empire de Valérien, et saint Cyprien fut amené devant le proconsul d'Afrique, envoyé en exil, et rappelé de nouveau pour être décapité le 14 septembre 258.

Saint Cyprien a écrit plusieurs traités : sur les témoignagnes, sur la vanité des idoles, sur la conduite des vierges, sur l'oraison dominicale, sur la patience, sur le martyr, sur la mort; tous se distinguent par une grande force de pensée, par un style qui a quelque chose de l'âpreté de Tertullien, mais qui cependant est plus poli, plus antique. Lactance, en exagérant peut-être un peu le mérite de saint Cyprien, a écrit qu'il avait été le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. Saint Jérôme dit que son discours ressemble à une source d'eau pure dont le cours est doux et paisible. Il nous semble que parfois la source devient un torrent assez impétueux. Le traité de l'unité de l'Église, dirigé contre les schismatiques, est peut-être celui des écrits de Cyprien qui offre le plus d'énergie et d'enchaînement logique. Il s'y montre plein de rudesse austère, il se passionne pour l'unité de l'Église, au point de s'écrier en parlant des schismatiques : « Croient-ils que Jésus-Christ soit avec eux lorsqu'ils sont ensemble, n'étant ensemble que hors de l'église? Quand ils souffriraient la mort pour la confession de son nom, tout leur sang n'est pas capable d'effacer cette faute. Le schisme est un crime si énorme que la mort même ne le saurait expier. »

Les lettres de saint Cyprien offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport historique, et tracent des tableaux très curieux de la société de son temps.

Vers le milieu du troisième siècle d'autres hommes encore, sans laisser de profondes traces dans l'histoire de l'esprit humain, ont cependant exercé sur la société une iufluence puissante. Julius-Firmicus Maternus adressa aux empereurs Constance et Constant, une réfutation du paganisme pleine de profondeur philosophique. Archélaus, évêque de Cascare, en Mésopotamie, combattit le manichéisme, qui commençait à se répandre en Asie. Manès vaincu par le saint évêque, s'enfuit en Perse, où le roi Sapor le fit mourir. Un nom plus célèbre que les précédens est celui de saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néo Césarée. Cet illustre disciple d'Origène n'a guère laissé qu'une épitre en langue grecque; mais il s'est fait une grande renommée par l'éclat des miracles qu'il opéra. Il a aussi composé un panégyrique d'Origène plein de détails intéressans. « Nous avons gouté dans la compagnie de ce grand homme, dit-il, les plus pures, les plus ravissantes délices. Pourquoi faut-il que le cours en soit interrompu? Tel que notre premier père, obligé de s'exiler du Paradis, ou que les Juifs s'éloignant de leur pays pour aller subir la captivité de Babylone, j'irai désormais errer sur les bords des fleuves étrangers, condamné aux pleurs, et sans pouvoir adoucir l'ennui de la séparation que par le souvenir des heureux momens

que j'ai passés près de lui. » Tous les disciples d'Origène ont conservé de leur maître un souvenir plein de haute vénération. Tel est Denys, évêque d'Alexandrie, qui passa sa vie à combattre toutes les hérésies qui se présentaient sur sa route; la perte des écrits de cet homme célèbre a été déplorée par tous les écrivains qui se sont occupés d'histoire ecclésiastique. A peu près vers le même temps Arnobe, fameux rhéteur africain, eut des songes qui le décidèrent à embrasser la foi, et dès avant son baptême il combattit l'idolâtrie dans un livre éloquent. Nous négligeons ici plusieurs noms qui pourraient être mentionnés parmi les apologistes; mais selon notre méthode ordinaire nous ne nous arrêterons que devant les écrivains qui ont exercé une influence réelle sur le travail intellectuel de leur époque. Lactance est sans contredit de ce nombre.

Il était Africain et selon d'autres natif de Fermo, ville de la Marche d'Ancone. Tout ce que nous savons de sa vie, c'est qu'il fut élève d'Arnobe, qu'il enseigna la religion à Nicomédie, et que Dioclétien et Constantin le recherchèrent; ce dernier lui confia même l'éducation de son fils. On dit que Lactance vécut à la cour dans le pauvreté évangélique. Il écrivait la langue latine avec une élégance si pure que ses livres ont réellement un parfum antique. Eusèbe reconnaît qu'il surpassait tous les écrivains de son siècle. Lactance publia plusieurs ouvrages; les plus célèbres sont les *Institutions divines*, son livre sur

la persécution et celui intitulé de l'ouvrage de Dieu; mais l'œuvre qui consacre le plus son nom est sans contredit celui que nous avons cité le premier. Les *Institutions divines* de Lactance se distinguent éminemment des œuvres de son époque, par la méthode. Ses classifications sont habiles. C'est toujours le thème des premiers siècles, c'est-à-dire la comparaison du christianisme et du paganisme, l'unité de Dieu, les pures et hautes notions apportées au monde par Jésus, mises en regard des fables païennes; mais Lactance a semé dans son œuvre tant de recherches et de citations que le livre est encore pour nous, hommes du dix-neuvième siècle, un monument très-important, et une source de connaissances très-rares. Bossuet qui avait fouillé si avidement toutes les archives du christianisme, appréciait les *Institutions divines* et s'en inspirait souvent. L'auteur, dans son premier livre, poursuit l'idée qu'a développée, de nos jours, un célèbre apologiste. Il cherche dans les poëtes et les philosophes païens des témoignages en faveur de l'unité de Dieu. Nous avons remarqué dans ce premier livre un passage très-curieux sur les sybilles. Le voici:

« Les livres des sybilles sont entre les mains de tout le monde, hors ceux de la sybille de Cumes, dont les Romains font un grand mystère, n'étant permis qu'aux quindécemvirs, dont nous avons parlé, de les voir et de les lire. Chacun de ces livres est appelé le livre de la sybille, sans que l'on puisse bien

discerner à laquelle des dix chaque, livre appartient; la seule sybille d'Erythrée se nomme au commencement du sien; elle déclare que quoiqu'elle soit née à Babylone, elle prend toutefois le nom d'Eriythréenne. Elle rendit ce nom célèbre dans la suite par la noblesse de ses expressions et par la sublimité des choses qu'elle prédit; car quoique ses autres compagnes aient publié d'une commune voix l'unité de Dieu, celle-ci le fait d'une manière plus relevée et plus digne de la majesté de celui qu'elle annonce. » Voici ce qu'un auteur très-exact, Fenestella, rapporte d'elle au sujet des quimdécemvirs : il dit que le capitole ayant été rebâti sous le consulat de Curion, après un incendie qui n'en avait fait que des ruines, ce premier magistrat de la république proposa au sénat d'envoyer à Érythrée quelques personnes de considération pour faire une recherche des livres de la sybille et les faire transporter à Rome. Le sénat député pour cet effet trois personnes de probité, qui retournèrent chargées de mille vers qu'ils avaient eu soin de tirer de l'original avec beaucoup de fidélité et d'exactitude. Varron raconte la chose dans les mêmes termes. Voici donc de quelle manière cette sybille parle de Dieu dans ses vers :

« Il n'y a qu'un Dieu, dont la grandeur est infinie et l'essence incréée.

» Dieu est seul, infiniment élevé au-dessus des autres êtres : il a créé le ciel et les astres, la terre

et les arbres qu'elle porte, la mer et les eaux qui s'y précipitent.

» Peuples, adorez ce Dieu qui est un seul, rendez-lui l'honneur qui lui est dû comme au maître du monde; il est seul de toute éternité, et il sera seul dans toute l'éternité. »

Les deux premiers livres des *Institutions divines* ont pour objet de démontrer la fausseté des religions païennes; le troisième combat les doctrines des philosophes et ruine leur science qui ne semble à Lactance qu'un assemblage d'incertitudes et de contradictions. Après les doctrines, il attaque les personnes; aucun nom ne lui en impose; voici comment il parle de Socrate :

« Voyons maintenant ce qu'il y avait dans Socrate de si rare et de si extraordinaire, qu'un homme sage eût sujet de se tenir fort obligé à la nature de ce qu'elle l'avait fait naître en son temps [1]. Parmi ce qu'il a jamais dit de plus remarquable, je choisirai un mot qui a eu une approbation générale : « Ce qui est au-dessus de nous, a-t-il dit, ne nous regarde point. » Couchons-nous donc sur la terre, et marchons sur les mains qui nous ont été données pour faire de si merveilleux ouvrages. Ne songeons ni au ciel que nous devrions toujours regarder, ni à la lumière qui nous éclaire.

« S'il a cru ne devoir agiter aucune question tou-

[1] Platon.

chant la nature du ciel, il n'a pas mieux connu ce qui était sous ses pieds. Est-ce qu'il s'est mal expliqué? Il n'y a point d'apparence.... Si Socrate s'était contenté de combattre la religion reçue par le peuple, bien loin d'y trouver à redire, je le louerais d'avoir découvert quelque chose de meilleur. Mais il jurait par un chien et par une oie. Oh! l'impertinent, l'insensé et le désespéré, comme dit Zénon l'épicurien, s'il a eu l'intention de se railler de la religion! mais l'extravagant et l'insensé, s'il a pris sérieusement un vilain animal pour un Dieu! Pourra-t-on reprendre les superstitions des Égyptiens depuis que Socrate les a autorisées dans Athènes par son approbation et par son suffrage? Peut-on imaginer une prière plus ridicule que celle qu'il fit à ses amis avant de mourir, de sacrifier à Esculape un coq qu'il lui aurait promis? Il appréhendait sans doute d'être accusé par Esculape devant Rhadamante d'avoir manqué d'accomplir son vœu. S'il était mort de maladie, j'aurais cru qu'il en aurait eu l'esprit affaibli. Mais puisqu'il a fait et qu'il a dit en pleine santé ce que je rapporte, ce serait une folie de se persuader qu'il ait jamais été fort sage. Voilà cependant ce personnage au temps duquel Platon se tenait fort heureux d'être venu au monde. »

Lactance n'épargne pas plus Platon que Socrate; il foudroie les erreurs des philosophes, mais il est juste de reconnaître qu'il néglige trop de montrer leur grandeur.

Le quatrième livre des *Institutions divines* est d'une magnificence admirable; ici la critique est réduite au silence. Cette histoire du christianisme est tracée avec une foi éloquente, les hauteurs métaphysiques sont gravies sans effort, l'écrivain pénètre dans les profondeurs que Dieu révèle aux esprits élus. Son cinquième livre, qu'il a intitulé : *De la justice*, débute par une sorte d'article littéraire sur Minucius Félix, sur Tertullien, dont le style est blâmé sévèrement, et sur quelques philosophes que l'auteur peint avec sa verve caustique ordinaire. Il s'élève souvent ici à l'éloquence fière et rude, qu'il semble n'avoir pas assez admirée dans Tertullien.

« Il est difficile de faire une fidèle peinture de la monstrueuse cruauté de cette bête (dit-il en parlant de Dioclétien), qui sans sortir de l'endroit où elle est couchée, fait un horrible carnage sur toute la surface de la terre, déchire les membres avec des dents de fer, les met en pièces, brise les os et dissipe les cendres des morts pour les priver de la sépulture. »

Les derniers livres des *Institutions* traitent de nos obligations morales et du bonheur que nous donne la vertu pour ce monde et pour le monde à venir. Lactance a ici toute la liberté de langage que nous avons remarquée dans Tertullien; la nudité de l'expression n'effraie pas les forts. Il y a telle partie de cette œuvre qu'aucun homme vivant aujourd'hui n'aurait peut-être osé écrire.

Le livre de Lactance est, comme on le voit, le thème éternel des premiers siècles : la comparaison du christianisme et du paganisme ; il se distingue de l'Apologétique de Tertullien par une autre disposition des matières et surtout par un langage plus correct, plus pur, plus doux, plus antique. Arrivé à la fin de sa course, Lactance s'écrie : « Voilà les doctrines des prophètes que les chrétiens suivent ; voilà notre sagesse qui passe pour folie et pour vanité dans l'esprit de ceux qui rendent un souverain culte à des créatures qui ne sont que faiblesse. »

Nul livre ne respire une plus ardente conviction ; saint Jérôme reproche à l'auteur d'avoir eu plus de facilité à détruire les erreurs païennes que de science pour établir les dogmes chrétiens ; nous osons, malgré cette imposante autorité, maintenir sous ce rapport l'éloge que nous avons fait du quatrième livre des *Institutions divines*.

Des noms moins brillans doivent encore être prononcés ici : nous avons perdu les œuvres de l'apologiste Miltiade, très-vanté par Tertullien et saint Jérôme ; l'apologie célèbre écrite par un sénateur romain, Apollonius ; les livres de Rodon, disciple illustre de Tatien, et enfin presque tous les ouvrages d'Austère Urbain, dont Eusèbe a conservé de précieux fragmens.

ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

D'ALEXANDRIE.

XV.

Plotin. — Porphyre. — Leurs disciples.

Tandis que les Clément et les Origène enseignaient éloquemment la religion nouvelle dans la cité fondée par Alexandre, la philosophie platonicienne y avait des représentans illustres. Mais puisque le cours des choses nous place enfin devant l'Egypte, nous devons jeter un coup d'œil sur le passé intellectuel de ce pays, où s'initièrent presque tous les sages antiques. Lorsque l'empire d'Alexandre fut démembré, les Lagides qui arrivèrent au pouvoir en Egypte s'efforcèrent d'y introduire les idées et les mœurs des grecs ; ils élevèrent dans Alexandrie des statues et des temples ; mais le grec moqueur passait en souriant devant ces débris du paganisme qui s'était de-

puis long-temps écroulé à la voix de Socrate. Les Ptolémées fondèrent une Bibliothèque et un Musée sur le plan de celui d'Athènes. — Les savans, les bibliothécaires, les grammairiens, arrivèrent en foule dans la nouvelle capitale des lettres. Zénodote, Eratosthène, Apollonius, Callimaque, dirigèrent successivement cette bibliothèque célèbre. Jamais on ne vit paraître tant de commentaires sur les historiens, les philosophes et les poëtes; ce fut l'époque des philologues et des critiques; mais le génie créateur manquait. Cependant quelques noms d'écrivains ont traversé les âges, quoique tous n'aient été, à cette époque, que des reflets de la puissance philosophique de cette glorieuse Grèce, dont la pensée vit encore parmi nous. Arcésilas, qui du reste appartient plus à Athènes qu'à Alexandrie, ne se recommande que par l'extrême mobilité de ses doctrines. On dit qu'il mourut pour avoir fait de trop copieuses libations à Bacchus. Carnéades, dont l'éloquence étonna tant le Sénat Romain, est fondateur d'une Académie; mais il est très-difficile de lui assigner une place dans l'histoire de la philosophie. On sait seulement qu'il enseignait la philosophie platonicienne, comme Critolaus enseignait celle d'Aristote. Nous ne mentionnons guère ces noms que par acquit de conscience, tant ils ont eu peu d'influence sur l'esprit humain. C'étaient cependant les plus hautes célébrités de la science dans le monde grec pendant que l'école d'Alexandrie florissait sous les Ptolémées.

Mais lorsque le christianisme parut, lorsque ses rudes et étonnans apôtres eurent ébranlé le monde des idées, lorsque le polythéisme trembla devant cette doctrine inconnue, il s'éleva dans Alexandrie des hommes d'une valeur plus imposante, et ce fut leur présence qui décida sans doute les prédicateurs du christianisme à fonder d'abord une simple école en regard de cette Académie fastueuse, et de cette bibliothèque la plus riche de l'univers.

L'homme qui commence et domine tout ce mouvement du polythéisme d'Alexandrie est Plotin : c'était une intelligence vaste et une imagination très-ardente ; ce philosophe étudia plusieurs années sous Ammonius, puis le désir de connaître la philosophie des Perses et celle des Indiens, l'entraîna en Orient sur les pas de l'empereur Gordien. Après la mort de ce prince, Plotin retourna à Rome; il y demeura vingt-six ans, et y professa l'éclectisme, quoiqu'il fut avant tout platonicien, et plus encore peut-être mystique et extatique. Il avait profondément étudié les sciences mathématiques; la musique lui était familière. C'était là un étrange adversaire pour le christianisme, qui n'a jamais produit un spiritualiste plus exalté. Il poussait si loin l'amour pour l'abstinence prescrite par Pythagore, que dans une maladie il refusa d'user de thériaque à cause de la chair de vipère qui y entre. Plotin avait honte de son corps; cette pesante enveloppe qui recouvrait et enchaînait sa pensée, lui était si odieuse qu'il ne voulut jamais

que l'on fît son portrait. Il prétendait avoir un démon familier comme Socrate. Ses disciples enseignaient que par l'élévation de son génie, il s'était approché du souverain Dieu qui est l'intelligence suprême et infinie.

Plotin a laissé sous le titre *d'Ennéades* cinquante-quatre livres souvent obscurs et même impénétrables; mais qui révèlent une étonnante faculté d'investigation et même l'étude profonde de faits surhumains. Le philosophe d'Alexandrie a écrit sur l'extase des pages étranges; cet état d'âme lui était, à ce qu'il paraît très-familier, et les mystiques du moyen-âge, tels que saint François d'Assises et sainte Thérèse, n'ont pas été plus loin que lui dans la pénétration scientifique de ce mystère; mais ils sont allés beaucoup plus loin par l'amour. *Les Ennéades* renferment tout un monde de doctrines, panthéisme, déisme, spiritualisme, sensualisme, mysticisme, tout s'y rencontre et s'y mêle dans un chaos inextricable, tout se résout dans un vaste éclectisme, qui est le véritable enseignement Alexandrin; mais comme tous les éclectismes, il a l'inconvénient de ne pas conclure. C'est un beau spectacle pour l'intelligence, mais que de difficultés pour en faire sortir une croyance, une règle morale!

Lorsque je cherche quelle opposition a faite au christianisme ce Plotin qui a rempli du bruit de son nom Rome et Alexandrie, je suis un peu embarrassé; il faut se borner à dire qu'il était un de ces

philosophes qui reconnaissaient la vérité de l'enseignement du Christ, mais soutenaient que ces vérités étaient également enseignées par la philosophie.

Porphyre, qui est rangé parmi les philosophes Alexandrins, et qui doit ce titre sans doute aux leçons qu'il reçut de l'auteur des *Ennéades*, naquit à Tyr, l'an 233 de notre ère. Il paraît qu'il passa sa jeunesse à Athènes où il rencontra Longin, l'auteur du *Traité du Sublime*, qui y professait l'éloquence, et était digne de cette mission, car il avait l'âme noble et courageuse. C'est lui qui étant devenu ministre de Zénobie, reine de Palmyre, lui conseilla de résister aux armes d'Aurélien, et paya de sa vie son dévouement à cette princesse. En sortant d'Athènes, Porphyre se rendit à Rome, où il devint disciple de Plotin. Après la mort de ce dernier, il enseigna la philosophie et fit un grand nombre de disciples. Son génie était vif, audacieux, passionné pour la nouveauté; parmi ses ouvrages on remarquait principalement celui qu'il dirigea contre le christianisme; nous l'avons perdu, mais il paraît qu'il avait de l'importance puisque plusieurs pères célèbres se sont chargés de sa réfutation. Il nous reste de lui un traité sur l'abstinence de la viande, et une vie de Pythagore. Il nous a aussi laissé une vie de Plotin, qui renferme des détails pleins d'intérêt. Ce récit de Porphyre, nous révèle une tristesse profonde dans laquelle il était tombé en se nourrissant trop des idées de son maître, phénomène qui ne devait pas être

rare dans cette société du polythéisme expirant. « Fatigué de la vie, dit-il, j'avais résolu de mourir ; Plotin le devina par une sagacité tout-à-fait merveilleuse, et tandis que j'étais chez moi plein de revêries funestes, je le vis tout à coup arriver. Porphyre, me dit-il, ce projet n'est pas d'un sage, mais d'un fou et d'un malade ; et il me conseilla de laisser là mes travaux et de quitter Rome. Ce fut par ses conseils que j'allai en Sicile, près de Lilibée » (Porphyre cité par M. Cousin). Il y a bien des obscurités sur la suite de la vie de ce philosophe. On croit qu'il revint à Rome, où il mourut dans un âge très-avancé. Eunape, l'historien de l'école d'Alexandrie, prétend qu'il publia dans sa vieillesse des ouvrages empreints de doctrines opposées à celles des commencemens de sa carrière. Les uns ont cru qu'il avait embrassé le christianisme, d'autres qu'il avait seulement changé de secte philosophique. Mais ces derniers écrits ayant été perdus, il reste à cet égard des doutes qui ne seront probablement jamais dissipés.

La même obscurité enveloppe les disciples de Porphyre, Anatolius et Iamblique. On croit cependant que ce dernier rencontra Porphyre à Alexandrie. Eunape dit que ses écrits ne sont pas remplis de grâce et d'agrément comme ceux de Porphyre, qu'ils n'en ont ni la lucidité, ni la pureté, et que loin d'attirer et d'attacher le lecteur, ils le fatiguent et le repoussent. Il serait très-difficile de se faire une idée de l'enseignement d'Iamblique qui probable-

ment était un éclectisme dans le genre de celui de Plotin. On croit qu'il professa à Alexandrie d'où ses nombreux disciples se répandirent plus tard dans l'empire romain. Eunape prétend qu'Iamblique avait le don de divination; on retrouve là un souvenir des extases du fondateur de l'école d'Alexandrie.

Nous sommes loin des temps du martyre, Constantin commençait à abattre les temples du polythéisme, et la philosophie, sans être absolument persécutée, ne menait plus à la fortune : Edésius, disciple d'Iamblique, lutta long-temps contre sa famille, qui était puissante, avant de pouvoir obéir à sa vocation. Il alla trouver Iamblique en Syrie et professa long-temps les doctrines de son maître. Sopater d'Apamée, Eustathe, et Antonin sont des noms conservés par Eunape, mais leurs œuvres ont péri. Maxime et Priscus, tous deux mêlés à l'histoire des empereurs, en honneur sous Julien et persécutés sous les règnes suivans, ne tiennent qu'une place très-secondaire dans l'histoire de la philosophie, du moins si nous nous en rapportons au récit d'Eunape, car leurs écrits n'ont pas été conservés. Nous en dirons autant d'Eusèbe et de Chrysanthe.

Il nous reste à dire un mot de l'historien Eunape, souvent cité dans ce chapitre; né à Sardes, en Lydie, il fut élevé par Chrysanthe, prêtre lydien, son parent. Après avoir séjourné long-temps à Athènes, où il reçut l'enseignement de Proérésius, sophiste célèbre, Eunape fut rappelé par sa famille en Lydie,

au moment où il projetait le voyage d'Égypte, pélerinage obligé de tous les philosophes de cette époque. Il séjourna dès-lors à Sardes et y professa la médecine. Il écrivit des annales politiques en quatorze livres, qui comprenaient depuis le règne de Claude II jusqu'au règne d'Honorius et d'Arcadius. C'était à ce qu'il paraît une sorte de panégyrique des empereurs et un éloge pompeux du paganisme. *Les vies des philosophes*, ouvrage d'Eunape qui a été conservé, sont très-précieuses pour l'histoire philosophique de cette époque.

Comme nous l'avons exprimé en commençant, Plotin est le fondateur et la véritable intelligence de cette école eclectique d'Alexandrie, souvent désignée sous le titre de Néoplatonicienne. En caractérisant Plotin, nous avons caractérisé toute l'école. Ces philosophes, dialecticiens souvent habiles, mais avant tout minutieux et diffus, ne s'attachant à aucun système, mais les présentant tous, sans amour comme sans haine, se donnant le spectacle de l'univers des idées et des théories et le donnant aux autres, [ont tout le caractère d'une civilisation qui croule : une dialectique qui se perd en des subtilités, un éclectisme qui n'est plus qu'une indifférence universelle, pleine de mollesse et même d'impuissance, un mysticisme qui descend jusqu'à l'extravagance et à la folie; mais une grande abondance d'idées, un style brillant et une poésie éblouissante. Tels sont les défauts et les qualités de cette école, que nous retrou-

verons plus tard se relevant avec le génie de Syrien et de Proclus.

On comprendra que ces philosophes devaient céder le pas aux orateurs et aux penseurs du christianisme arrivant avec toute l'ardeur d'une religion nouvelle, menant au combat contre des idées vagues et flottantes, une doctrine forte et des affirmations véhémentes, l'enseignement le plus élevé et le plus sévère, le plus positif et le plus exclusif qui ait jamais été donné aux peuples.

DES HÉRÉSIES

DES 2e ET 3e SIÈCLES.

XVI.

Ménandre. — Basilide. — Carpocrate. — Valentin. — Marcion. — Montan, etc.

Lorsque les premiers disciples qui avaient vu et entendu Jésus-Christ, eurent peu à peu disparu de la terre, les hérétiques, qui jusque-là s'étaient montrés presque honteux de leurs doctrines, levèrent la tête avec orgueil.

Parmi les plus insensés, nous devons signaler un homme du nom d'Elxaï, qui alla en Arabie, aux confins de la Palestine, trouver une secte de Juifs demi-chrétiens, connus sous le nom d'Osséniens ou Osséens, que l'on croit être les mêmes que les Esséens. Elxaï publia un livre, dans lequel il se déclara ennemi de la continence et exigea le mariage comme un devoir absolu. Au reste, il permettait de céder

à la persécution et d'adorer les idoles, pourvu que le cœur n'y eût point de part. Son livre traite ensuite de diverses pratiques de l'invention de l'auteur; mais ce que nous y voyons de plus remarquable est l'extravagance singulière avec laquelle il dit que Jésus est une vertu, et que cette vertu est mesurable, qu'elle a quatre-vingt-seize mille pas de longueur et quatre-vingt mille d'épaisseur. Étrange adversaire de Jésus-Christ et de saint Paul! Ses disciples se joignirent à ceux d'Ébion. Ils pratiquaient la circoncision et le sabbat. Ils durèrent encore plusieurs siècles.

Ménandre, disciple de Simon-le-magicien, avait lui-même laissé trois disciples célèbres qui enseignèrent sous Adrien; nous voulons parler de Saturnin, de Basilide et de Carpocras. Saturnin, né à Antioche, prêchait dans les villes de Syrie. Il disait, comme son maître, qu'un Dieu, inconnu à tous, avait fait les anges, les archanges, les vertus, les puissances; mais (ceci est très-curieux) que sept anges avaient fait le monde et l'homme même. Saturnin ne s'arrêtait pas dans cette voie de l'invention; il avait découvert que le Dieu des Juifs était un de ces anges qui s'étaient révoltés contre le père. Il ajoutait, pour que rien ne manquât à sa folie, que le Christ, qui était inconnu et incorporel, avait paru sous la forme humaine pour détruire ce Dieu des Juifs. Il est difficile de pénétrer plus avant dans l'absurde. En morale, Saturnin enseignait que le ma-

riage et la génération étaient une invention de Satan.

L'intelligence de Basilide d'Alexandrie ne nous semble pas plus lucide que celle de Saturnin. Il prêchait en Égypte; c'est à peu près le même fond, mais il le relève par des fables qui annoncent une faculté créatrice incontestable. Telle est sa généalogie du père qui enfante l'*intelligence*, qui enfante le *verbe*, qui enfante la *prudence*, qui enfante la *sagesse* et la *puissance*, etc., etc. Il est impossible de moins comprendre la sublimité de l'enseignement de saint Jean et de se montrer plus stupide.

Cependant cet homme traitait les autres de porcs et de chiens, auxquels il ne fallait pas exposer les choses saintes. Il enseignait qu'il y avait *autour de l'âme* plusieurs esprits qui excitaient les passions; mais que loin de les combattre, il fallait leur obéir. On voit que les Saint-Simoniens avaient ici Basilide pour maître, et que cette doctrine n'est pas nouvelle. Au reste, il y avait une passion qu'il réfrénait impitoyablement, c'était celle de parler; car il faisait observer cinq ans de silence à ses disciples, et cela à l'imitation de Pythagore. Ses connaissances anatomiques égalaient celles qu'il possédait en psychologie; il divisait le corps humain en trois cent soixante-cinq membres, pour en attribuer un à chacune des vertus célestes qu'il avait inventées comme les trois cent soixante-cinq membres du corps. Cet insensé mourut à Alexandrie vers l'an 130 de l'ère chrétienne.

Carpocras, d'Alexandrie comme Basilide, reproduisait les mêmes rêveries sur Dieu et sur le Christ ; mais en morale, il allait plus loin que tous les autres, car il imposait comme un devoir l'obligation de satisfaire toutes les passions sensuelles, et il s'égarait jusqu'à dire que l'âme qui leur résistait était punie dans l'autre monde. On conçoit que cette doctrine ait trouvé des disciples. Ceux qui suivaient les idées de Basilide et de Carpocras, prenaient le nom de Gnostiques, qui signifie *savans* ou *illuminés* ; ils s'étaient emparés de cette appellation, parce que les catholiques l'appliquaient aux chrétiens les plus parfaits.

Les mœurs des Gnostiques étaient aussi libres que celles des peuples païens. Leurs désordres sont célèbres, ils avaient proclamé la communauté des femmes et se livraient aux plus infâmes voluptés. Saint Epiphane entre, à ce sujet, dans des détails que nous n'oserions pas reproduire. Carpocras eut un fils, nommé Epiphane, qui étudia la philosophie de Platon, et prétendit y trouver une foule de choses auxquelles n'avait jamais songé l'immortel philosophe athénien. Il écrivit un livre *sur la justice* de Dieu, qu'il définissait une *communauté avec égalité*. Il voulut prouver que la communauté en toutes choses était basée sur la loi naturelle et divine, et que la propriété des biens et le mariage étaient d'institution humaine.

Pour le remercier de ce chef-d'œuvre, les habi-

tans de Samos, dans l'île de Céphalonie, lui bâtirent des temples comme à un Dieu. Lorqu'on élève les vices des hommes au rang des vertus, il est facile de s'en faire adorer.

On conçoit que tous ces hérétiques se donnant pour chrétiens aient fourni aux païens l'occasion d'accuser les disciples du Christ de mille horreurs qui leur étaient étrangères; mais ce qui se conçoit assez peu, c'est que des hommes éloquens soient venus apporter l'appui de leurs talens à ces inepties désordonnées. Tel fut Valentin, qui après avoir défendu la foi catholique en Égypte et à Rome, alla habiter l'île de Chypre, où il perdit la notion de la vérité et de la beauté. On dit au reste qu'il se mit à combattre la doctrine de l'Église, parce qu'il ne fut pas élevé à l'épiscopat. Je ne crois pas devoir retracer ici la théogonie de Valentin. Il semble que les hommes éminens, lorsqu'ils prennent la voie de l'erreur, soient entraînés plus loin que les autres par la puissance, alors fatale, de leur esprit. Il est certain que Valentin complique encore les ridicules inventions des héritiques qui l'avaient précédé. Il voulut allier la doctrine des idées de Platon, les nombres de Pythagore, la théogonie d'Hésiode, et l'Évangile de saint Jean. Il naquit de cet accouplement monstrueux un système incompréhensible, qui révèle le plus complet chaos philosophique qu'il soit possible d'imaginer [1].

[1] Nous renvoyons les personnes curieuses de lire des absur-

Les Valentiniens se divisèrent par la suite en plusieurs sectes dont aucune n'a d'importance scientifique ; les séthiens honoraient Seth, et soutenaient que Jésus-Christ n'était autre que Seth lui-même. Les caïnites proclamaient la sainteté de ceux que l'Écriture condamne : Caïn, Coré, les sodomites et surtout Judas. Les Ophites soutenaient que la sagesse s'était faite serpent et ils adoraient ce reptile à la place de Jésus-Christ. Cerdon autre hérétique, qui vint à Rome sous le pape Hygin, ne partagea pas ces extravagances; il se borna à suivre les traces de Simon le magicien et de Saturnin, admettant deux principes, c'est-à-dire rejetant la grande et sainte doctrine enseignée par l'Église, d'un Dieu, unique créateur, et de l'introduction du mal dans le monde par le crime de la volonté humaine.

Ce Cerdon eut un disciple dont le nom a plus retenti que celui de son maître; c'est Marcion qui a eu l'honneur d'être réfuté par Tertullien. Il naquit à Sinope, ville de Paphlagonie, dans le Pont-Eux ; il était fils d'un évêque de l'église catholique. Dans ses premières années, il se passionna pour la vie monastique, pour la retraite et la pauvreté ; mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut retranché de l'Eglise par son père. Saint Epi-

dités dont elles ne pourront même pas saisir le sens, à l'histoire ecclésiastique de Fleury, qui a eu la patience d'analyser ces fables.

phane rapporte que Marcion alla ensuite à Rome, où il voulut se faire recevoir dans la communion ecclésiastique, mais que son père s'y opposa, et que dès lors le dépit l'entraîna dans l'hérésie de Cerdon. Tertullien dit dans son livre des prescriptions que Marcion fut deux fois chassé de l'Eglise. La doctrine de Marcion était celle des deux principes, qu'avait enseignée son maître. Quelques auteurs anciens ont soutenu que Marcion avait admis trois principes, mais cette opinion n'a pas été partagée par les plus érudits et les plus célèbres. Il était auteur d'un livre intitulé les *antithèses*, dans lequel il s'efforçait de démontrer qu'il existait dans l'ancien et le nouveau Testament des textes qui se contredisaient. Marcion admettait la métempsycose et la matière éternelle, il condamnait le mariage et ne baptisait que ceux qui s'engageaient à garder la continence. Les Marcionites jeûnaient souvent et s'exposaient volontiers au martyre. Quelques-uns mêmes s'abstenaient toujours de la viande et du vin. Malgré ces rigueurs extrêmes, ou peut-être à cause de ces rigueurs, la secte des Marcionites se répandit en peu de temps non-seulement à Rome et dans toute l'Italie, mais aussi en Egypte, en Palestine, en Syrie et en d'autres contrées encore. Elle se divisa même en plusieurs sectes particulières. Apelles fut le plus célèbre des disciples de Marcion, il partagea ses erreurs théogoniques ; ce qui le distingue, c'est son opinion sur Jésus-Christ, qui, disait-il, n'avait pas eu seulement

l'apparence d'un corps, comme le soutenait Marcion; ni une véritable chair comme l'enseigne l'Évangile, mais un corps céleste et aérien, qu'il avait pris en descendant du ciel, et qu'il avait abandonné lorsqu'il y remonta après sa résurrection, de sorte que l'esprit seul était retourné au ciel.

La secte des montanistes afficha une austérité tout aussi grande; elle condamna les secondes noces comme une débauche, et défendit souvent d'accorder le pardon aux pécheurs repentans. Montan était un eunuque néophyte qui habitait la Mysie phrygienne; il commença à prophétiser vers l'an 171 de Jésus-Crist. Bientôt deux femmes de mauvaise vie se joignirent au nouveau prophète, elles se nommaient Prisca ou Priscilla et Maximilla. Elles étaient nobles et riches, ce qui leur permettait de corrompre le peuple; dès que l'esprit de prophétie se fut emparé d'elles, on les vit abandonner entièrement leurs maris et jouer le rôle d'inspirées.

Saint Paul avait dit : « Nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie. » Montan s'appuyant sur cette parole, affirma que ses prophétesses et lui avaient reçu la plénitude de l'esprit de Dieu, qui n'avait été communiqué qu'imparfaitement aux premiers apôtres; cette plénitude de l'esprit divin qui lui avait été donnée, c'était, disait-il, le *Paraclet*, que Jésus-Christ avait promis. Montan ajoutait que Jésus-Christ avait voulu d'abord sauver le monde par Moïse et par les prophètes; que ne l'ayant pû, il

s'était incarné ; et que n'ayant pas réussi encore par ce second moyen, il était descendu par le saint esprit en Montan, en Prisca et en Maximilla. Telle est l'origine de cette secte qui séduisit le puissant esprit de Tertullien. S'il faut en croire les auteurs de cette époque, la vie de Montan et de ses prophétesses répondait peu à la rigueur de leurs dogmes.

Vers le même temps, Tatien, à qui l'on doit un remarquable ouvrage contre les Grecs, dans lequel il démontrait les erreurs du paganisme et la perfection de la religion chrétienne, embrassa les hérésies de Valentin, de Marcion et de Saturnin ; cet homme prêchait aussi une austérité extrême, et Sévère enchérit encore sur ses idées. Cassius fonda l'hérésie des Docites, qui disaient que Jésus-Christ n'avait revêtu que l'apparence d'un corps. Ils proscrivaient le mariage comme une chose détestable. Bardesane d'Edesse, combattit toutes ces folies, quoiqu'entaché lui même des hérésies valentiniennes. Ses écrits composés en syriaque, furent si estimés qu'on les traduisit en langue grecque, ce qui était fort rare à cette époque.

Pour terminer cette rapide esquisse des hérésies du deuxième siecle, nous devons ajouter aux noms déjà cités ceux de Ptolomée, de Second et d'Héracléon qui n'ajoutérent presque rien à l'hérésie de Valentin. Marc et Colarbase, aussi disciples de Valentin, soutenaient que toute la perfection de la vérité était dans l'alphabet grec, et que pour cela

Jésus-Christ était appelé Alpha et Oméga. Les disciples de Marc prirent le nom de marcosiens, auxquels se joignirent d'autres sectes; les Ascodrontes et les Arcontiques, dont la plus grande distinction était de nier les sacremens. Hermogène et son disciple Nigidius, défendirent l'idée que nous avons déjà rencontrée, de la matière éternelle et increéée; ils enseignaient en Afrique du temps de Tertullien; un point singulier de leur doctrine consistait à soutenir que le corps de Jésus-Christ était dans le soleil. Seleucus et Hermias qui vivaient en Galatie, proclamaient également l'éternité de la matière; ils ajoutaient que les âmes des hommes étaient de feu et de vent. Dans le même temps Théodote de Byzance nia la divinité de Jésus-Christ et eut de nombreux disciples; il fut suivi d'un autre hérétique du même nom, qui niait aussi la divinité de Jésus-Christ et plaçait Melchisedech au-dessus de lui. Enfin Praxéas vint dire que le père était le même que Jésus-Christ. Ses sectateurs s'appelèrent monarchiques. On les nommait aussi patropassiens, parce qu'ils attribuaient au père comme au fils la passion de la croix.

Telles sont à peu près les doctrines enseignées par les hérétiques du deuxième siècle; ceux du siècle suivant vont reproduire des erreurs analogues. Nous trouvons d'abord dans l'Asie mineure, à Smyrne, Noétus, qui soutenait, comme Praxéas, qu'il n'y avait pas de distinction entre les personnes divines. Novat et Félicissime sont plutôt des *mauvais sujets* que des

penseurs, et ne doivent pas figurer dans l'histoire intellectuelle, mais un jeune esclave Persan, nommé Coubrie, prit le nom de Manès, auquel il a donné une sorte d'immortalité. Ce jeune homme, acheté et élevé par la veuve de Seytien, philosophe de la secte d'Aristote, qui demeurait à Alexandrie, fut instruit chez les Perses. Bientôt il se vanta de faire des miracles et soutint qu'il était le paraclet. Obligé de fuir la Perse, parce qu'il avait laissé mourir un jeune prince dont il avait promis la guérison à son père, il passa en Mésopotamie, où il soutint contre Archélaus, des discussions qui tournèrent à sa honte. Saisi par les gardes du roi de Perse, il fut condamné à mort et subit un supplice barbare. Cet homme avait douze apôtres, dont trois étaient ses principaux disciples. Sa doctrine a exercé tant d'influence même sur le puissant esprit de saint Augustin, que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une idée.

Manès reconnaissait deux principes (c'est là son erreur capitale) il nommait le bon principe, prince de la lumière, et le mauvais, prince des ténèbres. A vrai dire, c'est la tout ce qu'il y a de compréhensible dans l'enseignement de Manès. Ce n'est pas philosophique, mais on conçoit que l'on puisse se tromper ainsi. — Quant aux détails de cet enseignement, ils nous semblent d'une folie si étrange que l'on s'étonnerait qu'ils n'eussent pas éloigné tous les hommes de l'hérésie de Manès, si l'on ne savait à quels excès peut descendre la raison humaine. Ecoutons un in-

stant l'analyse que l'abbé Fleury a puisée dans saint Augustin.

« Il ne prenait pas ces mots de lumière et de ténèbres par métaphore, mais au pied de la lettre ; car il ne reconnaissait rien que de corporel. Le monde avait été fait du mélange de ces deux natures du bien et du mal. Il y avait cinq élémens de la nation de ténèbres, la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau et le vent. Dans la fumée étaient nés les animaux à deux pieds et les hommes même ; dans les ténèbres, les serpens ; dans le feu, les animaux à quatre pieds ; dans l'eau les poissons ; dans l'air les oiseaux. Pour combattre ces cinq élémens, Dieu en avait envoyé cinq autres de sa substance, et dans le combat ils s'étaient mêlés : savoir l'air à la fumée, la lumière aux ténèbres, le bon feu au mauvais, la bonne eau à la mauvaise, le bon vent au mauvais.

Nous renvoyons à l'histoire ecclésiastique les personnes curieuses de connaître plus au long ces rêveries incohérentes, qui n'ont guère de rapports avec l'histoire de l'intelligence.

XVII.

Hérésies du 4e siècle. — Arius.
Écrivains sacrés. — Église Grecque. — Saint Athanase. — Basile, etc.

Jusqu'à présent nous avons vu la plupart des hérétiques répandre leurs erreurs en appelant à leur aide les plus impérieuses passions. Les sens corrompaient l'intelligence, et l'on cessait de croire aux doctrines qui prescrivaient l'austérité. Arius fonda vers 312 une secte qui devait se perpétuer durant plusieurs siècles dans diverses contrées de la terre; et cela sans s'appuyer sur les penchans voluptueux de l'homme. On conçoit d'autant moins la rapidité avec laquelle se répandit l'arianisme, qu'il ne s'agit ici que d'une doctrine philosophique, d'une erreur sur la nature de la seconde personne de la Trinité. Les historiens prétendent qu'Arius, prêtre d'Alexandrie,

jaloux de n'être pas élevé sur le siége épiscopal, enseigna son erreur pour contrarier le nouvel évêque Alexandre. Mais l'évêque d'Alexandrie ne faisant que suivre la doctrine catholique, il est plus raisonable de penser qu'Arius fut entraîné par cette passion pour la nouveauté, qui a égaré tant d'autres écrivains. Quoiqu'il en soit, il proclama que le Verbe n'était pas égal à son père, et qu'il n'avait point été de toute éternité ; mais qu'il avait été créé de rien et qu'il était du nombre des créatures. Alexandre assembla un concile des évêques d'Egypte et de Lybie. Arius devant cette assemblée soutint énergiquement sa doctrine et fut excommunié. Mais loin de se laisser abattre, il entraîna par son éloquence plusieurs évêques dans son parti. Saint Alexandre publia des lettres contre eux, Arius répondit par d'autres lettres dirigées contre le Verbe ; il arrivait ainsi, sans en avoir la conscience au déïsme pur. Cet hérésiarque a laissé sous le titre de Thalie, un recueil de vers qui exprimait sa doctrine et qui fit grand bruit dans tout l'Orient.

Les discussions entre les évêques du christianisme réjouissaient les païens; Constantin qui avait déjà fait condamner Arius dans un second concile tenu à Alexandrie en 319, voyant que rien ne pouvait faire céder cet homme, convoqua le concile général de Nicée.

Arius ne fut ému ni par cette auguste assemblée, ni par la présence de l'empereur ; il proféra au

milieu du concile, dit l'histoire ecclésiastique, des blasphèmes si exécrables que les évêques se bouchèrent les oreilles. On prononça anathème contre lui, et Constantin, le condamna au bannissement. Arius après trois années d'exil, réussit à tromper l'empereur en rédigeant une profession de foi pleine de ruse et de perfidie. Il voulut retourner à Alexandrie, où il rencontra saint Athanase qui venait d'être élevé à l'épiscopat de cette grande ville, et qui refusa de recevoir l'hérétique, malgré toutes les menaces et toutes les supplications.

Saint Athanase ouvre dignement ce grand quatrième siècle, si glorieux pour le christianisme et pour l'intelligence humaine! M. Villemain a dit de cet homme illustre que sa vie, ses combats, son génie, servirent plus à l'agrandissement du christianisme que toute la puissance de Constantin. Les historiens se sont trop attachés à représenter la conversion de Constantin au christianisme, comme la cause principale de la splendeur chrétienne, au quatrième siècle; Constantin embrassa la religion du pauvre charpentier, parce que sa doctrine était victorieuse, parce que les hautes intelligences étaient conquises, parce que le christianisme était devenu une puissance bien autrement forte que celle de l'empereur lui-même. Au concile de Nicée, Constantin put remarquer un jeune homme qui n'était encore que diacre, et avait suivi l'évêque Alexandre à cette assemblée solennelle ; c'était Athanase, qui ne

craignit pas de se lever et de discuter contre Arius. Depuis ce jour jusqu'à l'heure de sa mort nous trouverons cet athlète de l'Église toujours inébranlable. Chez Athanase le caractère est l'égal du génie ; tels sont les véritables grands hommes.

Les Ariens vouèrent à Athanase, depuis le concile de Nicée, une haine implacable, et ce fut malgré leurs efforts qu'il fut élevé en 326 sur le siége d'Alexandrie. Poursuivi par ses ennemis, calomnié, accusé de meurtre, il devint bientôt l'occasion d'un concile à Césarée, ville de la Palestine. Le patriarche d'Alexandrie devait expliquer sa conduite, lorsqu'il refusa de s'y rendre, parce que tous les évêques qui le composaient étaient ses ennemis. L'empereur indiqua l'année suivante un autre concile à Tyr, où saint Athanase eût ordre de comparaître. On l'avait accusé d'avoir fait tuer l'évêque Arsène ; il confondit ses adversaires en présentant au concile cet évêque lui-même. Mais les calomniateurs étaient infatigables. On attaqua la vie privée d'Athanase ; puis on l'accusa d'avoir menacé d'empêcher le bled de sortir d'Alexandrie pour être transporté à Constantinople. L'empereur lassé de ces rumeurs incessantes, exila le patriarche à Trèves ; ce fut une désolation dans toute l'Égypte ; le peuple et le clergé d'Alexandrie supplièrent inutilement Constantin de leur rendre celui dont l'administration répandait partout la prospérité et le bonheur. Ce premier exil dura plus de deux ans ; le patriarche ne reparut

dans la grande ville égyptienne qu'après la mort de Constantin; ce fut une fête nationale, le peuple encombrait le rivage et remerciait à genoux le Dieu qui lui rendait un père. Les places publiques et les flots de la mer retentissaient de chants de triomphe et de reconnaissance.

Mais Eusèbe de Nicomédie et les évêques du parti d'Arius conspiraient toujours contre Athanase; ils assemblèrent des conciles, et nommèrent un évêque qui ne put être reconnu. Sans se déconcerter ils proclamèrent de nouveau Grégoire de Cappadoce, évêque d'Alexandrie. L'empereur Constance soutint ce dernier évêque et ses troupes marchèrent pour enlever Athanase qui parvint à leur échapper et se retira à Rome. Après trois ans de séjour dans cette ville le patriarche est encore une fois rappelé à Alexandrie, pour en être chassé de nouveau. C'est alors qu'il erra dans le désert. « Ces vastes solitudes qui bordent l'Égypte, dit M. Villemain, ces îles que le Nil forme dans son cours, ces débris de cités, ces monumens mystérieux que déjà l'on appelait antiques, quelquefois ces villes alors modernes et populeuses, où la foule cache encore mieux que la solitude, tout dans l'Égypte servait tour-à-tour d'asile au patriarche fugitif; mais sa retraite habituelle était parmi les solitaires de la Thébaïde, dont il excitait l'enthousiasme et partageait les austérités. C'est de là qu'il encourageait quelques évêques d'Égypte zélés pour sa cause, qu'il envoyait des instructions à ses

amis dans les conciles de la Gaule ou de l'Italie, qu'il répondait à ses ennemis, qu'il lançait des anathèmes contre ses persécuteurs. Copiés par des mains fidèles, ses écrits étaient en un moment répandus dans toutes les sociétés chrétiennes d'Orient. Du fond de sa cellule, il était le patriarche invisible de l'Égypte; il avait pour le servir, pour le cacher, cette milice du désert, enthousiaste et muette. » (Nouv. mélang.)

Encore une fois rétabli dans son siége par l'empereur Julien, il fut proscrit de nouveau par un caprice de ce même empereur. Il semblait que chaque prince qui arrivait à l'empire lui dût une persécution. A chaque départ c'étaient les mêmes sanglots, les mêmes fêtes à chaque retour. Cet homme si éprouvé mourut cependant au milieu de son troupeau fidèle.

Il nous reste à voir par quels crimes il s'était attiré tant de malheurs, nous l'apprendrons dans ses œuvres. Depuis le jour où simple diacre il s'était levé dans le concile de Nicée pour combattre Arius, saint Athanase n'avait pas laissé un instant de repos à cette secte hérétique. La plus grande partie de ses écrits sont dirigés contre elle. Il a raconté son histoire au monde et avec une conviction de mépris qui était contagieuse. « Est-il un évêque catholique dont ils n'aient fait l'objet de leurs calomnies, s'écrie-t-il, la victime de leurs vengeances sourdes ou déclarées ? En est-il un seul dont l'empereur n'ait accordé le bannissement à leurs intrigues, toujours disposé à prêter l'oreille à leurs dénonciations men-

songères, à la fermer aux plaintes les mieux fondées de la part des opprimés? Est-il aujourd'hui une église qui jouisse de la liberté d'adorer Jésus-Christ? Exposée si elle tient à sa foi, tremblante si elle la dissimule! Grâce à Constance, l'hypocrisie et l'impiété dominent partout. Ce n'est plus qu'au fond des retraites les plus cachées, dans le creux des rochers, dans les antres de la terre, qu'il faut aller chercher les Elie et les Abdias. Nous sommes revenus au temps de Jézabel, des Achab, au temps où les juifs crucifièrent le Sauveur du monde »[1].

Nous trouvons partout dans saint Athanase cette verve contre l'erreur et cette audace contre la puissance impériale. Dans ses discours contre l'arianisme, le patriarche d'Alexandrie se montre théologien si profond que ses décisions ont eu force de loi dans la suite des siècles. Bossuet professait une grande admiration pour cette œuvre. Athanase s'attache à chaque idée enseignée par les ariens et la détruit par le raisonnement philosophique le plus invincible. C'est là le caractère fondamental de ses écrits. Athanase n'a pas d'œuvres très-développées; on reconnaît toujours dans sa polémique l'homme d'action, habitué aux luttes continuelles, et puisant des forces dans ses luttes mêmes. Il a toutes les qualités de l'homme d'état, telles que les exigent les gouvernemens modernes. Il n'est pas moins grand dans

[1] *Histoire de l'Arianisme*, traduction de M. Guillon.

ses contemplations des hautes questions religieuses.

Athanase n'a pas le charme de Grégoire de Nazianze et de Chrysostôme, il n'émeut pas comme eux; ce n'est pas un homme d'art, il ne cherche pas à plaire, mais à démontrer. Il a mérité que Bossuet dise de lui : le caractère de saint Athanase, c'est d'être grand partout, mais avec la proportion que demande son sujet.

L'arianisme que le patriarche d'Alexandrie combattit toute sa vie, eut dans Eusèbe de Césarée, un adversaire redoutable, quoique plusieurs passages de ses livres aient laissé des doutes sur son orthodoxie. Eusèbe a été un des plus savans écrivains des premiers siècles; parmi les auteurs grecs de son temps, personne n'a eu une érudition égale à la sienne. Sans l'histoire ecclésiastique de l'évêque de Césarée, nous ne saurions rien sur les glorieux commencemens de l'Eglise chrétienne, depuis les apôtres jusqu'au quatrième siècle. Le style de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe est simple, concis, plein de noblesse. Les autres historiens, dit-il, n'ont décrit que des combats, des victoires, des trophés, les grandes actions des capitaines et des soldats qui ont trempé leurs mains dans le sang pour la conservation de leur pays et de leurs biens; mais moi qui fais l'histoire d'un état céleste et divin, je n'ai à raconter que des guerres saintes, qui tendent à une paix spirituelle, que des combats entrepris pour la défense non des possessions passagères de ce monde, mais de la vérité qui est éternelle. »

Dans sa *Préparation évangélique*, Eusèbe reprend en sous-œuvre les travaux de Tertullien, d'Origène, et de Lactance ; son livre est une nouvelle apologie, une amère critique du polythéisme, et de la philosophie païenne. Eusèbe soutient que Platon lui-même ne dit rien de vrai que lorsqu'il copie, et qu'abandonné à lui-même il sème l'erreur à pleines mains.

Cet ouvrage destiné principalement à démontrer les erreurs du polythéisme devait être suivi d'un second plus spécialement consacré à prouver la vérité de l'enseignement chrétien ; c'est le but de la *demonstration évangélique*. Eusèbe a fait preuve ici d'une rare profondeur, et de facultés analytiques étonnantes. « Ordinairement dit-il, on n'établit l'apologie du christianisme que d'après les miracles rapportés dans l'Evangile ; moi, c'est par les faits qui l'ont précédé, par les prophéties que je l'établirai ; par là sont réfutées victorieusement les deux principales objections intentées contre nous, à savoir que nous sommes déserteurs du culte de nos pères, et que, tout en nous appuyant sur les mêmes livres que les juifs, nous avons adopté une législation différente de la leur. »

En effet, portant un œil investigateur sur tout le passé du mosaïsme, l'illustre apologiste démontre que l'ancien Testament n'est qu'une préparation à la venue et à l'enseignement du Christ ; puis arrivant au développement du christianisme, il décrit admi-

rablement la propagation de l'Evangile par toute la terre.

Ce sont là les principales œuvres d'Eusèbe, celles qui peuvent être lues avec intérêt par tous les siècles, car elles ont pour objet des choses qui ne passent point. Quant à sa réfutation d'Hiéroclès, elle était fort importante lorsqu'elle parut, parce que la parole de ce philosophe était puissante; mais aujourd'hui il importe assez peu de réfuter l'opinion d'un homme qui soutenait qu'Appollonius de Thyanes était l'égal de Jésus-Christ.

Le panégyrique de Constantin, offre de belles choses quoiqu'il ne soit exempt ni de louanges exagérées, ni des erreurs de l'arianisme. La chronique d'Eusèbe, traduite en latin par saint Jérôme, présente la suite des événemens, depuis le commencement du monde, jusqu'à la vingtième année du règne de Constantin. C'est par elle que nous a été conservée la chronologie de Jules Africain, historien chrétien, né à Nicopolis, en Palestine. Cet ouvrage, qui avait pour but de convaincre les païens de la nouveauté de leurs fables et de l'antiquité de la vraie religion, avait été écrit au troisième siècle, sous l'empereur Héliogabale.

XVIII.

SUITE DU 4e SIÈCLE.

Église grecque. — Saint Grégoire de Nazianze. — Saint Bazile. — Saint Grégoire de Nysse. — Saint Cyrille.

Le quatrième siècle grandit toujours ; après Athanase, l'histoire des lettres chrétiennes nous offre Grégoire de Nazianze et Bazile, tous deux liés par une amitié sainte et forte, tous deux traversant lentement la philosophie grecque avant d'arriver au christianisme. Grégoire naquit au bourg d'Azianze près la ville de Nazianze, en 328. Il étudia d'abord à Césarée de Palestine et à Alexandrie, puis il suivit Bazile à Athènes. C'est là qu'ils se lièrent avec Julien l'apostat, qui plus tard voulut en vain les attirer à sa cour. Le trait distinctif du caractère de Grégoire de Nazianze est sa passion pour la solitude. Lorsque

Bazile fut nommé évêque de Césarée, il ordonna Grégoire évêque de Sazimes; cette dignité fut pour lui une véritable douleur. Nous le retrouvons quelque temps après à Nazianze, coadjuteur de son père, qui était évêque de cette église; mais il n'accepta cette charge qu'à la condition expresse de ne pas succéder à son père. En effet, l'évêque de Nazianze étant mort en 374, Grégoire alla à Séleucie et de là à Constantinople. Il trouva cette ville pleine d'ariens qui excitèrent des séditions contre lui. Grégoire de Nazianze fut alors engagé dans une vie de troubles et d'alarmes qui le plongeaient en de grands regrets sur ses temps de contemplation au désert; mais il montra ici un noble courage, se plaçant à la tête des orthodoxes, dans l'église d'Anastasie, la seule qui restât alors aux catholiques de Constantinople. Pendant qu'il était en possession du siége de cette ville, Maxime, le philosophe, en fut ordonné évêque par Pierre d'Alexandrie en 379; mais le peuple de Constantinople attaché à Grégoire de Nazianze, empêcha Maxime de s'emparer de cette église.

Lorsque Théodose arriva à Constantinople en 380, il reconnut pour évêque saint Grégoire de Nazianze, qui fut confirmé par la première assemblée des évêques du concile de Constantinople; mais après la mort de Mélèce, évêque d'Antioche qui avait été le protecteur de Grégoire, les égyptiens s'étant déclarés contre lui, et les orientaux l'ayant abandonné, il offrit sa démission qui fut acceptée sur-le-champ. Grégoire

quitta donc l'évêché de Constantinople et se retira dans son pays où il mourut en 389.

L'enseignement qu'il donnait à son peuple était si profond qu'il lui a mérité le surnom du *Théologien* et les cinquante-cinq discours que l'on nous a conservés de lui sont pleins de beautés et de vérités qui ne sauraient périr. Personne jusqu'à lui depuis l'antiquité grecque n'avait écrit aussi purement cette admirable langue. Saint Jérôme et Suidas disent qu'il a imité un écrivain ancien appelé Polémon, dont les écrits ne sont pas venus jusqu'à nous; on lui trouve principalement des rapports avec Isocrate. Saint Grégoire de Nazianze n'est pas exempt parfois d'antithèses forcées, ni de comparaisons prétentieuses, mais que d'abondance, que de noblesse, que d'élévation ! Comme il s'est pénétré de la parole évangélique, quelle fermeté audacieuse à l'égard de la puissance impériale, quel amour pour les pauvres et les souffrans! Quel sentiment ardent et profond des droits de l'humanité que le Christ était venu consacrer par sa parole et son martyre !

Il n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il parle des pauvres : Je trouve ces belles paroles dans son quinzième discours : « Vous êtes vous-mêmes les témoins de leur calamité. Vous avez sous les yeux un spectacle bien fait pour exciter toute votre sensibilité; vous ne le croiriez pas si vous ne le voyiez. Des corps qui semblent plus appartenir à la mort qu'à la vie, où il n'y a plus que la moitié d'eux-mêmes, mutilés,

défigurés au point de laisser douter s'ils furent autrefois des hommes; débris misérables, qui ont besoin de citer leur père, leur mère, leurs frères, leur patrie, sous peine de n'être pas reconnus. « Je suis fils d'un tel, c'est une telle qui fut ma mère, je me nomme un tel, vous étiez jadis de mes amis. » Sans cette explication, on ne les prendrait plus aux traits de leur visage pour des hommes. » Ce tableau est d'une horreur ingénieuse, si j'ose m'exprimer ainsi. Plus loin j'ai remarqué un cri de colère qui m'a semblé admirable.

» Ce n'est pas contre les méchans et contre les scélérats, c'est contre les malheureux que l'on s'emporte; ce sont eux que l'on maltraite, eux que l'on persécute. Les assassins, on les accueille, les adultères, on les admet à sa table, les sacriléges, on recherche leur compagnie. Les malheureux seuls, on les fuit, on leur fait un crime de leur misère! On rougit de sa compassion, on se fait un mérite de sa dûreté..... Repoussés sans pitié des villes, des maisons, des assemblées, des lieux publics et des festins, à peine leur permet-on de jouir des élémens communs de la vie. L'eau même des fontaines leur est interdite; ou aurait peur qu'ils ne l'infectassent de leur haleine empoisonnée. Errans nuit et jour, sans asile, sans vêtemens, couverts de leurs seules plaies, ils implorent à grands cris le secours de Dieu qui les créa. »

Saint Grégoire de Nazianze réunit à un degré

éminent les qualités de l'orateur et celles du philosophe; plein d'une véhémence foudroyante, lorsqu'il combat cet empereur Julien qui voulait l'entraîner à sa cour; éloquent et pathétique lorsqu'il adresse à son peuple de touchans adieux en quittant pour toujours le siége de Constantinople, il s'élève aux plus grandes hauteurs métaphysiques dans ses discours sur les mystères de l'essence divine et sur la divinité du Saint-Esprit.

Nous avons parlé de l'amour de saint Grégoire de Nazianze pour la solitude; c'est dans ses poésies si remarquables sous le rapport du langage, qu'il faut chercher l'expression brûlante de cette passion. Elle a inspiré plusieurs passages sublimes de son poëme sur sa vie; il s'écrie ailleurs : « O vie solitaire, prémices de la vie future! l'homme avec toi n'a pas besoin d'une compagne voluptueuse qui l'entraîne à des goûts pervers. C'est à Dieu seul qu'il consacre ses désirs. Ouvrage de Dieu seul, il ne se partage point entre une femme et lui. » Il dit dans un autre poëme en parlant des solitaires : « ces hommes admirables ont abandonné les maisons et se retirent dans des antres et des cavernes désertes. Toute leur occupation est de chanter jour et nuit les louanges de Dieu. Il est seul le terme ou tendent tous leurs désirs. »

Parmi les poésies de saint Grégoire de Nazianze, toutes empreintes de revêrie et de cette méditation philosophique, qui semble le cachet de la poésie de notre temps, et que l'évêque de Sazime prati-

quait il y a quinze siècles, nul morceau n'a plus de charme que le suivant cité par M. Villemain, dans ses belles études sur l'éloquence chrétienne au quatrième siècle. — Nous nous servons de sa traduction.

» Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car dans les maux j'aime la consolation de s'entretenir en silence avec son ame. Les brises de l'air mêlées à la voix des oiseaux versaient un doux sommeil du haut de la cîme des arbres, où ils chantaient, réjouis par la lumière. Les cigales cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraichi; mais moi je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas céder au plaisir. Dans le tourbillon de mon âme agitée, je laissais échapper ces mots qui se combattent. — Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je désire; car nous sommes déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur; je suis, dites, quelle chose? car ce que j'étais a disparu de moi, et maintenant je suis autre chose. `

» Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis moi ce que je te parais être le plus; et t'arrêtant ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots que l'on a passés; on ne revoit pas le même homme que l'on a vu. »

C'est ainsi que saint Grégoire de Nazianze faisait exprimer à la poésie grecque, le détachement des sens et la mélancolie puissante, introduits dans le monde par la parole de l'homme Dieu. Ce n'était plus cette muse de la Grèce si brillante, si sonore, dont les concerts étaient des fêtes splendides. Ce n'était plus cette voix pleine et gracieuse qui divinisait les sens, et chantait toutes les magnificences de la nature; on sent que quelque chose d'étrange s'est passé dans l'univers, que la pensée de l'homme a été renouvelée, que le monde invisible s'est ouvert pour laisser entrevoir ses mystères indicibles, et qu'une grande tristesse a pénétré le cœur de l'insoucieuse Hellénie. Les poésies de saint Grégoire de Nazianze méritent d'être étudiées sous plusieurs rapports; mais principalement comme étant l'aurore très-prématurée de la poésie qu'exprimeront les langues modernes, qui devaient se faire attendre si long-temps encore.

Mais il est temps de parler d'un homme qui tient une grande place dans l'histoire de ce glorieux quatrième siècle, d'un homme qui fut l'ami de Grégoire de Nazianze, auquel il inspira un éloquent panégy-

rique. Saint Basile-le-Grand, naquit vers la fin de 329, à Césarée, en Cappadoce. Il alla étudier à Constantinople et de là à Athènes, où il se lia d'une amitié profonde avec Grégoire de Nazianze; il retourna ensuite à Césarée où il entreprit la carrière du barreau, dont il se dégoûta dès le début. Las du monde, il s'ensevelit dans un désert de la province du Pont, où sa sœur Macrine, et sa mère Émilie s'étaient déjà retirées. C'est dans cette solitude féconde que Basile médita les idées qui devaient plus tard se répandre dans le monde et exercer une si puissante influence sur l'avenir. Grégoire de Nazianze et plusieurs autres brillans apôtres de la religion nouvelle vinrent se former à la vertu dans ce désert. C'est de là que saint Basile commença son immense travail d'organisation; les lettres qu'il adressa du fond de sa solitude sont devenues la règle des moines, et les fondateurs des monastères occidentaux y ont puisé bien des parties de leurs constitutions. Après la mort de l'évêque de Césarée, en 369, Basile fut choisi et élevé malgré lui pour lui succéder. L'empereur Valens, partisan fanatique des Ariens, voulut l'engager dans cette secte. Il lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour le gagner par des promesses ou par des menaces; mais rien ne put l'ébranler. Le préfet, irrité, lui dit qu'il devait craindre qu'on ne lui ravit ses biens, sa liberté, sa vie même. « Ces menaces ne m'effraient pas, lui répondit Bazile; quiconque n'a rien, ne craint point

la confiscation. Tous les lieux m'étant indifférens, comment l'exil sera-t-il une punition pour moi? Si vous m'enfermez dans une prison, j'y aurai plus de plaisir que les courtisans auprès de Valens. Quant à la mort, elle sera pour moi un bienfait, en me réunissant à Dieu. »

Modeste étonné s'écria que personne n'avait jamais osé lui parler si hardiment.

Peut-être aussi, lui repliqua Basile, n'avez-vous jamais rencontré d'évêque.

Cette grandeur d'âme désarma pour quelque temps Valens. Les Ariens voulurent le faire exiler. Ce prince faible y consentit, puis se rétracta.

Le noble évêque s'occupa ensuite d'appaiser les différens qui divisaient les églises d'Orient et d'Occident, au sujet de Mélèce et de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379.

Nous avons de lui des homélies, des lettres, des commentaires, et des traités de morale. Le savant Tillemont a dit de saint Basile : Ses plus grands miracles après l'éminence de sa piété sont ses écrits. Saint Grégoire de Nazianze dit que rien n'égale son éloquence vive et persuasive, dont la réputation était répandue jusqu'aux extrémités du monde ; qu'elle était comme une trompette qui retentit fort au loin dans les airs, comme la voix d'un Dieu qui se fait entendre à tout l'univers, comme un admirable et nouveau tremblement de terre, qui se fait sentir partout. Mais aussi, ajoute ce saint,

y a-t-il personne qui se soit purifié plus que lui, pour se rendre digne de recevoir l'esprit de Dieu, et d'expliquer ses divins oracles? y a-t-il personne qui ait été éclairé de la lumière d'une plus haute science? qui ait pénétré plus avant dans les profondeurs de l'esprit? qui ait examiné les choses de Dieu avec plus d'attention en la présence de Dieu même... Il sonda toutes les choses spirituelles, et puisa dans leur profonde méditation la science nécessaire pour enseigner à tous les vérités morales et religieuses. »

Parmi les homélies de saint Basile on a principalement admiré celle sur les quarante martyrs. C'est a propos de ce discours que saint Grégoire de Nysse a écrit ces lignes remarquables : Cet homme illustre qui a fait le panégyrique de ces saints avant nous, et qui les a comme couronnés par ses louanges, est lui-même un prodige que tout l'univers admire, la règle exacte de l'érudition chrétienne et profane, l'image et le tableau d'un vrai philosophe, le parfait modèle des évêques, un directeur judicieux des actions comme des paroles.

Pour confirmer ces mots de saint Grégoire de Nazianze, que saint Bazile pénètre toutes les choses spirituelles, nous ne pouvons mieux faire que de citer ces passages de son homélie sur les premières paroles de l'Évangile de saint Jean.

» Les moindres paroles de l'évangile surpassent en profondeur et en magnificence tous les autres oracles que l'esprit saint a répandus dans l'écriture.

Ailleurs, ce sont les serviteurs qui nous parlent; ici, c'est le maître lui-même des prophètes. Mais parmi les saints évangélistes, celui dont la voix retentit avec le plus d'éclat, celui qui nous a révélé les mystères les plus sublimes et les plus élevés au-dessus de toute intelligence, c'est Jean dont vous venez d'entendre ces paroles : Au commencement était le verbe, et le verbe était en Dieu, et le verbe était Dieu.

» Je connais plus d'un écrivain très-étranger à la vraie doctrine, et uniquement jaloux de la gloire résultant d'une sagesse mondaine, qui, dans son admiration pour ce début, a osé se l'approprier en l'insérant dans ses ouvrages. Ce sont là les larcins accoutumés du démon qui nous dérobe nos richesses pour les transporter à ses mensonges ; que si une sagesse mondaine a témoigné pour ces paroles une si haute admiration, quelles seront nos pensées à nous, les disciples de l'esprit saint ? Mais, s'il est facile d'admirer les belles choses, il ne l'est pas autant d'en rendre raison. Il suffit d'avoir des yeux pour reconnaître la beauté de l'astre qui nous éclaire de ses rayons ; essayez de fixer sur lui vos regards, votre vue éblouie cesse bientôt de le pouvoir contempler. Tel est l'effet que produit la méditation de ces paroles : *Au commencement était le verbe.* L'évangéliste voulant nous apprendre ce qui concerne la science du Fils de Dieu, nous fait remonter jusqu'au principe de tout ce qui existe. L'esprit saint connaissait bien ceux qui combattraient un jour

la gloire du fils unique de Dieu ; il avait vu dans l'avenir les sophismes par lesquels certains hommes cherchaient à ébranler la foi du chrétien. » S'il fut engendré, nous dit-on, il *n'était* donc pas avant de l'être ? » Et encore : « Ce qui n'existait pas, lui aurait donc donné la naissance ? » — L'Esprit saint a prévu toutes ces objections; il répond à tout par ce seul mot : *Au commencement était le Verbe.* Que l'on vous dise : S'il fut engendré, il n'était donc pas ? Répondez : *Au commencement il était.* Avant d'être engendré, qu'était-il ? Tenez-vous à ce mot : *Au commencement.* Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencent, dès l'origine des choses, *il était;* il ne commençait pas; *il était.* On ne le créait pas; on ne le faisait, *il était : Non prius factus est, sed erat.* Rien qui ait préexisté à ce commencement. Remontez au commencement de toutes choses; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez; allez au premier jour, remontez encore : *Au commencement* avant tout ce qui a pris commencement, *il était.* Que s'il était au commencement, quel est le temps où il n'était pas.

« Mais qu'était-il ? Il était le Verbe. Qu'est-ce à dire ? Ce qu'il était au commencement était le Verbe, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur, *sermo;* discours qui est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même.

» Où est le Verbe? Non dans tel lieu; car ce qui est sans limite n'occupe point une place déterminée. Il était *chez Dieu; Verbum erat apud Deum*, également infini. Parcourez tout l'espace : partout Dieu qui le remplit; partout, de même, le fils immense comme lui..... » *Le Verbe était chez Dieu, apud Deum*, pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte Dieu, mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant; comme étant en Dieu une personne et une autre personne que ce Dieu en qui il est; et cette personne était une personne divine : elle était Dieu. » (Traduction de M. Guillon.)

Il nous semble que personne, même Bossuet, n'est allé plus loin sur cette voie sublime. Dans les sujets de morale, saint Basile est plein de profondeur dans le sentiment et de grâce dans l'expression.

Ouvrons son livre au hasard; à toutes pages nous trouverons le grand écrivain : « Si vous êtes frappé de quelque disgrâce inattendue, dit-il dans son homélie de l'action de grâces; que votre courage s'y trouve préparé à l'avance pour éviter le trouble où il vous jetterait; ensuite adoucissez les maux présens par l'espoir des biens futurs. Les personnes qui ont la vue faible s'abstiennent de la fixer sur des couleurs tranchantes, et ne la reposent que sur les fleurs et sur la verdure. Suivons ce procédé, en éloignant de notre esprit la pensée habituelle des

objets propres à l'attrister, et que votre vue s'élève au-dessus des digrâces présentes, pour s'attacher à la considération des biens véritables. »

Poursuivons. Nous trouvons dans la quatorzième homélie une éloquente peinture, qui nous retrace les horreurs de l'esclavage du quatrième siècle. Pourquoi faut-il que le paupérisme perpétue encore aujourd'hui la souffrance chez les peuples les plus civilisés ?

« Quel tableau puis-je vous faire de la misère du pauvre ? Il promène ses regards autour de lui : sa maison dépouillée ne lui laisse entrevoir aucune ressource ; pas une pièce d'argent, pas même l'espérance d'en avoir. Son mobilier, ses vêtemens, consistent en de misérables lambeaux qu'il ne vendrait pas quelques oboles. Quel parti prendre? Ses yeux se sont portés sur ses enfans. S'il allait les exposer sur la place publique et trouver un acheteur, peut-être ce secours suspendrait-il la mort qui le menace — il s'y rend — Arrêtons-nous un moment pour contempler le combat qui déchire ce malheureux partagé entre la faim qui le presse et l'affection paternelle. La faim se présente à lui avec les angoisses de la mort. La nature crie, elle veut qu'il meure avec ses enfans. Tantôt c'est l'une, tantôt l'autre qui triomphe. Enfin le poids de la nécessité l'entraîne ; il cède en gémissant. Mais quelle incertitude nouvelle plus accablante encore ! De ces enfans, lequel vendrai-je le premier ? Pour qui seront les préfé-

rences de cet homme qui (comme le riche de notre Évangile) a du bled à vendre? Sera-ce l'aîné? Mais son droit d'aînesse demande grâce. Sera-ce le plus jeune? Mais serai-je sans pitié pour un âge si tendre, qui ne sent pas encore son malheur?.... mais si je les veux conserver tous, je les verrai périr de faim. Si j'en livre un seul, de quels yeux verrai-je les autres? Eux-mêmes, hélas! de quel œil verront-ils un père, dont ils n'auront que trop le droit de suspecter les sentimens? Comment habiterai-je ma maison pour n'y plus revoir un fils que tout m'accusera d'avoir perdu moi-même? Comment irai-je m'asseoir à une table où le pain que je mangerai m'aura coûté mon fils?

» Et le malheureux est parti en versant un torrent de larmes; il s'est déterminé, dans la nécessité qui le presse, à vendre le plus chéri de ses enfans; c'est à vous qu'il vient l'offrir. Vous, insensible à ses pleurs, vous fermez votre âme à toutes les impressions de la nature; vous le voyez écrasé par la faim, et vous marchandez avec lui; vous vous jouez de ses douleurs, vous prolongez son supplice. Il vous offre ses propres entrailles pour prix de quelque aliment; et loin que votre main tremble en recevant la victime, vous disputez sur le prix, vous lui insultez! Vous vous récriez avec amertume sur ce que l'on vous demande; et qu'il subisse mille tortures à la fois, peu vous importe; tout ce qui vous occupe, c'est d'avoir moins d'or à donner! Partout vous avez

l'or dans les yeux et dans la pensée. Que vous dormiez, que vous ne dormiez pas, vous n'êtes occupés que de l'or..... Vous voudriez que tout se changeât en or, et vous n'y réussissez que trop. Tous vos commerces, toutes vos manœuvres, toutes vos entreprises, vous apportent de l'or; enfin, l'or même, multiplié par l'usure, vous produit de l'or !

» Rien ne satisfait la passion insatiable de l'avare..... Plus il se charge d'or, plus il en désire. Si les richesses abondent dans votre maison, n'y attachez pas votre cœur, nous dit l'Écriture. Vous, vous les retenez lorsqu'elles débordent; vous leur fermez toute issue. Enfermées et retenues de forces, que font-elles? Elles rompent toutes les digues, se font jour à travers toutes les précautions, et si, s'échappant avec la violence d'un ennemi qui fait une soudaine irruption, elles renversent les lieux où elles étaient amoncelées, il en construira, a-t-il dit, de plus grands. Mais qui lui répond qu'il ne les laissera pas à un héritier avant d'avoir pu mettre la main à ses constructions nouvelles, ainsi que nous le voyons dans l'histoire de notre Évangile? »

Toujours dans ces premiers siècles nous trouverons les grands hommes du christianisme soutenant le faible contre le puissant, prêchant l'affranchissement de l'homme, étant enfin de véritables tribuns du peuple, supérieurs à tous les tribuns, car leur éloquence avait quelque chose de la parole divine qui était venue consoler et sauver le monde.

La correspondance de saint Bazile et de saint Grégoire de Nazianze nous offre la peinture d'une de ces amitiés fortes et saintes, telles que nous en trouverons dans la vie de saint Augustin. Tout le monde a lu la belle lettre de saint Bazile, citée par M. Villemain dans ses *Mélanges littéraires*; tout le monde a admiré la poésie antique dont le solitaire illustre a embelli sa retraite. Voici ce que nous trouvons dans une lettre de saint Grégoire de Nazianze : « Qui me rendra, écrit-il à saint Bazile, ces jours heureux que j'ai passés avec vous, pendant lesquels nos travaux faisaient nos délices? Qui me rendra ce chant des Psaumes, ces veilles, ces prières qui nous transportaient de la terre au ciel; cette vie qui semblait n'avoir rien de matériel ni de corporel? Et pour venir à ce qu'il y a de plus petit et de plus vulgaire, pourrai-je revoir ce temps si doux que nous passions à travailler des mains, à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à conduire de l'eau par des canaux. Je n'oublierai jamais ce platane que j'ai planté, que vous avez arrosé comme un autre Apollon, et que Dieu a fait croître pour notre honneur et comme un monument des grands travaux que j'ai exécutés chez vous. »

Touchante alliance de la vie simple des champs et de la véritable grandeur philosophique !

Saint Bazile-le-Grand eut pour frère saint Grégoire de Nysse, évêque de Nysse en Cappadoce. Il fut persécuté pour la foi et exilé par l'empereur Va-

lens. Il parut avec éclat aux conciles d'Antioche et de Constantinople, et exerça une grande influence sur son temps. Les ouvrages de saint Grégoire de Nysse sont des commentaires sur l'Écriture, des traités dogmatiques, des sermons sur les mystères, des discours de morale et des panégyriques des saints. Malgré le jugement de Ruffin, qui plaçait saint Grégoire de Nysse au même rang que l'illustre archevêque de Césarée, tout le monde reconnaît l'immense supériorité de ce dernier. Le style de saint Grégoire de Nysse est souvent plein d'affectation et d'emphase, le naturel lui manque; la véritable inspiration est toujours simple. L'allégorie abonde dans les œuvres de l'évêque de Nysse, et rien n'est plus froid que cette manière. On trouve dans les écrivains grecs de cette époque un modèle de simplicité évangélique, nous voulons parler de saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, qui fut persécuté par les ariens, chassé de son siége et réintégré plusieurs fois. Sous le titre de Catéchèses, saint Cyrille a laissé des leçons qui renferment un abrégé très-lucide et très-profond de la doctrine chrétienne. On peut considérer saint Cyrille comme un modèle d'éloquence populaire : il a le rare talent d'enseigner les choses les plus élevées aux intelligences sans culture. Il mourut à Jérusalem, en 386, après trente-cinq ans d'épiscopat.

XIX.

SUITE DU 4e SIÈCLE.

Église grecque. — Saint Jean Chrysostôme.

Saint Chrysostôme fut entraîné du barreau vers l'église comme plusieurs autres grands hommes du quatrième siècle. Élevé par une mère chrétienne, il reçut d'elle l'amour évangélique, et du sophiste païen Libanius, le sentiment profond de la poésie grecque. Le séjour de cette grande ville d'Antioche si molle, si élégante, si passionnée, dut aussi avoir une influence puissante sur son génie. Toutefois ces mœurs athéniennes et asiatiques ne purent enchaîner ce noble athlète; lorsqu'un nouveau mouvement intellectuel emporte le monde, les grandes âmes, quelles que soient d'ailleurs les voluptés qui les entourent, sont arrachées au passé, pour seconder le

progrès social et prendre leur place glorieuse dans l'admiration des hommes. Au quatrième siècle un Jean Chrysostôme ne pouvait remplir sa mission que dans l'Église. Dans les beaux jours de la Grèce antique il eût été Platon ou Démosthènes; mais le christianisme était la première des philosophies de son temps, c'était la seule doctrine qui pût enflammer l'imagination puissante des conducteurs de l'humanité. Aussi nous voyons saint Jean Chrysostôme rejeter bientôt avec dégoût cette carrière d'avocat si brillante naguère encore à Rome. Il était né vers 347. Dès l'année 368, c'est-à-dire à vingt et un ans, il se révolta dit Tillemont, contre la vie tumultueuse et les injustices ordinaires des tribunaux, et se réfugia dans l'Évangile. Ses jours et ses nuits, il les passe dans la méditation des écritures, il change son extérieur, porte un vêtement sombre, et son visage devient grave et recueilli.

L'évêque d'Antioche lui donne le baptême et le fait lecteur. Dès-lors Chrysostôme se passionne pour la solitude. L'un de ses plus chers amis, Basile, veut l'entraîner avec lui dans la retraite. Chrysostôme nous a raconté dans son premier livre du sacerdoce, et son penchant pour la méditation solitaire et les larmes d'une mère tendre pour le retenir près d'elle. Ce morceau a tout le charme de l'autobiographie des grands hommes. « Elle me prit par la main, dit-il, me conduisit dans sa chambre et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où

elle m'avait donnée naissance, elle se mit à pleurer, et me dit des choses encore plus tristes que ses larmes. »

Il resta chez sa mère ; mais il se tenait enfermé dans sa chambre, vivant dans le repos, dans le détachement de tous les soins de la terre, sans faire de visites, sans communiquer avec personne. Cependant toute la grande ville d'Antioche s'inquiétait de ce jeune homme, qui se dérobait au monde et menait au sein de la société la vie des anachorètes. Les chrétiens charmés de sa saintcté voulurent l'élever à la dignité d'évêque. C'est alors qu'il se retira dans les montagnes voisines d'Antioche, faisant donner l'épiscopat à son ami, Basile, et écrivant dans sa retraite ses beaux livres du sacerdoce, qui eurent un grand retentissement dans toutes les églises d'Asie. Non-seulement Chrysostôme racontait aux hommes les épreuves de sa vie, et tous les détails d'intimité qui ont tant de charme, mais ce jeune homme dictait des lois sévères aux prêtres et aux évêques[1], et dans un style dont les magnificences faisaient déjà pressentir le rival de Démosthènes.

Cette éloquence attira sur lui l'attention de l'évêque d'Antioche ; Chrysostôme fut bientôt prêtre et chargé de l'instruction du peuple. C'est alors qu'il commença cette suite d'homélies sublimes, admirables commentaires des écritures, qui sont restées comme des modèles, et que les plus grands orateurs modernes ont imitées de cent manières.

Le peuple d'Antioche, dit Tillemont, écoutait ses sermons avec une ardeur et une admiration incroyables, et les interrompait même souvent par des cris de joie et des battemens de mains, qui blessaient son humilité. On prétend qu'il avait ordinairement cent mille personnes pour auditeurs à Antioche. Cette exagération nous donne une idée de la foule qui se précipitait sur les pas du grand homme.

Il adressait cependant de dures vérités à ce peuple ; ses mœurs dissolues, ses habitudes de luxe, les mollesses de la vie asiatique, étaient souvent chatiées par la parole brûlante de l'apôtre.

Il dit dans son vingt-troisième sermon au peuple d'Antioche :

» Nous n'avons point en tête des Amalécites ou d'autres barbares ; mais nous sommes assaillis par les pompes infernales des démons. Il n'y a point de si dangereux ennemis, que ces divertissemens nocturnes, ces bals, ces assemblées, ces immorales comédies. Nos déréglemens passés demandent des larmes, de la honte, de la tristesse ; et cependant la joie éclate partout. Antioche a pris les habits d'une courtisane ; l'or et les pierreries brillent sur ses vêtemens ; chacun pare ses magasins somptueux de ses plus belles marchandises, et tâche de surpasser ses concurrens. Ornez plutôt vos âmes que vos magasins : C'est pour ces ornemens que les anges et les archanges doivent avoir de l'admiration ; c'est pour eux que le maître des chérubins réserve les récom-

pensées. Cette vaine ostentation excite le mépris des gens sages et l'envie de ceux qui sont travaillés d'une pareille faiblesse. »

Les traits heureux abondent dans ce discours; nous aurions pu ouvrir au hasard un des nombreux volumes de Chrysostôme et nous y aurions trouvé ces belles et nobles choses : « C'est une fête continuelle qu'une conscience sans reproche, elle nourrit l'âme de l'espérance des biens éternels...

» Dans vos louanges et dans vos mépris, vous pouvez encore glorifier le Seigneur; par exemple, quand vous voyez passer un scélérat magnifiquement vêtu, superbement paré de la dépouille des provinces qu'il a désolées, suivi d'un grand nombre de valets; si quelque âme faible s'éblouit à ce vain éclat, faites-lui voir son erreur, découvrez-lui la vanité de cette pompe frivole, plaignez, pleurez le bonheur de ces malheureux. C'est ainsi que l'on peut mépriser en l'honneur de Dieu; ce mépris sert d'instruction à ceux qui en sont témoins, et amortit en leurs cœurs le désir des choses terrestres...

Que de poésie dans ses démonstrations de la Providence! « Parcourez, dit-il, les différentes espèces des fleurs et des herbes, leurs usages, leurs odeurs, leurs figures, leurs situations, leurs noms, les arbres fruitiers et ceux qui ne produisent que de l'ombre; les métaux, les animaux de l'air, de la terre, de la mer, les prairies du ciel, dont on peut dire que les astres sont les fleurs; et ne vous étonnez pas si je

dis que le ciel a des prairies, on pourrait même en trouver parmi les oiseaux, et certes il n'y en a point sur la terre qui soient émaillées de plus de couleurs que le corps et les ailes de nos paons. Pensez à la beauté du ciel, qui malgré sa vieillesse conserve toujours la grâce de la nouveauté; la terre ne se lasse pas de produire, sa fécondité est inépuisable; les fontaines coulent sans se tarir depuis la naissance du monde; la mer a beau s'emplir de mille fleuves, elle ne déborde point. »

Encore une citation qui va montrer avec quelle hauteur de pensée Chrysostôme aborde les sujets de morale qui sont de tous les siècles :

» Mais pourquoi l'apôtre ne dit-il pas : Avertissez les riches de ce siècle de se défaire de leurs richesses, et de se réduire à la pauvreté, et qu'il dit seulement, avertissez-les de n'être pas orgueilleux? Si vous en voulez savoir la raison, mes frères, la voici : C'est que l'orgueil est la racine de l'avarice. En effet, quiconque est ennemi de l'éclat, n'a pas un fort grand attachement pour les richesses. Pourquoi pensez-vous que les hommes prennent plaisir à voir une foule de valets, et toute cette pompe inutile qui les environne? Ce n'est que pour contenter leur vanité, et pour se rendre plus considérables aux yeux des hommes. L'apôtre savait aussi que les richesses ne sont pas défendues, pourvu qu'on en fasse un bon usage. Car comme je l'ai déjà dit, on ne condamne pas le vin, mais l'ivrognerie. Ainsi les richesses peu-

vent être innocentes ; l'avarice et l'avidité ne le sont jamais.

« Au reste, il y a bien de la différence entre l'avare et le riche. L'avare est toujours dans le besoin : Or, celui qui a besoin ne doit point passer pour riche. Aussi, à proprement parler, les avares sont bien moins les possesseurs que les gardiens de leurs trésors ; ils en sont les esclaves et non pas les maîtres. On dirait qu'on leur a fait défense de toucher à cet or qu'ils cachent jusqu'au centre de la terre ; ils ne le considèrent que comme le bien d'autrui ; et certes on ne peut pas dire qu'ils en soient les propriétaires, puisqu'ils n'oseraient en assister ni les pauvres, ni leurs amis. Or, où il n'y a point d'usage, il n'y a point de propriété. Cependant vous remarquerez que saint Paul n'exige pas toutes choses de tout le monde ; mais qu'il se guide d'après la faiblesse de ses auditeurs, aussi bien que Jésus-Christ, qui n'ordonne pas à un de ces riches de vendre son bien, et de le distribuer aux pauvres. Cette leçon était trop difficile pour lui ; il lui en donne de plus aisées. Mais voyant qu'il avait le courage d'aller plus loin, et de s'élever à quelque chose de plus haut : si vous aspirez à la perfection, lui dit-il, vendez tout et le distribuez aux pauvres. Ce n'est pourtant pas un commandement, ce n'est qu'un avis, il en laisse l'exécution à son choix ; il ne le contraint pas, il enseigne. Saint Paul suivant les traces de son divin maître, ne conseille point aux riches de se dépouiller de leurs ri-

chesses, mais de l'orgueil, soit qu'il eût égard à leur faiblesse, ou qu'il eût considéré que l'humilité fait naître le mépris des biens périssables. » (Deuxième sermon au peuple d'Antioche.)

En 387, l'empereur Théodose ayant frappé le peuple d'Antioche d'un nouvel impôt, il y eut une révolte dans la grande métropole de l'Orient. On maltraita quelques officiers impériaux, on renversa les statues de l'empereur et de l'impératrice. Puis ce peuple efféminé fut effrayé de son audace et attendit dans la stupéfaction le châtiment du maître. Nous allons voir ici les prêtres du Christ devenir de véritables tribuns du peuple. Flavien, l'évêque d'Antioche se rend à Constantinople, pour arrêter le courroux de Théodose. Chrysostôme prend momentanément la place de l'évêque d'Antioche. Le voilà au milieu de cette cité que l'empereur voulut d'abord livrer aux flammes, et qu'il se contenta d'abandonner à la colère de deux envoyés farouches qui remplirent les cachots et multiplièrent les supplices. Voilà le grand orateur rassemblant ce peuple éploré au pied de sa chaire, le consolant, lui parlant de Dieu en face de ce pouvoir terrible qu'un souffle de Dieu peut renverser. « Cette ville est dépeuplée par la crainte et le malheur, s'écrie-t-il, la patrie, c'est-à-dire la chose du monde la plus douce au cœur de tous les hommes, est maintenant devenue la plus amère. Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance avec la même horreur que l'on fuit le supplice; ils

s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en échappent comme d'un incendie. »

« Cependant, dit M. Villemain dans ses nouveaux mélanges, les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux ou de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force. Chrysostôme s'était éloigné quelques jours.

» Sur les montagnes voisines de la ville, vivaient depuis long-temps des ermites chrétiens, qui, dans les austérités de leur désert, semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire; ils paraissent au milieu de la ville, ils assiègent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns du christianisme.

» Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres, rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval; puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez de ma part cet avis à l'empereur : Vous êtes l'empereur; mais vous êtes homme et vous commandez à des hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez son ouvrage. Vous êtes si fort ir-

rité qu'on ait abattu vos images; Dieu le sera-t-il moins, si vous détruisez les siennes? Vos statues de bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs bases; mais quand vous aurez tué des hommes, comment réparer votre faute? Les ressusciterez-vous, quand ils seront morts? »

Rien ne nous frappe plus dans l'histoire des hommes que ces luttes de la parole sainte contre la force matérielle; Flavien fit entendre à l'empereur des discours inspirés par l'esprit de Dieu, et il revint de Constantinople avec la grâce d'Antioche, qui bientôt retentit de chants de fête, et oublia dans les jeux les larmes qu'elle venait de répandre.

Les nombreuses homélies prononcées par saint Jean Chrysostôme, pendant que le peuple d'Antioche tremblait sous le courroux de Théodose sont connues dans l'histoire de l'Eglise, sous le titre des *discours sur les statues*. Jamais le grand orateur ne fut plus éloquent, plus rempli de charité, plus maître de lui que dans cette circonstance solennelle. Saint Chrysostôme enseigna pendant dix années à Antioche, et les discours prononcés pendant cette période de sa vie sont peut-être ce qu'il a écrit de plus parfait. Ce vaste enseignement du christianisme éclaire les saintes Ecritures, les commente avec une pénétration profonde, traite tous les points de morale, reproduit l'histoire de cette religion divine pendant les quatre premiers siècles, et tout cela avec une parole magnifique, avec un génie admirable.

Comme peinture des mœurs de l'empire d'Orient, les homélies de saint Jean Chrysostôme offrent un intérêt singulier; tous les usages et les vices de la grande ville d'Antioche s'y reproduisent flétris par les austères paroles du prêtre de Jésus. Nous assistons à la vie de ces peuples, aux splendeurs de ces maisons opulentes qui comptaient jusqu'à trois mille esclaves; aux supplices infligés à ces malheureux, aux scènes de magie et de divination, aux fêtes païennes qui survivaient encore au culte évanoui. Nous voyons ces femmes de l'Orient, livrées aux molles voluptés de ces climats délicieux, se faire traîner à l'église dans un char tout brillant d'or, attelé de quatre mules blanches aux ornemens magnifiques. Ces femmes, entourées d'eunuques et d'esclaves, chargées de diamans et des tissus précieux de Laodicée et de Biblos, portaient à leurs oreilles, dit le prêtre d'Antioche, la subsistance de mille pauvres. Au milieu de ce luxe gigantesque, saint Jean Chrisostôme se fit l'apôtre de la charité, et il nous a laissé sur ce sujet des paroles adorables.

Depuis long-temps déjà la renommée de saint Jean Chrysostôme remplissait l'Orient, lorsque Nectaire, qui avait succédé, en 381, à saint Grégoire de Nazianze, dans l'épiscopat de Constantinople, vint à mourir le 27 septembre 397. Il y eut de grandes intrigues pour obtenir sa succession, car l'évêque de Constantinople pouvait vivre à la cour impériale et exercer ainsi une influence puissante. Mais toutes

les intrigues furent forcées au silence par l'éclat du génie qui éclairait alors le monde oriental. Pallade dit que l'eunuque Eutrope, qui était alors le ministre souverain des affaires, eut une grande part dans le choix qui fut fait de saint Jean Chrystôme pour évêque de Constantinople.

L'éloquent prêtre d'Antioche avait résolu de ne pas quitter son peuple, qui, du reste, l'aimait et l'admirait tellement, que l'on craignait une sédition lorsque la fatale nouvelle se serait répandue dans la ville. Aussi Arcade écrivit-il à Astère, gouverneur de l'Orient, de lui envoyer le grand orateur, mais en secret et par supercherie. Astère fit donc venir saint Chrysostôme et le pria de monter sur son char pour aller avec lui visiter une église hors de la ville; mais il l'enleva pour ainsi dire jusqu'à Pagres, et là il le remit entre les mains d'un eunuque et d'un officier de l'armée, envoyé par l'empereur pour le conduire à Constantinople, où il fut reçu avec un profond respect.

Toutefois, des intrigues ne tardèrent pas à s'ourdir contre le nouvel archevêque; ses compétiteurs repoussés se mirent à la tête de cette conjuration: Eutrope redoutait le caractère de Chrysostôme; la cour se lassa vite de ses censures. Constantinople était livrée à tous les vices de la molle Antioche. Seulement Chrysostôme les retrouvait ici sur une plus grande échelle.

Arcadius, dit M. Villemain, ne paraissait en pu-

blic qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorés. Il était sur un char attelé de mules blanches et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadème orné de diamans; sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence, et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Les jeux du Cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'enthousiasme et de fureur.

Chrysostôme foudroya de son éloquence tous les désordres de ce siècle; mais des fléaux de Dieu bien autrement terribles que les discours les plus véhémens, les barbares, sous la conduite d'Alaric, ravageaient l'empire romain, et Gaïnus, général goth, faisait trembler Arcadius et exilait le ministre Eutrope, qui alla se réfugier dans Sainte-Sophie et se plaça sous la protection du saint évêque, qui seul put le sauver de la fureur du peuple. Il adressa aux révoltés un discours magnifique sur la vanité des choses humaines, et ses paroles arrachèrent des larmes à tous les yeux. Mais le malheureux Eutrope

ne devait pas échapper long-temps à la mort ; ayant voulu s'enfuir de Constantinople, il fut saisi et exilé dans l'île de Chypre, d'où Gaïnus le fit transporter en Chalcédoine ; c'est là qu'il fut condamné à perdre la tête comme coupable de haute trahison.

La puissance impériale expirait, le faible Arcadius n'avait plus de ressources que dans l'appui du pontife. Tandis qu'il frémissait devant les barbares, Chrysostôme, qui n'avait pour lui que la force morale, en imposait à Gaïnus, et préservait de la mort trois grands de l'empire, dont ce dernier avait demandé la tête.

Chrysostôme déploya au milieu de ce conflit un caractère réellement admirable ; lorsque Gaïnus, qui était arien, comme presque tous les Goths, réclama une église pour ceux de sa secte, ce fut Chrysostôme qui empêcha le débile Arcadius de céder à sa requête ; et comme Gaïnus ajoutait que ses services lui donnaient des droits à cette faveur : « Quels sont, répondait le patriarche, les services qui exigent pour salaire la profanation du temple et le mépris des lois ? »

Des intrigues basses et odieuses ne tardèrent pas à s'ourdir contre Chrysostôme, qui avait pour ennemis tous les prêtres indignes du sacerdoce, tous les vils courtisans, toutes les femmes sans pudeur. Théophile, patriarche d'Alexandrie, présida je ne sais quel concile qui devait condamner Chrysostôme. Le sublime orateur sentait grandir ses forces en pro-

portion des attaques qu'il subissait. « Que puis-je craindre, s'écriait-il du haut de sa chaire, serait-ce la mort? Mais vous savez que Dieu est ma vie, et que je gagnerai à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans toute son étendue, est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? Mais nous n'avons rien apporté dans ce monde, et n'en rapporterons rien. Ainsi toutes les terreurs du monde sont méprisables à mes yeux, et je me ris de tous les avantages que les autres hommes souhaitent avec passion. » Une autre fois il disait : « Vous savez la véritable cause de ma perte, c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches tapisseries; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la sensualité de certaines gens. Il reste encore quelque chose de la race de Jézabel, et la grâce combat encore pour Élie. Hériodade demande encore une fois la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse. » (Fragment cité par M. Villemain.)

Le concile déclara que l'orateur avait désigné l'impératrice Eudoxie, et prononça la déposition du patriarche, pour quelques prétendues fautes contre la discipline ecclésiastique. Son bannissement, pour crime de lèse-majesté, fut demandé à l'empereur.

Chrysostôme est enlevé de nuit, au milieu des gémissemens d'un peuple qui l'idolâtrait. Dès qu'il s'est éloigné de Constantinople, la population se trouble et regarde le ciel avec terreur. Un tremblement de terre vient porter l'effroi au comble; Arca-

dius le partage, et l'impératrice Eudoxie elle-même s'empresse de rappeler le glorieux proscrit. Ce fut une grande fête nationale à Constantinople; la ville resplendissait de feux de joie, le Bosphore se couvrait de barques chargées d'une foule avide de contempler le grand homme, qui reprit bientôt son sublime ministère, mais pour être chassé de nouveau de Constantinople par un concile et par l'empereur. L'illustre orateur, conduit d'abord à Nicée, est traîné ensuite à Cucuse, où il arrive exténué de fatigue, après soixante-dix jours de route et de persécutions de toute nature. Cette bourgade, située dans les déserts du Taurus, devenait la demeure de celui dont le génie éblouissait la capitale du monde! Mais l'exil de Chrysostôme devait fixer l'attention de l'empire sur son obscure retraite. Les prêtres, les diacres, les diaconesses, les femmes du monde accouraient vers lui d'Antioche et des pays environnans. Si une lettre de lui parvenait à Constantinople, elle était copiée par mille mains; la pensée de Chrysostôme circulait dans la société comme une flamme céleste, et les tyrans en tremblaient sur leur trône vermoulu. Toutes les épîtres, tous les traités qu'il adressa au monde du fond de son désert, sont dictés par une pensée sublime, par une charité plus sublime encore.

Bientôt Arcadius et sa cour stupide trouvèrent encore Jean Chrysostôme trop près de Constantinople. Il fut relégué à l'extrémité de l'empire, sur

les bords du Pont-Euxin. Comme on n'osa pas assumer l'odieux d'un assassinat, on trouva moyen de le faire mourir de fatigue et de chaleur durant cette longue route. La lumière de l'Orient s'éteignit le 14 septembre 407, après avoir brillé pendant soixante années.

Il est juste, croyons-nous, de regarder Chrysostôme comme le plus étonnant orateur du christianisme. Nul n'a jamais eu plus d'abondance, d'inspiration et de profondeur; nul n'a jeté plus de flots de lumière sur la doctrine de Jésus. Bossuet a appelé saint Jean Chrysostôme le plus grand et le plus profond des prédicateurs qu'il y ait jamais eu dans l'Église. Bourdaloue le nommait le docte, l'incomparable évêque, le maître, le modèle des prédicateurs. Ces hautes autorités confirmaient, douze siècles après la mort de l'archevêque de Constantinople, les jugemens portés par ses contemporains. Cassien, son disciple, disait que comme le saint apôtre dont il portait le nom, il semblait avoir reposé sur le sein du Rédempteur, pour en rapporter tous les mystères de l'amour.

On peut dire que Chrysostôme fut le dernier des Grecs; l'éloquence de ce peuple immortel sembla descendre avec lui dans la tombe. Le successeur des Platon et des Démosthènes est sans contredit ce qu'il y a eu de plus parfait comme écrivain dans les cinq premiers siècles du christianisme. Chrysostôme a toutes les harmonies de cet art grec si magnifique et

si pur! Il termine glorieusement un des plus glorieux développemens de l'intelligence humaine. L'historien littéraire ne dit pas adieu sans d'amers et de profonds regrets à cette belle langue qui l'a enchanté dans toute la première partie de son poétique pèlerinage.

XX.

Langue syriaque. — Saint Éphrem.

Dans une petite ville de Syrie, presque dans le désert, un simple diacre composait des livres qui occupent une grande place dans l'histoire intellectuelle de ce siècle glorieux. Saint Éphrem a eu de bien illustres admirateurs : Saint Jérôme l'appelle un écrivain sublime et saint Grégoire de Nysse s'explique à son égard avec le même enthousiasme.

Saint Éphrem naquit à Nisibe, dans la Mésopotamie, sous le règne de Dioclétien, d'autres disent sous Constantin; il ne fut baptisé qu'à dix-huit ans, et se retira dans la solitude près d'Édesse, pour se livrer à la pénitence et au travail.

Les faits de la vie de saint Éphrem sont peu

compliqués; il refusa l'épiscopat et eut des relations avec saint Basile, qui avait pour lui une estime profonde. Voilà tout ce que nous savons sur cet homme célèbre. Ses ouvrages forment encore six volumes in-folio, quoique nous ayons perdu la plus grande partie de ses commentaires sur l'Écriture-Sainte. Nous avons de lui une collection imposante de discours et d'exhortations, de traités ascétiques, d'homélies et de prières, de questions et de réponses sur tous les objets de la foi et de la morale.

Saint Chrysostôme, cet immortel juge, a dit de saint Éphrem: « Ce grand homme excelle à échauffer les âmes tièdes et languissantes, à donner à la jeunesse des règles de conduite, à diriger les solitaires dans les voies de la perfection, les pécheurs dans celles de la pénitence, à confondre l'hérésie sous les traits dont il la perce. »

Saint Éphrem apparaît dans ses écrits comme un homme dont le cœur avait été profondément remué par les passions; sa sensibilité semble très-vive, et des larmes brûlantes tombent de ses yeux. On sent que de sublimes et ardentes aspirations ont consumé cette âme solitaire en face de Dieu.

Nul écrivain n'a parlé plus éloquemment du néant de la vie humaine : « Notre vie qui s'est si-tôt écoulée, voyez, quels avantages réels pouvez-vous lui promettre? Au contraire que d'embarras! quelle diversité dans les conditions! que d'inconstance et de viscissitudes dans son cours! Autour de vous tout

change, tout s'échappe, tout périt, excepté les œuvres de la foi, l'innocence et la sainteté des mœurs, seuls biens qui se manifesteront avec confiance à tous les yeux. Nos pères sont tombés avant nous sous les coups de la mort, sans s'y être attendus. Que de travaux que de tribulations, pour aboutir à ce terme commun! On a vu mourir les rois et leurs royaumes avec eux, sans que tous les efforts de l'univers dompté par leurs armes, pussent d'un seul moment retarder leur chute; sans que leurs trésors et toute leur puissance pussent les arracher au trépas. Pourtant que n'avaient-ils pas fait pour se rendre immortels? Ils ont bâti des villes, élevé des remparts, érigé des monumens qui nous étonnent. La mort s'est jouée de leurs espérances; elle a renversé leurs desseins; elle a tout abattu avec eux dans la poussière du sépulcre.... La magnificence de leurs tombeaux ne fait que montrer avec plus d'éclat le néant des grandeurs humaines. Ils y sont enfermés tout seuls; et ces vastes constructions, ces tables opulentes, ces couches voluptueuses où dormaient ces mêmes hommes, aujourd'hui gisans dans les cachots de la mort, ces richesses acquises au prix du juste et de l'injuste, ne les ont point accompagnés au lieu de leur dernière demeure. » (Saint Éphrem; traduction de M. Guillon.)

La mort plane toujours sur la pensée du diacre d'Edesse.

« Quel immense trophée pour la mort! Des peu-

ples entiers, les rois et les gouverneurs de province, quels nouveaux exploits pour ce terrible conquérant du genre humain ! La terre est agitée; les îles et les mers les plus reculées ont retenti des plus violentes secousses. La mort a ouvert un vaste gouffre, où tous les âges viennent se précipiter et s'engloutir. Assise sur des monceaux de cadavres, la mort siége comme sur un trône élevé, environnée d'une escorte innombrable de victimes dont aucune n'a pu se dérober à ses coups. »

Cette description d'une épidémie occupe plusieurs pages et présente un tableau d'une vérité effrayante. Saint Ephrem est le plus sombre des pères; son langage est en harmonie avec cette terre désolée qui a inspiré aux prophètes tant de paroles d'une ineffable douleur. L'esprit de Jérémie semble revivre dans les ouvrages du diacre d'Edesse.

XXI.

4e SIÈCLE.

Église latine. — Saint Ambroise.

Le mouvement intellectuel de l'Italie fut très-remarquable à cette époque; saint Ambroise naquit à Trèves dans les Gaules, résidence de son père, alors préfet du prétoire; mais sa mère devenue veuve le conduisit à Rome de très-bonne heure. Dès qu'il eut terminé ses études, ses plaidoiries furent tellement remarquées, que Probus le choisit pour son assesseur, afin de le nommer gouverneur de la Ligurie. Quelque temps après l'évêché de Milan étant venu à vaquer, il s'éleva une sédition entre les catholiques et les ariens qui tous voulaient nommer un évêque pris dans leurs rangs. Ambroise crut de son devoir comme gouverneur de se rendre

à l'église, pour essayer d'appaiser le tumulte; il parla si éloquemment et avec tant de sagesse que tout le peuple s'écria : *qu'il soit évêque!* Ambroise s'opposa envain de tout son pouvoir à cette élection, elle fut confirmée par l'empereur Valentinien.

« Dès que saint Ambroise fut ordonné évêque, dit Tillemont, il donna à l'église et aux pauvres tout l'or et l'argent qu'il pouvait avoir. Il donna même dès lors toutes ses terres à l'Église en réservant néanmoins l'usufruit à sa sœur. Car il ne voulait rien avoir qu'il pût dire lui appartenir, afin de suivre Jésus-Christ avec d'autant plus de facilité qu'il serait plus déchargé de toutes choses. » Saint Ambroise montra à Milan contre les ariens le courage que nous avons vu saint Chrysostôme déployer a Constantinople.

C'est dans les premières années de son épiscopat que l'évêque de Milan écrivit ses trois livres de la Virginité. Ce sujet était aimé entre tous des apôtres du christianisme. Saint Chrysostôme, saint Jérôme et saint Ambroise l'ont traité avec un soin tout particulier. On conçoit cette passion pour la virginité, chez les plus éloquens interprètes de cette sublime doctrine, qui venait arracher le monde au sensualisme colossal de la société romaine. C'était comme une protestation véhémente contre les orgies du paganisme, dont le récit étonne encore après tant de siècles.

Les deux premiers livres de saint Ambroise sur la

virginité sont très-fleuris et le saint auteur semble demander pardon de tout ce luxe littéraire. Ses écrits adressés à sa sœur et à une foule de jeunes italiennes qui s'étaient vouées à la virginité, sont pleins de charme et de douceur. Il y raconte plusieurs histoires touchantes. Nous en citerons une :

Une fille, d'une famille très-noble étant persécutée par ses parens qui voulaient la forcer de se marier, s'enfuit à l'église, et demeurait près de l'autel. Là cette chaste victime, tantôt prenait la main de l'évêque, et le conjurait de faire sur elle les prières accoutumées ; tantôt elle cachait sa tête sous l'autel, et disait à sa mère : Croyez-vous, ma mère, me voiler plus dignement que le saint autel qui sanctifie les voiles ; je préfère ce voile-ci dans lequel on consacre tous les jours Jésus-Christ, notre maître. Pourquoi me pressez-vous de me marier ? Il y a long-temps que je le suis. Vous m'offrez un époux, mais j'en ai trouvé un infiniment meilleur. Exagérez les richesses de celui que vous me proposez ; vantez sa noblesse, relevez son crédit et sa puissance. J'en ai un qui est incomparablement au-dessus de lui. Tout l'univers lui appartient ; c'est lui qui gouverne tout le monde. Sa noblesse est toute divine et toute céleste : Présentez-m'en un pareil ; je ne refuse pas de le choisir ; mais si vous n'en avez point à me donner qui en approche, ce n'est pas m'aimer que m'en offrir un inférieur, c'est porter envie au bonheur que je possède. Ce discours imposa silence à tout le

mondé. Un seul des assistans osa lui dire brusquement : Pensez-vous que si votre père vivait, il souffrit l'exécution de votre dessein ? — Peut-être hélas ! répondit-elle, est-ce la raison pour laquelle Dieu a permis qu'il soit mort ?

» La personne qui lui parlait de la sorte étant venue à mourir subitement, cet exemple jeta la frayeur dans tous les esprits. Chacun craignant le même sort pour lui-même, tous ceux qui s'opposaient à la consécration de cette vierge y donnèrent aussitôt leur consentement. On lui conserva ses biens, qu'on ne pouvait lui ôter sans injustice ; mais elle y ajouta le grand bien de la virginité. »

Outre les livres dont nous venons de parler, saint Ambroise consacra encore plusieurs écrits à la virginité et au veuvage, puis il écrivit ses deux premiers livres sur la foi. Il continua cette œuvre à la prière de l'empereur Gratien, et la dirigea surtout contre les faux évêques Pallade et Secondus, qui suivaient l'arianisme dans l'Illyrie. L'empereur, qui se disposait à marcher contre les Goths, avait demandé à l'illustre archevêque de Milan un traité dans lequel la divinité de Jésus-Christ fût assez démontrée pour qu'il pût refuter les doctrines que les sectateurs d'Arius avaient répandues dans l'Orient. Ambroise s'empressa de se rendre au désir impérial, et composa une belle exposition de la vérité catholique, à laquelle il mêla d'amères critiques des hérésies de l'arianisme. Dans une suite d'écrits sur la pénitence,

sur le Saint-Esprit et sur l'incarnation, saint Ambroise continue son magnifique enseignement, au milieu des troubles et des grandes batailles qui signalèrent l'époque où il vécut. Sa correspondance est empreinte d'une intelligence sublime et d'une angélique douceur; ses oraisons funèbres de Valentinien et de Théodose sont écrites avec une noblesse que ne rencontrent jamais les âmes qui ne s'abreuvent pas aux sources divines (1). Quelquefois l'orateur a des retours de tendresse intime, comme lorsqu'il s'interrompt dans le récit de la vie de Théodose pour s'écrier :

« Et moi aussi je l'aimais, cet homme de miséricorde, ce prince humble au faîte des grandeurs, dont les intentions étaient si pures, l'âme si disposée à la clémence; je l'aimais ce religieux empereur qui, même à ses derniers momens, était plus occupé des intérêts de l'Église que de sa situation présente; je l'aimais, et c'est pour cela que sa disparition du milieu de nous a laissé dans mon cœur une plaie si vive. Oui, je l'aimais, et j'ai la confiance de croire que le Seigneur exaucera les vœux que je lui adresse pour le salut de son âme. »

Mais une circonstance bien remarquable de la vie de saint Ambroise est l'oraison funèbre de Satyrius,

(1) Ce genre de beauté est imperceptible à certains yeux. L'académicien Thomas ne rappelle une des oraisons funèbres de saint Ambroise que pour signaler ses défauts.

son propre frère. Comment n'être pas frappé de la beauté de ce début?

« Nous venons, mes très-chers frères, d'amener à l'autel du sacrifice la victime qui m'a été demandée, victime pure, agréable à Dieu, Satyrius, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Je n'ai pas été trompé par une vaine espérance; mais la grâce a triomphé. Bien loin donc d'avoir à me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces, comme ayant toujours souhaité que, dans le cas de malheurs qui viendraient menacer l'Église ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Donc grâces au Seigneur, puisque dans l'alarme universelle où nous jette la défiance des Barbares, qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction par mes chagrins particuliers, et que c'est moi qui ai été frappé, quand j'avais à craindre pour tous. Daigne le ciel, arrêtant ici le terme de nos épreuves, agréer ma douleur, comme un acquit de la douleur publique! »

Quoique le caractère dominant de saint Ambroise fût la douceur, il montra cependant toute sa vie une fermeté et une énergie inébranlables. Ce fut lui qui convainquit et fit condamner Secondianus et Pallade, prêtres ariens, dans le concile d'Aquilée, tenu en 381. Il résista à l'impératrice Justine, qui favorisait les ariens, et lui refusa l'église qu'elle demandait pour eux à Milan; il réprima les abus qui s'étaient glissés dans le clergé, vendit les vases sacrés, pour

en employer le prix à délivrer les esclaves chrétiens et à soulager les pauvres durant la tyrannie de Maxime. Deux fois, à la prière de l'empereur Valentinien, il alla trouver ce prince dans les Gaules pour lui persuader de mettre bas les armes.

Saint Ambroise défendit avec ardeur la consubstantialité du Verbe contre les ariens; il était, dit un écrivain, comme le chef des armées du Seigneur; sa charité ne se répandait pas sur les seuls peuples de Milan, mais sur tout le monde chrétien.

Après la défaite du tyran Maxime, l'empereur Théodose passa en Occident, et replaça Valentinien sur le trône. Les Juifs demandèrent à l'empereur le rétablissement d'une synagogue, et elle leur aurait été accordée sans la fermeté de saint Ambroise qui tint tête à la puissance impériale.

Plus tard, saint Ambroise apprit que Théodose avait ordonné un horrible massacre à Thessalonique, pour punir cette ville d'une sédition; et lorsque l'empereur se présenta à Milan, l'archevêque lui refusa résolument l'entrée de l'Église, et l'obligea à faire pénitence. L'empereur obéit, ce qui ne l'empêcha pas en mourant de recommander ses enfans à saint Ambroise. Le saint archevêque mourut à cinquante-sept ans, en 397, deux ans après l'empereur, le 4 avril, veille de Pâque. Tout l'Italie le pleura.

Il remplit l'Occident de sa gloire et son nom vit encore aujourd'hui, salué par l'admiration des hommes. Les commentaires sur la Genèse, connus sous

le nom de l'*Hexameron*, reproduisent les idées d'Origène, de saint Hippolyte et de saint Basile. Ce dernier était l'objet de l'enthousiasme de saint Ambroise, qui le traduisait souvent, initiant ainsi les populations latines au génie solennel de ce grand homme. Il a suivi ces illustres pères dans toute la suite de ses commentaires sur l'Écriture. Comme saint Jérôme, saint Ambroise a laissé un recueil de lettres pleines d'intérêt, qui sont peut-être la partie de ses œuvres qu'on lit le plus aujourd'hui.

Il avait reçu de Dieu une organisation trop délicate pour ne pas sentir tout le prix de la poésie et de la musique; aussi voulut-il distraire son peuple par la mélodie des chants sacrés et par des hymnes qu'il composa lui-même. Ces hymnes devinrent si célèbres que dans les siècles suivans, au lieu de dire un hymne on disait une ambroisienne.

Les écrits de saint Ambroise sont d'un style tout à la fois plein de douceur et d'énergie, et s'il n'a pas toute la beauté des grands siècles de la littérature romaine, personne depuis la décadence n'a écrit un latin plus élégant et plus pur.

XXII.

Saint Hilaire de Poitiers.

La lutte contre l'arianisme ne fut pas moins vive en Occident qu'en Orient, et les Gaules occupent une grande place dans ce combat. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, que saint Jérôme appelait le *Rhône de l'éloquence latine*, fut dans nos contrées ce que le grand Athanase était à Alexandrie.

Hilaire naquit à Poitiers, au commencement du quatrième siècle. Élevé dans le paganisme, l'étude et les voyages le conduisirent au dégoût de ce culte croulant, et peu à peu à embrasser le christianisme. Élu évêque de Poiters, sa fermeté dans ses attaques contre l'arianisme lui attira la haine de l'empereur Constantin, et il ne tarda pas à être exilé en Phrygie, province remplie de disciples d'Arius.

C'est du fond de son exil qu'il adressa aux évêques catholiques des Gaules son livre *des Synodes, ou de la foi des Orientaux;* c'est là aussi qu'il acheva son grand ouvrage sur la Trinité, qui est son principal titre philosophique, et fut regardé par les contemporains comme un chef-d'œuvre de raisonnement et d'éloquence, malgré les détails diffus qui le déparent. Saint Jérôme, dans son épître à Paulin, dit que saint Hilaire était *monté sur le cothurne gaulois.* Ce livre expose, avec la supériorité du génie, le dogme catholique, et poursuit de traits brûlans les erreurs de l'arianisme.

Saint Hilaire a révélé dans cet ouvrage de curieux détails sur sa conversion aux idées chrétiennes: « Comme je cherchais, dit-il, en quoi consiste le bonheur de l'homme, je trouvais que dans l'opinion du plus grand nombre, le bien-être suprême de la vie, c'est ce qui a toujours séduit et ce qui charme aujourd'hui surtout les mortels, le repos et l'opulence. Mais serait-ce bien là la destinée et la béatitude de l'homme? Sa félicité consisterait-elle en ce qui le rapproche de la brute, qui jouit dans les vallées bien vertes et les gras pâturages du repos et de la satiété? L'homme est tellement fait pour un autre but, que cette similitude avec la brute lui répugne instinctivement ; il la condamne dans les autres ; il s'élève au-dessus de la paresse et de l'appétit grossier, et malgré lui, il est forcé de convenir que la vie lui a été donnée pour de belles actions et pour se

préparer au ciel ; en sorte que bien vivre, c'est être chaste, patient, ami de la science et de la vertu : et certes, sans cela, serait-elle un bienfait, cette vie ballottée d'angoisses et de tourmens, depuis l'ignorance de l'enfant jusqu'au délire du vieillard ? » (Traduction de M. de Bazelaire.)

« Au livre d'Hilaire, dit le même écrivain [1], les évêques orthodoxes des Gaules répondirent par une profession de foi catholique, qu'ils envoyèrent au proscrit pour le consoler, et celui-ci leur adressa aussitôt un nouvel écrit, intitulé *Des Synodes*, dédié aux évêques des deux Germanies, des deux Belgiques, des deux Lyonnaises, de l'Aquitaine, de la Novempopulanie, au clergé de Toulouse et aux prêtres de Bretagne. Ainsi du fond de sa grotte, un solitaire, ou un banni de son exil, remuait le monde par ses écrits ; des messages étaient envoyés d'un rivage à un autre ; les lignes écrites par Athanase, près des sépulcres des Pharaons, par Jérôme à Bethléem, par Augustin sur les ruines de Carthage, circulaient par toute la terre, et étaient dévorées par le peuple, par les femmes, aussi bien que par les chefs de la chrétienté, et c'était là un immense progrès ; car quelque misérables que soient les subtilités métaphysiques, elles transportent l'homme du règne des intérêts matériels à celui du pur esprit ; elles font triompher l'intelligence sur les passions physiques, politiques ou guerrières. »

[1] *Université catholique*, 61e livraison.

Pendant qu'Hilaire était exilé en Phrygie, le concile de Séleucie eut lieu en 359. L'évêque de Poitiers et quelques évêques d'Égypte défendirent la consubstantialité du Verbe contre les Semi-Ariens et les Anoméens, qui composaient plus des deux tiers de l'assemblée. Après le concile Hilaire se rendit à Constantinople et présenta un mémoire à Constantin. Les paroles qu'il adressa à cet empereur sont pleines de fermeté et parfois de véhémence. « Écoutez-moi donc, car je suis l'interprète de Dieu, moi qui ai l'honneur d'être son proscrit et son évêque... Vous feignez d'être chrétien, et vous persécutez le Christ ; vous faites tous les jours des formules de foi, et vous vivez contre la foi ; vous donnez des évêchés à vos partisans, vous emprisonnez les ministres fidèles, et vous faites marcher vos armées pour effrayer l'église... Vous recevez les évêques avec le baiser par lequel Jésus fut trahi. »

Hilaire fut rappelé à Poitiers vers la fin de 360, et son retour dans les Gaules fut un véritable triomphe. Les prélats de cette contrée s'illustrèrent à cette époque. Phibade, évêque d'Agen, écrivit contre l'arianisme un livre énergique, et Paulin, évêque de Trèves, défendait la foi par ses écrits, et mourait pour elle en exil.

Un évêque d'Arles, qui se nommait aussi Hilaire, était célèbre au V[e] siècle par des homélies, des lettres et quelques poésies ; il nous reste de lui un discours sur la vie de son prédécesseur, saint Honora-

tus. Saint Hilaire fut, à son tour, loué après sa mort par un autre Honoratus, évêque de Marseille, homme éloquent, selon ce qu'en rapporte Gennadius, son biographe. Nous aurions encore à la rigueur plusieurs noms à écrire ici; mais ils appartiennent bien plus à l'histoire de l'église qu'à celle des lettres. N'oublions pas cependant Sacianus, évêque de Barcelonne, dont nous avons un sermon sur le baptême qui est considéré comme une des meilleures productions littéraires du IV[e] siècle.

XXIII.

4ᵉ ET 5ᵉ SIÈCLES.

Église latine. — Saint Jérôme.

Né à Stridonium, sur les confins de la Pannonie et de la Dalmatie, au sein d'une famille chrétienne et riche, Saint-Jérôme reçut une éducation élevée. Envoyé à Rome dès sa première jeunesse, il y fut confié aux plus illustres instituteurs, entre autres au célèbre Donat, de qui nous avons des commentaires sur Virgile et sur Térence. On compte aussi parmi les professeurs de Saint-Jérôme, Victorin, dont les confessions de Saint-Augustin nous ont conservé le souvenir.

Saint-Jérôme se passionna pour les lettres grecques et latines; mais son caractère ardent et ses passions violentes le plongèrent en des égaremens dont le

retentissement se faisait encore sentir au fond des déserts, et lorsque la vieillesse glaçait son sang. Las de Rome et de ses dangereuses amorces, Jérôme visita les Gaules et l'Asie-Mineure, étudiant avec enthousiasme les langues savantes et l'Hébreu particulièrement ; mais le travail ne parvenant pas encore à dompter ses passions brûlantes, il alla se cacher dans un désert affreux de la province de Chalcide, et de là il se rendit à Béthléem, où il voulait mourir. Les circonstances l'enlevèrent plusieurs fois à sa solitude. Nous voyons qu'il fit un voyage à Antioche pour recevoir la prêtrise des mains de son évêque Saint-Paulin, mais Jérôme fit ses conditions, et il fut convenu qu'il n'exercerait pas les fonctions sacerdotales dont son humilité ne se croyait pas digne. Vers 380, à l'âge de quarante-cinq ans environ, il alla à Constantinople où il entendit Saint-Grégoire de Nazianze, dont la parole fut pour lui initiatrice. Deux ans après il accompagna Paulin, évêque d'Antioche, dans un voyage à Rome, où le pape Damase le retint, et lui confia des travaux d'une haute importance pour l'Église. Quoi qu'il vécut très-retiré pendant ce séjour à Rome, il se lia cependant d'une amitié sainte avec plusieurs personnes très-distinguées par leur naissance et leur fortune ; un assez grand nombre de dames des premières familles romaines s'attachèrent aux pas de Jérôme, pour l'entendre commenter les écritures et apprendre de lui la grande science du christianisme.

C'est là que la calomnie attaqua le saint docteur, qui avait flétri les mœurs du clergé de Rome avec l'énergie habituelle de sa parole. Loin de reculer devant de telles entreprises, Jérôme écrivit à quelques amis des lettres pleines de mépris pour ses accusateurs. Elles circulèrent promptement dans Rome et ne firent qu'aigrir des agresseurs perfides.

Las de toutes ces sales intrigues, Saint-Jérôme quitta Rome, et retourna dans le silence de Bethléem. Il y arriva en 387; peu de temps après, sainte-Paule et sa fille et sainte Eustochie allèrent l'y retrouver, et y fondèrent des monastères, dont Jérôme fut directeur

De grandes choses se passaient alors dans le monde. L'empire Romain qui après dix siècles de combats avait soumis l'univers, s'abîmait dans le luxe et la corruption de ses mœurs. Des peuples barbares allaient se jeter sur son cadavre; déjà les Vandales, les Suèves et les Alains, s'étaient répandus dans les Gaules et dans l'Espagne. Les Goths portèrent leurs excursions en Italie, et Rome tomba sous leurs coups. L'épouvante de l'Occident poussa en Palestine une foule d'hommes qui y cherchaient un asile contre la férocité des envahisseurs. Jérôme leur ouvrit des monastères, et vendit ce qu'il lui restait de patrimoine pour venir au secours des exilés.

Il mourut à Bethléem vers l'an 420 de Jésus-Christ. Son corps, dit un historien, qui n'était plus, même de son vivant, qu'un squelette décharné, fut

déposé dans la grotte de son monastere de Bethléem.

C'était au milieu de tous ces soins que l'infatigable Saint-Jérôme avait trouvé le moyen de se livrer à ses immenses travaux sur l'Écriture ; qu'il avait écrit non-seulement ces volumes de commentaires si profonds et si lucides ; mais encore rétabli l'harmonie dans les diverses parties de la Bible, et donné au monde presque toute la version que nous étudions encore aujourd'hui sous le nom de vulgate. C'est de Bethléem qu'il répandit dans l'empire Romain ces nombreuses lettres qui éclairaient et consolaient les bons, effrayaient et révoltaient les méchans.

La correspondance de Saint-Jérome est une sorte d'histoire de ce siècle ; on y retrouve tous les grands événemens reproduits avec la parole brûlante de ce génie âpre et indomptable. Telle est cette page écrite, lorsqu'il apprit la fatale nouvelle du siége de Rome par Alaric.

» Ce fut alors que nous sûmes que Rome assiégée avait été réduite à l'humiliante nécessité de se racheter à prix d'or ; que l'ennemi après l'avoir dépouillée, était revenu y mettre le siége, afin d'oter la vie à ses habitans, auxquels il n'avait plus rien à prendre. Ici la voix me manque et les sanglots étouffent mes paroles. Cette ville qui voyait l'Univers à ses pieds, tombe elle-même aux pieds d'un barbare. Elle expire, consumée par la faim, avant d'être dévorée par le glaive ; et de tant de

citoyens, à peine en reste-t-il quelques-uns pour la captivité. On les a vus poussés par les horreurs de la faim, chercher des alimens dans le crime et dans le meurtre. Les horreurs de la famine ont été telles, qu'on a vu des malheureux se déchirer les entrailles et se repaître de leur propre sang; l'on a vu des mères dévorer leurs enfans, et leur faire un sépulcre du même sein qui leur avait donné la vie. Ce fut durant la nuit que comme autrefois Moab, Rome fut prise; au milieu des ténèbres que ses murailles ont été renversées, que l'infidèle entra dans la ville du Seigneur, viola la majesté de son temple, et fit de la ville sainte un amas de ruines...... Donnant les corps de ses saints en proie aux oiseaux du Ciel, et leur chair aux bêtes de la terre, répandant leur sang comme de l'eau autour de ses murailles, sans qu'il se trouvât personne pour les enterrer..... O nuit, nuit désastreuse! qui pourrait en raconter les calamités ou les égaler par ses pleurs?.... »

Nous avons déjà parlé plusieurs fois, dans ce volume, de l'étonnante austérité de quelques hommes dans ces premiers siècles du christianisme. Il semblait que les excès sensuels de la société d'alors appelassent cette terrible guerre contre le corps. Saint Jérôme a été l'un des plus ardens spiritualistes des apôtres de Jésus; le récit de ses austérités et de ses souvenirs brûlans, que je ne cite pas ici, parce qu'on le trouve partout, effraie encore après des siècles. C'est ce passage, sans doute, qui aura ins-

piré aux peintres espagnols les tableaux étranges que l'on voit au Louvre. La rude âpreté de son langage tombait quelquefois comme le choc d'une légion barbare au milieu de la société romaine. Sa lettre à Eustochie, sur la virginité, révolta contre lui toutes les femmes voluptueuses, tous les prêtres indignes qui encombraient les salons de Rome. On conçoit que saint Jérôme n'ait pu vivre dans ce cloaque.

Il nous a laissé dans sa correspondance, dans ses vies des solitaires, d'admirables pages et des peintures merveilleuses; mais rien ne nous a jamais plus frappé, dans ce grand docteur, que les fragmens suivans des commentaires sur les saints livres.

« La vie présente n'étant qu'une vicissitude perpétuelle de biens et de maux, le juste doit s'attendre à tous les événemens, et demander au Seigneur la grâce de conserver une parfaite égalité dans l'une et l'autre fortune; car celui qui craint Dieu, ne se laisse ni enfler par la prospérité ni abattre par l'adversité.

» Si les hommes qui jouissent de la vie sont regardés comme très-peu de chose et comme une vanité (aux termes de l'Ecclésiaste), nous pouvons dire que ceux qui sont dans le tombeau, parmi les morts, sont la *vanité des vanités*, c'est-à-dire la plus grande des vanités.

» Il nous arrive souvent d'admirer la beauté d'une lampe, qui fait briller sa lumière au milieu des ténèbres; mais cette lumière disparaît entièrement, et devient inutile, sitôt que le soleil fait éclater ses

rayons sur la terre. Les étoiles même, qui sont si brillantes pendant la nuit, perdent tout leur éclat, et semblent n'être plus dès que le soleil a commencé à les obscurcir par sa lumière. La même chose m'arrive aussi, quand je m'arrête à considérer la beauté et la diversité infinie des créatures; j'admire les élémens et tous les grands corps de la nature; mais faisant réflexion sur leur peu de durée, et les voyant se précipiter vers leur fin, sachant d'ailleurs qu'il n'y a que Dieu seul qui soit toujours ce qu'il a été de toute éternité, je ne puis m'empêcher de dire et de répéter encore : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.

» Une race passe et une autre lui succède; mais la terre demeure ferme dans sa durée. » Depuis le commencement du monde, les hommes sont dans une perpétuelle révolution. La mort des uns nous prive de la compagnie de ceux que nous avions coutume de voir; et la naissance de beaucoup d'autres nous fait voir des personnes qui n'avaient pas encore paru sur la terre. Mais y eut-il jamais de vanité et de misère plus réelles que celles-ci? l'homme, couronné de gloire, comme étant le maître et le roi de la terre, passe comme une ombre, et est bientôt réduit en poudre; pendant que la terre, qui n'était faite que pour l'homme, demeure toujours stable, et ne connait point de changement dans sa durée.

« Le soleil, que Dieu a donné aux hommes pour éclairer leurs pas, les avertit lui-même chaque jour, par son lever et par son coucher, que le monde passe

et qu'il tend vers sa fin. Car dès que le bel astre a plongé son char de feu dans l'Océan, il court par des routes qui nous sont inconnues, se rendre au lieu d'où il était sorti, et il n'a pas plus tôt achevé le tour qu'il fait pendant la nuit, qu'on le voit se presser de sortir du côté de l'Orient, comme s'il sortait de son lit nuptial. Tous ces mouvemens réguliers et toutes ces vicissitudes journalières nous prêchent continuellement que nous ne faisons que passer, et que notre vie s'écoule sans que nous nous en apercevions. »

Sauf les erreurs astronomiques, qui appartiennent au temps de saint Jérôme, ces passages nous semblent d'une poésie et d'une profondeur morale admirables. Les choses les plus simples et le plus naïvement exprimées, y font naître mille pensées solennelles et mélancoliques. Jérôme a une âme tourmentée comme celle des grands hommes des civilisations vieillies. Nous ne trouverons pas en lui la force calme de Basile et de Chrysostôme, sa parole agite et bouleverse; mais aussi elle agrandit et élève. Dans les discussions dogmatiques, l'éloquent docteur était d'une tenacité invincible. Il s'éleva le premier contre Pélage, et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage s'en vengea en persécutant son vainqueur. L'amitié même, saint Jérôme la foulait aux pieds, lorsque celui qu'il aimait combattait la vérité. Il se brouilla avec Rufin, qui fut long-temps son intime ami. Leur querelle a fait assez de bruit

pour que nous nous y arrêtions un instant. Rufin avait profondément aimé saint Jérome; ils se connurent d'abord à Aquilee, où saint Jérome s'arrêta en revenant de Rome. Mais dès que saint Jérome eut quitté Aquilée pour parcourir les Gaules et l'Allemagne avant de se retirer en Orient, son absence fut si amère au cœur de Rufin, qu'il abandonna tout pour chercher son ami. Persécuté par les Ariens, qui dominaient sous Valence; il fut plongé dans un cachot, tourmenté par la faim et par la soif, et ensuite relégué dans les plus affreux déserts de la Palestine. Racheté par sainte Mélanie, il se retira avec elle dans cette contrée, et fonda un monastère sur le mont des Oliviers, où il réunit un grand nombre de solitaires. Élevé au sacerdoce, il se rendit célèbre par ses conversions; malheureusement le génie d'Origène subjugua le sien; les écrits de cet homme étonnant entrainèrent Rufin dans l'erreur. Saint Jérome, qui haïssait l'hérésie, rétracta tous les éloges qu'il avait accordés à Rufin, et s'exprima contre lui avec toute la véhémence de son âme. Cette séparation fit scandale; dans les siècles suivans de grands reproches ont été adressés à saint Jérome. Sans doute nous croyons sentir l'amitié aussi vivement que ceux qui en parlent le plus; mais les hommes vulgaires ne comprendront jamais l'âme d'un Jérôme ou d'un Bossuet (et nous ne citons pas ce grand nom sans dessein), ils ne comprendront pas cet amour de la vérité, plus énergique, plus profond

que tous les amours ; en face de cet immense intérêt, tous les intérêts s'effacent, en face de l'idée divine toutes les idées humaines se taisent. On ne peut juger saint Jérome que du haut de l'orthodoxie catholique.

Le saint docteur, qui a laissé un livre sur les écrivains célèbres de son temps (livre auquel, croyons-nous, on a quelquefois donné trop d'importance), avait lui-même un style plein d'élévation et d'élégance, quoique déparé çà et là par quelques bizareries.

Rufin, son antagoniste, a laissé plusieurs traductions des pères grecs, un écrit pour la défense d'Origène, et divers commentaires sur l'écriture.

XXIV.

Saint Augustin.

Il y a des hommes que Dieu appelle à lui dès le commencement; leur âme, en s'éveillant, est nourrie des saintes lumières, leur jeunesse est préservée du souffle des passions mauvaises. Ils passent au milieu de la corruption de la terre, comme s'ils n'appartenaient pas à notre nature, tant la grâce les élève et les spiritualise! D'autres avant d'être touchés, et d'arriver à la pratique vive et constante du christianisme boivent à toutes les coupes de la vie présente. Leur âme souille sa pureté native aux épreuves sensuelles du monde, jusqu'à ce que le jour de force arrive et les délivre. Si les premiers ont quelque chose de plus angélique et de plus divin, les seconds

ont souvent dans la pensée une profondeur plus pénétrante. Comme ils ont plus souffert, ils connaissent mieux peut-être toutes les ramifications de la vie humaine; toujours ont-ils une plus grande influence sur les âmes qui ont passé par les mêmes épreuves.

Saint Augustin naquit à Tagaste, en 354, de Patrice et de Monique, qui fut depuis élevée au rang des saintes. Il étudia d'abord dans sa patrie, puis à Madaure et à Carthage. Son intelligence se développa dans cette grande ville; mais il en imita les mœurs. Il fut père fort jeune d'un fils nommé Adéodat. La mère de ce jeune homme était très-chère à Augustin. Il embrassa avec ardeur toutes les erreurs du manichéisme, et enseigna cette secte avec l'éloquence brûlante qui le caractérise.

Augustin professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome et enfin à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya; saint Ambroise était alors évêque de cette ville; l'éloquent manichéen allait souvent écouter les enseignemens du grand évêque, et c'est à eux qu'il doit d'avoir enfin ouvert les yeux sur les folies de cette secte. Saint Ambroise fut aidé dans cette glorieuse conversion par les larmes et les prières de Monique. Augustin avait trente-deux ans lorsqu'il reçut le baptême, à Milan, pendant la Pâque de l'année 387. — Dès-lors il ne s'occupe plus que de l'Évangile : de retour à Tagaste, il se consacre au jeûne et à la prière, donne ses biens aux pauvres, et

forme une sorte de communauté avec quelques-uns de ses amis. Peu de temps après, Augustin se rend à Hippone; Valère qui en était évêque, le fait prêtre malgré lui, et lui permet par un privilége inoui jusqu'alors sur la terre d'Afrique, d'annoncer immédiatement la parole de Dieu.

Nous voyons l'année suivante, en 392, Augustin confondre Fortunat, prêtre manichéen : cette lutte eut lieu dans une conférence publique, et le succès fut d'autant plus éclatant qu'Augustin connaissait profondément une secte dont il avait été le fervent apôtre.

En 393, il donne dans un concile tenu à Hippone, une si belle explication du symbole de la foi que tous les évêques en sont dans l'enthousiasme. En 395, un autre concile donne Augustin pour coadjuteur à Valère dans le siége d'Hippone.

Alors éclate dans toute sa force le génie d'Augustin. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, il poursuit l'erreur avec un acharnement terrible. Félix manichéen célèbre, vaincu dans une conférence publique, avoue sa défaite et abjure sa doctrine.

En 411, les évêques catholiques et les donatistes se réunissent à Carthage; le coadjuteur d'Hippone remplit toute l'assemblée d'admiration par l'éloquence et la logique réellement étonnantes avec lesquelles il établit l'unité de l'Église. Ses écrits com-

mencent alors à se répandre et à remuer toutes les intelligences.

En 418, on le retrouve au concile général d'Afrique tenu à Carthage, contre les pélagiens. Augustin, qui avait déjà foudroyé leurs erreurs, rédigea neuf articles d'anathèmes, et montra un zèle si ardent contre cette hérésie, que la postérité lui a donné le titre de docteur de la grâce.

Consumé de travaux et d'austérités, il mourut en 430, à l'âge de soixante-seize ans. Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit la vie de l'illustre évêque d'Hippone. Cet historien porte le nombre de ses ouvrages, en y comprenant ses sermons et ses lettres, à 1030.

Avant d'entrer dans l'examen de cette œuvre immense, nous croyons devoir placer ici une observation relative à la vie privée de saint Augustin.

Il n'est pas rare de l'entendre citer dans le monde comme un grand pécheur, qui est entré dans la vie religieuse, avec des crimes à expier ; c'est selon nous une erreur singulière. Saint Augustin né en dehors du christianisme (son père était païen) sur une terre brûlante, dans une pays à esclaves, où le concubinage était légal, vivant au milieu de jeunes gens adonnés à toutes les voluptés, a suivi le torrent qui l'entraînait. Dès qu'à l'âge de trente-deux ans, il a reçu le baptême et accepté le christianisme, nous ne voyons nulle part que sa vie n'ait pas été continuellement

admirable. Ceci dit en passant, arrivons à l'étude des livres de ce grand homme.

On les a divisés en sept classes principales : 1° ouvrages de philosophie, de critique, de rhétorique, d'érudition ; 2° livres sur l'ancien et le nouveau Testament ; 3° ouvrages dogmatiques ; 4° ouvrages de controverse, traités contre les juifs, contre les ariens, contre les manichéens, les pélagiens, les priscillanistes, les origénistes et les donatistes, 5° traités spéciaux et livres ascétiques ; 6° ouvrages oratoires, sermons, homélies ; 7° lettres.

Dans ses traités de philosophie, saint Augustin imite le plus souvent la forme des dialogues de Platon et de Cicéron ; d'ailleurs plusieurs de ces dialogues avaient eu lieu réellement entre ses amis et lui au sein de la belle solitude dans laquelle il s'était retiré près de Milan. — Ses trois livres contre les académiciens, ont pour but de combattre le septicisme tranquille de cette secte, et de démontrer qu'il est une vérité que l'homme doit chercher par tous les efforts de son intelligence. Le traité de la vie heureuse démontre qu'il n'y a de bonheur que dans la religion chrétienne. Ce dialogue offre des pensées d'une admirable profondeur, qui ont été depuis présentées par tous les grands hommes du christianisme. « Il suffit qu'on ait à craindre de perdre les biens du monde pour n'y pas trouver le bonheur. Eh ! quand on serait assuré de leur possesion, ils ne sont pas capables de rassasier le cœur toujours mi-

sérable par ce qui lui manque. » — « Le bonheur de l'âme ne doit pas être distingué de la perfection, à laquelle nous tendons par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité. » —Bossuet a résumé ce traité dans son magnifique sermon pour la fête de tous les saints.

Le livre *de l'ordre*, composé vers la même époque, est plein d'aperçus très-élevés sur le gouvernement de la Providence, sur les sociétés humaines et sur les devoirs des hommes. On voit que dès l'abord saint Augustin montre ce caractère d'universalité, qui est dans la nature de son génie. Mais ce qu'il y a encore de très-admirable dans ce grand homme c'est le calme qu'il sait garder au milieu des attaques auxquelles il est en butte. Lisez la réponse qu'il adresse dans son traité *de l'âme* et *de son origine* à ce jeune homme de la province de Mauritanie, nommé Victor, qui l'avait insulté violemment dans un écrit plein d'erreurs.

Sous le titre assez étrange *de l'étendue de l'âme*, *de quantitate animæ*, saint Augustin a écrit un très-beau livre de psychologie. C'est un dialogue entre Evode et saint Augustin. Ils discutent de l'origine de l'âme, de sa nature; ils se demandent pourquoi elle existe unie au corps, quel changement elle subit par cette union, en quel temps elle entre dans le corps et quand elle en sort. L'illustre docteur s'arrête à examiner si l'âme est étendue afin de montrer que la grandeur de l'âme n'est point une quantité

ou une grandeur matérielle. Il place parfois dans la bouche d'Evode des questions assez puériles; mais que sans doute il aurait pû entendre, dans les écoles subtiles de son temps, et de tous les temps, hélas! Ce que nous admirons le plus dans ce petit livre de *l'étendue de l'âme*, c'est le récit des gradations par lesquelles l'âme passe avant d'arriver au septième degré, qui est une sorte de réalisation de la vie céleste sur la terre.

« Dans cette vision, dans cette contemplation de la vérité, qui est le septième et dernier degré de l'âme, ou qui, pour mieux dire, n'est plus un degré, mais un repos auquel on arrive par les degrés dont nous avons parlé, quels bonheurs! quelle jouissance du vrai et souverain bien, quels *souffles* de la sérénité et de l'éternité! (Cujus serenitatis atque æternitatis efflatus), en parlerai-je?

. . . .

Afin que l'âme soit moins empêchée de s'attacher (inhærere) tout entière à la vérité tout entière, la mort redoutée naguère, est désirée comme une récompense souveraine, c'est la fuite, *l'échappement* (elapsio) de ce corps. »

XXV.

Suite de Saint Augustin. — Livres de critique et de littérature chrétiennes.

Toute l'antiquité a vu dans l'enseignement de la musique quelque chose de très-philosophique et de très-religieux ; si par le charme des sons, elle élève l'âme et la plonge dans les plus suaves rêveries de la poésie et de l'extase, elle rentre dans la science mathématique par ses combinaisons de mesures. Saint Augustin a composé un traité sur la musique, dans lequel il brille également comme philosophe, comme critique et comme théologien. Au moyen de cette étude sur l'harmonie, il arrive à la vaste harmonie de l'univers, et à enseigner l'amour de celui qui en est le principe et le conservateur. Dieu est le but de tous les écrits de ce grand homme ; ainsi dans

son livre du maître, il démontre le néant de tous les enseignemens humains et la nécessité de n'avoir pour maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans le premier livre de ses *soliloques*, il examine quel doit être celui qui veut découvrir la véritable sagesse accessible non aux sens, mais à l'esprit; et à la fin il s'efforce de démontrer que les choses qui *sont* véritablement, sont immortelles. Dans le second livre, il traite de l'immortalité de l'âme; mais cette belle question n'est éclaircie qu'à moitié, car l'ouvrage n'est pas achevé. » Il exprime dans ces deux livres, dit Tillemont, d'une manière encore plus admirable que dans les autres, quelle était alors la disposition de son cœur. On voit dans les prières qu'il adresse à Dieu, quels étaient ses désirs; qu'il ne se contentait pas de connaître Dieu autant qu'il connaissait son cher Alype, ni comme il connaissait les vérités les plus certaines des mathématiques, qu'il oubliait presque, à cause de l'amour qu'il avait pour Dieu. »

Les soliloques peuvent être considérés comme des aspirations d'un solitaire vers Dieu; ils tiennent à peu près dans l'histoire littéraire du cinquième siècle la place que quelques poésies lyriques, telles que les *méditations*, peuvent occuper dans le nôtre. Mais l'esprit de saint Augustin avait un besoin trop pressant d'une influence directe et puissante sur ses semblables pour ne pas entrer dans la pratique. Aussi a-t-il composé un livre sur l'instruction des catéchumènes, et cet ouvrage, plein d'excellens pré-

ceptes, a inspiré tous les modernes qui se sont occupés d'éducation. Ses quatre livres de la *Doctrine chrétienne* sont encore un ouvrage d'enseignement : Bossuet a écrit : saint Augustin nous a donné dans le seul livre de la *Doctrine chrétienne*, plus de principes pour entendre l'Écriture sainte, je l'oserai dire, que tous les autres docteurs, en ayant réduit en effet toute la doctrine aux premiers principes par cet abrégé : qu'elle ne prescrit que la charité, et ne défend que la convoitise. »

Le quatrième livre de la Doctrine chrétienne est une sorte de traité de l'*Orateur chrétien*. Il est plein de cette ardeur sainte qui s'échappe d'un cœur embrâsé par l'amour du Christ ; saint Augustin transporte en quelque sorte la grande doctrine de la grâce dans ses préceptes sur l'art oratoire. Croire et prier lui paraissent les deux principales inspirations de l'éloquence. Cet ouvrage a été traduit par les écrivains catholiques modernes dans leurs travaux sur le même sujet. Les grands hommes du siècle de Louis XIV ont puisé presque tous leurs écrits dans les pères des premiers siècles, et plus on étudiera ces sublimes créateurs de l'éloquence et de la dialectique chrétiennes, plus on se pénétrera de l'admiration dont ils sont dignes.

Saint Augustin commence dans le livre de l'*Utilité de la foi* sa glorieuse guerre contre les manichéens ; nous retrouvons dans ces hommes l'orgueil des sectes de toutes les époques, qui consiste à prétendre

expliquer les mystères insondables du ciel et de la terre. « Mon but, dit-il, est de vous prouver que c'est, de la part des Manichéens, une sacrilège témérité de s'élever, comme ils font, contre ceux qui, par respect pour l'autorité de l'église catholique, se préparent à l'intelligence des vérités, en croyant qu'ils ne peuvent encore comprendre. » L'objet principal de ce livre est de défendre l'ancien Testament contre les attaques aveugles du manichéisme.

Le traité de la *vraie religion* démontre que la raison et l'autorité sont toutes deux nécessaires à l'homme. Cet ouvrage est un des plus profonds et des plus éloquens qu'ait enfantés le vaste génie d'Augustin. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, tous nos grands orateurs, l'ont reproduit dans diverses parties de leurs sermons et de leur polémique. Nous aimerions à citer un magnifique tableau de l'établissement du christianisme, qui s'est retrouvé depuis dans presque tous les discours relatifs aux commencemens de notre grande religion, puis plusieurs pages d'une rare profondeur sur les passions et sur leur néant; mais l'œuvre de saint Augustin est immense, et nous sommes forcés de resserrer cette analyse, et de passer à son traité *des mœurs de l'Église catholique* dirigé encore contre les manichéens. Ce livre est, dans toute sa première partie au moins, un traité sur le bonheur, thème si souvent développé et toujours si neuf, parce qu'il est pour chaque homme une affaire personnelle : écrite aujourd'hui,

cette belle théorie du bonheur chrétien serait accueillie avec faveur, mais au cinquième siècle, elle dut paraître étonnante. Les deux dernières parties de l'ouvrage justifient son titre, c'est un parallèle entre les mœurs admirables de l'Église catholique à cette époque et les dissolutions manichéennes.

Souvent une circonstance inattendue et peu importante d'abord dans la vie d'un homme illustre donne naissance à de grandes choses. Un ami de saint Augustin, nommé Laurent, tourmenté par les hérésies qui se disputaient alors l'empire de l'intelligence, lui demanda un petit livre qui exposât avec clarté le dogme chrétien, enseigné par l'église; saint Augustin écrivit pour lui son manuel, connu sous le nom d'*Enchirydion*, qui contient tout l'enseignement catholique et a servi à l'instruction de la société tout entière. C'est ainsi que nous verrons au XVII[e] siècle l'éducation d'un prince faire naître le chef-d'œuvre de la langue française.

Les quelques pages sur *la croyance aux choses invisibles* sont le dernier ouvrage que nous ayons inscrit dans la seconde classe des écrits du saint docteur. C'est une éloquente réponse aux insensés qui refusent de croire parce qu'ils ne voient pas, digne commentaire de toutes les paroles du Christ sur le monde spiritualiste et invisible qu'il était venu révéler à la terre.

Nous allons nous arrêter dans le chapitre suivant devant le plus savant des ouvrages de l'évêque d'Hippone; nous voulons parler de *la cité de Dieu*.

XXVI.

Suite de saint Augustin. — La Cité de Dieu.

Voici comment saint Augustin donne lui-même, dans son livre des *Rétractations*, l'idée de *la Cité de Dieu :*

« Rome ayant été prise et saccagée par les Goths, sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne, et en prirent occasion de blasphémer contre le vrai Dieu. Me sentant plein du zèle de sa maison, je résolus de les combattre par cet ouvrage, distribué en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire au bien du monde, et rapportent à l'opinion contraire les malheurs survenus depuis peu. Dans

les cinq livres suivans, je combats ceux qui, tout en convenant que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, prétendent que le culte des divinités païennes est utile pour l'autre vie. Les dix premiers livres ont donc pour but de répondre à ces deux chimériques opinions contraires à notre foi chrétienne; mais en combattant les sentimens d'autrui, il fallait établir les nôtres. C'est là l'objet de la seconde partie de cet ouvrage, qui comprend douze livres, dont les quatre premiers contiennent la naissance des deux cités, de celle de Dieu et de celle du monde; les quatre suivans, leurs progrès, et les quatre derniers, leurs fins. »

La Cité de Dieu, annoncée si simplement par son auteur, est la plus belle œuvre de ce siècle; elle comprend toute la science théologique et historique, et Bossuet l'a reproduite en grande partie dans son immortel *Discours sur l'Histoire universelle*. Le génie de l'écrivain et celui du philosophe y brillent à un égal degré. *La Cité de Dieu* abonde en tableaux magnifiques et en analyses profondes.

Comme toutes les peintures de génie, certains passages sont plus ou moins applicables à toutes les époques : combien de peuples du dix-neuvième siècle se reconnaîtraient en lisant la page que nous allons citer.

« Qu'importe que la république soit corrompue par le vice, pourvu seulement qu'elle fleurisse au dedans, qu'elle soit victorieuse et triomphante au

dehors. Ce qui nous importe, c'est que chacun augmente sa fortune pour accroître avec elle ses profusions; c'est que les pauvres rampent aux pieds des riches, afin de jouir d'une douce oisiveté à l'ombre de leur protection, et que les riches abusent des pauvres pour servir à leur faste et à leur vanité; que les peuples applaudissent, non à ceux qui n'ambitionnent que le véritable bien, mais à ceux qui les entretiennent dans les voluptés. Ce qui nous importe, c'est que l'on ne nous commande rien de pénible, et que l'on ne nous défende rien de ce qui nous flatte; que les rois s'embarrassent peu que leurs sujets soient vertueux, pourvu qu'ils soient soumis; que les lois s'occupent du soin de maintenir chacun des citoyens dans son héritage, et non dans son innocence; que la volupté, la licence, la prostitution, marchent partout tête levée; que des théâtres dissolus retentissent de chants lubriques, de maximes empoisonnées; que quiconque s'élèvera contre ces divertissemens soit traité en ennemi public, et qu'il n'y ait pour nous de dieux que ceux qui les commandent. »

Ceci ne semble-t-il pas écrit pour la France du dix-neuvième siècle?

Ailleurs, l'illustre écrivain jette sur les conquérans un sarcasme qui peut encore s'appliquer à toutes les époques.

« Qu'est-ce que les empires? pas autre chose que de grands brigandages, *quand la justice en est bannie*,

comme les associations de brigands sont de petits empires. Des aventuriers se rassemblent sous la conduite d'un chef dont ils reçoivent les ordres : la troupe grossit ; elle fait des excursions, prend les places, s'y établit, s'empare des territoires dont elle subjugue les habitans, et la voilà qui, poursuivant ses entreprises audacieuses, encouragée par l'impunité, lève le masque, s'érige en royaume, et se fait respecter comme tel, tant qu'elle est heureuse. On avait amené devant Alexandre un pirate fait prisonnier. Ce prince lui demanda de quel droit il troublait le repos des mers. Celui-ci répondit fièrement : Du même droit par lequel vous troublez vous-même le monde entier. »

Toute la première partie du livre *de la cité de Dieu* est consacrée à peindre la cité des hommes, c'est-à-dire la politique et la religien païennes; nous retrouverions ici la verve étrange que nous avons remarquée dans Tertullien; mais ce sujet était déjà un peu usé, parceque depuis quatre siècles, il avait été traité par tous les écrivains du christianisme. Lorsque saint Augustin a terminé sa tâche de critique et qu'il aborde l'exposition de la doctrine catholique, il est philosophique et sublime comme elle-même. Il remonte par delà tout commencement visible, et cherche à pénétrer la nature de Dieu. Il entrevoit la rationalité du mystère de la sainte Trinité, dont il reconnaît dans l'homme une imparfaite image. Puis il parle des anges, de leur division en anges restés fidèles et en anges

prévaricateurs ; de l'origine du mal, de l'orgueil qui vient ravager la terre après avoir porté la discorde jusque dans le ciel.

Nous remarquons sur le péché des pages d'une admirable profondeur, auxquelles succèdent des aperçus non moins profonds sur la Génèse, sur le système hérétique de l'éternité de la matière et sur la transmigration des âmes. Saint Augustin développe avec la largeur ordinaire de son esprit la transmission du péché originel. Mais nous croyons que la science contemporaine a pénétré plus avant dans l'explication de ce mystère.

Nous arrivons au quatorzième livre. Ici saint Augustin aborde la morale pratique ; il explique ce que c'est que vivre selon la chair et vivre selon l'esprit. Il proclame que les passions sont bonnes ou mauvaises selon la direction que le libre arbitre leur imprime. « L'orgueil, dit-il, est le désir d'une fausse grandeur ; car n'est-ce pas une fausse grandeur, d'abandonner celui à qui l'âme doit être attachée comme à son principe, pour devenir, en quelque sorte, son principe à soi-même ? c'est ce qui arrive quand elle se complait dans sa propre beauté en s'éloignant de cette beauté souveraine et immuable qui devrait être l'unique objet de ses affections ; s'élever de la sorte c'est s'abaisser. »

C'est avec cette lucidité et cette pénétration que saint Augustin traite toutes les questions de morale.

Puis il reprend les preuves historiques et recommence sa course à travers les âges, promenant son regard d'aigle depuis le commencement du monde jusqu'à la chûte de cette société romaine qui agonisait sous ses yeux. Ce livre a évidemment inspiré le *Discours sur l'Histoire universelle*, et Bossuet avouait qu'il s'était étudié à reproduire dans son œuvre tout ce que la cité de Dieu contient d'important. Toutefois le travail de l'évêque de Meaux est d'une ordonnance plus belle que celui de l'évêque d'Hippone, il marche à son but avec plus de fermeté, et le langage de Bossuet est aussi bien supérieur à celui de saint Augustin.

Arrivé au dix-neuvième livre de *la cité de Dieu*, l'auteur attaque les philosophes et la vanité de leurs opinions sur le bonheur. Il démontre la supériorité du christianisme sur toutes les doctrines païennes. Il définit le véritable esclavage et la vraie liberté. Il a des pages éloquentes sur l'état de l'âme vivant en communion avec Dieu, sur l'unité des peuples vers laquelle s'avance l'Église de Jésus-Christ, sur le dernier jugement, qui seul peut expliquer les biens et les maux qui semblent tomber au hasard sur les têtes humaines. Cet ordre d'idées conduit saint Augustin à étudier l'enfer, la nature de ses peines, et leur éternité. Terrible question devant laquelle la faible raison de l'homme défaille encore aujourd'hui. Nous croyons devoir citer ici une page qui, si elle ne démontre pas la rationalité de l'éternité des pei-

nes, démontre au moins la faiblesse des adversaires de ce dogme.

« Quelle proportion y a-t-il entre un péché, quelque grave qu'on le suppose, et une éternité de supplices? Et comment une peine éternelle peut-elle s'accorder avec la justice et la bonté de Dieu? Ce qui nous trompe, c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable, faux principe, dit saint Augustin; et pour en voir clairement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infâme, dont la tache ne s'effacera jamais? Qu'est-ce qu'un état de servitude et qu'un esclavage perpétuel? Qu'est-ce que l'ennui d'un bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie? Tout cela n'est-ce pas autant que possible une espèce d'éternité? Or nous voyons cependant que la justice humaine emploie tout cela contre un attentat si peu médité quelquefois et si promptement exécuté, et nous ne trouvons rien dans la peine qui excède le crime. La justice humaine va encore plus loin: Qu'est-ce que la mort, demande encore saint Augustin, cette mort la plus terrible de toutes les choses terribles selon la nature? cette mort qui enlève à l'homme le plus précieux de tous les biens temporels, la vie; cette mort dont le coup est irrémédiable, et dont les suites, par là même, sont

comme éternelles; eh! bien! qu'elle soit le châtiment de certains crimes, quelque subits d'ailleurs et quelque passagers qu'ils aient été, c'est ce que nous approuvons, c'est en quoi nous admirons et la sagesse et l'équité des lois du monde [1]. »

C'était l'ardent et exalté Origène qui avait enseigné la non éternité des peines, par une assez singulière pitié dans un homme aussi dur pour lui-même. Saint Augustin s'attache à combattre ses disciples, puis il consacre son dernier chapitre à traiter de la vie bienheureuse, ou du royaume éternel de Jésus-Christ.

Jamais l'évêque d'Hippone n'a été plus éloquent que dans ce chapitre qui peint tour à tour les souffrances de la vie présente et les délices de la vie à venir; le raisonnement s'y mêle à la poésie avec un art réellement magnifique.

Tel est ce célèbre traité *de la Cité de Dieu* qui résume toutes les sciences, toute la philosophie, toute la religion de son époque. Plus étonnant que le *Discours sur l'Histoire universelle*, parce qu'il révèle un esprit plus créateur, il est moins beau que la grande œuvre française du XVII[e] siècle sous le rapport de l'ordonnance et du langage.

[1] Bourdaloue.

XXVII.

Suite de saint Augustin. — Livres contre les hérétiques.
Commentaires sur l'Écriture.

La lutte de la religion chrétienne contre le paganisme n'a plus pour nous qu'un intérêt historique ; il n'en est pas ainsi de la lutte des docteurs orthodoxes contre les hérésies. Les écrits de saint Augustin contre Pélage seront pour tous les siècles d'un intérêt présent, et très-vif. Car, ils traitent de questions qu'il n'est pas donné à l'homme de résoudre sur cette terre. Tels sont ses livres : « *De la grâce de Jésus-Christ*, *du péché originel*, *de la nature et de la grâce*; *la lettre à Sixte*, *de la grâce et du libre arbitre*, *de la correction et de la grâce*, *etc.* »

Saint Augustin, auquel on a donné le titre de *docteur de la grâce*, continue l'enseignement de saint

Paul. Comme le grand apôtre, il aime à proclamer l'impuissance de la créature; je me suis toujours rappelé en lisant ces passages le beau récit des *confessions*, dans lequel saint Augustin nous dépeint son cœur si profondément régénéré par la grâce divine. Aucun écrivain n'affirme plus que saint Augustin. On sent vivement en lui la mission d'enseignement qu'il avait reçue de Dieu : cet accord de la grâce et de la liberté humaine est un sujet qui fatiguera éternellement la raison rebelle de l'homme. Comprendre ! mot terrible qui écrase notre faiblesse, nous ne renoncerons jamais à te prononcer, quoique tu ne sois qu'un vain son pour nous dans ce monde. Saint Augustin, lui aussi, avait usé toutes les forces de son intelligence dans ces luttes sans issue, avant d'arriver au repos dans la foi; mais s'il avait à lutter contre des passions ardentes et des sophistes audacieux, l'indifférence de notre siècle est une ennemie plus difficile à vaincre, car le christianisme a perdu la puissance attrayante des commencemens d'une grande rénovation.

En parcourant ces divers traités de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre, j'ai fait comme mon siècle, j'ai cherché des démonstrations; j'ai trouvé surtout des décrets rendus par le génie appuyé sur la parole de Jésus. Mais, il faut le dire, jamais si haute et si sainte autorité ne s'est présentée aux mortels.

Saint Augustin est loin de nier la liberté, il la

proclame à toutes les pages; mais il la coordonne partout avec la grâce, c'est-à-dire qu'il borne la liberté.

« Dieu ne nous imposerait pas de lois (celles par exemple de la chasteté), dit-il, si l'homme n'avait une volonté propre par laquelle il est capable d'obéir; et cependant cette obéissance est un don de Dieu. . . . .

» Dire, avec Pélage, que la grâce est donnée selon les mérites, c'est détruire le bienfait et la nécessité de la grâce, en la rapportant aux mérites des hommes; c'est dire que la grâce n'est point grâce. »

. . . .

» L'apôtre saint Paul se rend à lui-même ce témoignage : *J'ai gardé la foi.* Mais c'est lui-même aussi qui nous dit dans un autre endroit : J'ai obtenu miséricorde pour devenir fidèle. Il ne dit pas : j'ai obtenu miséricorde parce que j'étais fidèle, mais pour *devenir fidèle.* »

Saint Augustin a enseigné cette doctrine de cent manières, et tous les grands hommes du christianisme qui sont venus dans les siècles suivans, n'ont guère fait que reproduire les idées de l'évêque d'Hippone.

L'autre question, humainement insoluble, de l'accord de la prescience de Dieu et de la liberté de l'homme, s'est présentée souvent aussi à l'intelligence investigatrice de saint Augustin. Il ne pouvait la résoudre, et à vrai dire, sa haute raison a reconnu dès l'abord qu'elle ne devait pas l'essayer.

Aussi ne ressort-il de ses pensées, que l'impossibilité que Dieu ne soit pas *prescient* et que l'homme ne soit pas libre. On a beau se rappeler qu'il n'y a pas de succession de temps pour Dieu, le mystère reste insondable dans ses profondeurs. Mais ce que ma raison comprend le moins, c'est la prétention de certains hommes, à s'étonner qu'il existe pour eux des choses mystérieuses.

Saint Augustin n'est pas moins profond dans ses traités contre les ariens, les origénistes et les manichéens. Mais nous nous arrêtons dans l'analyse de cette partie de son œuvre parce que ces ouvrages de controverse rentrent dans les attributions de l'historien ecclésiastique, plutôt que dans celles de l'historien littéraire. Nous ne ferons aussi qu'indiquer les immenses travaux de l'évêque d'Hippone sur la Bible et l'Évangile. Tout le monde sait qu'il a répandu des flots de lumière sur l'interprétation des saints livres. Sa doctrine est devenue celle de toute l'Église; « elle lui avait été donnée, dit un prélat célèbre, saint Prudent, par une si haute et si abondante effusion de la grâce du ciel; qu'elle ne peut plus être arrachée du sein de l'Église par les efforts de quelque personne que ce soit, puisque la sublimité du siége apostolique, et l'unité de l'Eglise catholique l'ont approuvée et établie d'un commun consentement, par leur autorité et leur puissance, en sorte qu'on ne doit point s'appuyer sur elle comme sur une doctrine particulière, mais comme sur la doctrine universelle de l'église catholique. »

XXVII.

Suite de saint Augustin. — Traités divers concernant le dogme, la morale et la discipline. — Les Confessions.

Dans le plan que nous nous sommes tracé et lorsque nous avons à parler d'hommes universels comme saint Augustin, nous devons négliger bien des détails, qui auraient cependant un intérêt incontestable, dans une étude longue et spéciale sur un grand écrivain. Sans doute l'illustre évêque a semé dans ses traités de morale, des idées profondes, des faits intéressans, de hautes vues puisées dans l'expérience de la vie, et dans la parole divine ; mais nous ne faisons que rappeler ces opuscules, voulant nous arrêter principalement à l'examen d'un livre dont tout le monde sait le nom, et dont la gloire ne saurait périr.

Les confessions de saint-Augustin, sont peut-être de tous les livres celui qui s'insinue le plus avant dans les mystères les plus secrets de l'âme humaine. Bien peu d'hommes ont dû être plus complets que celui là. Il nous semble posséder à un degré étonnant les trois grandes facultés humaines, l'intelligence, l'amour, la volonté. Quel spectacle plus imposant que celui d'un tel génie, revenu de toutes les erreurs de la raison et des sens, inspiré par la charité la plus épurée et la plus haute, et nous initiant à toutes les perplexités de son âme pendant les égaremens de sa jeunesse. En vérité nous ne connaissons pas de livre à mettre en parallèle avec celui-ci. Toutefois sa lecture ne convient, croyons-nous, qu'aux âmes fortes et éprouvées. La majorité des ouvrages qui nous ont été légués par les saints, respire un dédain remarquable pour la terre; élevés au-dessus d'elle par la prière et la grâce, plongés en des délices indicibles, qu'ils puisent dans la contemplation et dans l'amour de Dieu, ils n'accordent qu'un sourire de mépris aux jouissances mensongères de l'homme égaré. Dans saint Augustin l'amour de Dieu est sans doute aussi ardent et aussi pur; mais on sent que cette âme a été long-temps attachée à la terre, que ce souvenir a encore sur elle une puissance redoutable, malgré la sainteté dont elle est revêtue, malgré l'éloquence de son repentir.

« Ce n'est pas pour vous, ô mon Dieu que je marque ici ces particularitées de ma vie, c'est pour

vous, mes frères, c'est pour le genre humain que je vous les dis. C'est-à-dire pour ceux de toute cette multitude à qui ce que j'écris pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je, sinon pour leur mettre devant les yeux, aussi bien qu'à moi-même, la profondeur de l'abîme de corruption où nous sommes plongés, et le besoin que nous avons de pousser du fond de cet abîme des cris qui puissent arriver jusqu'à vous, et dont vous puissiez être touché, et c'est ce qui ne manque point lorsqu'ils partent d'un cœur qui reconnaît ses misères et qui commence à vivre de la foi. »

Vingt passages du premier volume des confessions, qu'il est inutile de citer ici, attestent les combats terribles qu'Augustin eut à livrer pour s'arracher à la volupté. Mais il eut à subir des épreuves aussi rudes dans le domaine de l'intelligence. Cette âme a porté dans la recherche de la vérité, toute l'ardeur de ses passions africaines. Saint Augustin n'a pas le scepticisme tranquille que nous avons pu examiner, plus encore il y a quelques années qu'aujourd'hui peut être... (1). Sa pensée se rue d'erreur en erreur avec un entraînement terrible. C'est une fièvre incessante, un voyage orageux et fatigant qui ne cesse qu'au port assuré de la foi catholique. Rien ne peut donner une idée plus exacte de l'abîme philosophique où était tombé cet étonnant esprit que le passage suivant :

[1] Ceci a été écrit en 1840.

«C'était faute d'être instruit de ce que je viens de dire que je me moquais de ces saints patriarches et prophètes, qui vous ont si fidèlement servi ; mais par ces moqueries insensées je m'en attirais bien d'autres de vous, puisque ces beaux principes dont je m'étais laissé prévenir, me conduisirent enfin de degré en degré jusqu'à cet excès d'extravagance, de croire, que quand on détache une figue de l'arbre qui l'a produite, la mère et la fille pleurent chacune de son côté et que ce lait que l'une et l'autre jettent en sont les larmes; que néanmoins si cette figue, qui n'a pu être cueillie que par un attentat dont tout bon manichéen serait incapable, vient à être mangée par quelqu'un de ceux qu'on appelle saints et élus, les gémissemens qu'il pousse dans la prière en feront exhaler des anges, et même des particules de la substance du Dieu souverain et véritable, qui seraient toujours demeurées engagées dans ce fruit, si elles n'en avaient été détachées par les dents de cet élu et par le dissolvant de son estomac. Ainsi j'étais assez misérable pour croire qu'il fallait avoir plus de pitié des fruits de la terre que des hommes pour qui ils sont faits. Car quelque faim que pût avoir un homme qui n'eût pas été manichéen, j'aurais cru que c'eût été condamner cette pauvre figue au dernier supplice que de la lui donner à manger.»

Les rêveries des Manichéens absorbèrent près de neuf années cette grande intelligence trop clair-

voyante pour ne pas repousser enfin les épais nuages de ces doctrines. Quand les doutes pesaient sur l'âme de saint Augustin, les manichéens lui disaient : Lorsque Fauste sera arrivé à Carthage, il répondra à toutes vos objections.

» Je le vis donc enfin et je trouvai un homme agréable, qui parlait bien et qui étalait avec beaucoup plus de grâce que les autres ce qu'ils ont accoutumé de débiter; mais c'étaient toujours les mêmes choses. Et dans la soif où j'étais, à quoi me pouvait être bon un homme qui aurait versé à boire de fort bonne grâce, et qui avait même à la main des coupes fort précieuses et fort propres, mais qui n'avait rien à mettre dedans. J'avais les oreilles rebattues, il y avait longtemps, de toutes les choses qu'il me contait, et pour être mieux dites, je ne les en trouvais ni meilleures ni plus vraies, et celui qui me les débitait ne me paraissait pas plus habile pour avoir un visage composé et des manières de parler agréables. Ceux qui me l'avaient tant vanté étaient gens qui ne jugeaient pas bien des choses, et il ne leur avait paru sage et habile que parce qu'ils avaient trouvé du plaisir dans sa manière de parler.

» Il y en a qui vont dans une autre extrémité, ils rejettent la vérité dès qu'elle leur est proposée avec grâce, et elle leur devient suspecte par cela seul. J'en ai aussi trouvé de ceux-là ; mais vous m'aviez déjà fait connaître, ô mon Dieu, par ces voies secrè-

tes et admirables par où votre vérité s'insinue dans les cœurs, que les uns et les autres ont tort, et que les choses ne sont ni plus ni moins vraies pour être bien dites, ni plus ni moins fausses pour l'être mal; que la vérité et la fausseté sont comme des mets, les uns salutaires et les autres nuisibles et empoisonnés, et que les bonnes ou les mauvaises manières de parler sont comme des vases, les uns d'argent et les autres de terre, et que tous les mets peuvent être servis dans tous les vases. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'aviez appris ce que je viens de dire, puisque c'est quelque chose de vrai, et par quelque canal que ce soit que la vérité nous vienne, elle ne vient jamais que de vous.

» La grande envie que j'avais eue de connaître Fauste et qui m'avait fait attendre son arrivée avec tant d'impatience fut donc satisfaite en quelque sorte, et par ce qu'il y avait de vif et de pathétique dans ses discours, et par la facilité qu'il avait à trouver sur chaque chose les expressions les plus naturelles; je sentais ce plaisir là comme les autres et je faisais même valoir plus que personne tout ce que cet homme pouvait avoir de bon. Mais comme je ne l'entendais jamais parler qu'en présence de beaucoup de monde je ne pouvais lui proposer mes difficultés et les discuter avec lui et cela me faisait une grande peine.

» Je trouvai pourtant moyen de le voir en particulier avec quelques-uns de mes amis, et dans

des temps où la bienséance pouvait permettre que chacun parlât à son tour, et je lui proposai quelques difficultés; mais je reconnus bientôt qu'il n'avait nulle teinture des sciences à la réserve de la grammaire qu'il ne savait même que superficiellement. Cependant comme il avait lu quelques oraisons de Cicéron et quelques livres de Sénèque, avec quelque chose des poètes, et ce qu'il y avait de livres de sa secte, qui étaient le mieux écrits en latin; et qu'il s'exerçait sans cesse à parler, il avait acquis une facilité de s'exprimer qui plaisait beaucoup et par où il était d'autant plus capable d'imposer et de séduire qu'il y avait dans sa personne beaucoup de grâces naturelles, et qu'il était merveilleusement maître de son esprit.

» Ce que j'en dis là, sur ce que ma mémoire me fournit, n'est-il pas conforme à la vérité, mon Seigneur et mon Dieu, qui voyez le fond de ma conscience et de mes pensées, et qui pénétrez les replis de mon cœur. Ce qui se passait alors à mon égard était l'effet des dispositions cachées de votre providence, qui pour me donner de l'horreur des erreurs auxquelles je m'étais laissé aller, commençait de me mettre devant les yeux tout ce qu'elles avaient de plus capable de me faire honte. »

Dieu avait montré à son favori l'ignorance du plus célèbre des hérétiques, il l'amena à Milan pour qu'il pût connaître la haute raison et l'éloquence d'Ambroise, qui était alors évêque de la grande cité.

Augustin se rendit au discours du saint évêque pour juger ses talens, sa passion pour l'éloquence l'entraînant à l'église comme à un spectacle. Il trouva la manière d'Ambroise inférieure à celle de Fauste; mais peu à peu la vérité se glissa dans cette âme et lorsque sainte Monique, sa sublime mère, arriva à Milan, elle ne trouva pas son fils catholique, mais elle le trouva délivré des erreurs manichéennes.

Ses Confessions nous révèlent tous les combats du grand homme, avec quel travail lent et rude il se débarrasse de ses erreurs philosophiques. Il arrive à la vérité par les livres des platoniciens, à peu près comme un certain nombre d'esprits de notre temps y sont arrivés par les travaux de l'école éclectique.

Les épîtres de saint Paul portent enfin la lumière dans l'esprit d'Augustin, et les comparaisons qu'il en fait avec les livres des platoniciens lui inspirent de magnifiques paroles qui marquent bien l'immense distance, qui séparait encore du christianisme les idées de l'élève de Socrate.

Le livre huitième des Confessions est d'une beauté que rien ne surpassera jamais. Les combats de cette âme que l'esprit saint a enfin domptée, mais qui ne peut encore s'arracher aux attaches voluptueuses qui la lient, sont décrits avec cette éloquence d'un cœur plein d'amour, auprès de laquelle l'éloquence de l'esprit est si vaine et si froide. Ce fut au plus

vif de cette lutte qu'Augustin résolut d'aller trouver Simplicien.

« C'était un de vos plus fidèles serviteurs et en qui votre grâce reluisait le plus visiblement. Je savais même qu'il s'était donné à vous dès sa jeunese et qu'il avait toujours vécu depuis dans une grande piété; et comme il était déjà vieux, je crus qu'après une si longue expérience et une application de tant d'années à étudier vos voies, il en devait être fort instruit et je ne me trompais pas. Ce fut ce qui me fit prendre la résolution de lui découvrir toutes les agitations de mon cœur, afin qu'il me marquât ce qu'il jugerait le plus propre pour ouvrirle chemin du salut à un homme dans les dispositions où j'étais. »

Ce que le vieillard lui rapporte de la conversion du célèbre orateur Victorin fait une vive impression sur lui; mais il se traîne long-temps encore dans ses indécisions pénibles, qu'il peint admirablement. A propos de la conversion de deux officiers de l'empereur, il disait à Alipius d'un accent de colère : « Qu'est-ce que nous venons d'entendre? Quoi! des ignorans s'élèvent et s'emparent du Ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables et assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et dans le sang! Est-ce parce que de telles gens ont pris le devant, que nous avons honte de les suivre, et ne devrions-nous pas plutôt mourir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre et de faire ce qu'ils ont fait? »

Son jour de victoire se leva enfin; il m'est impossible de ne pas orner mon livre de ce court et pathétique récit.

« Enfin, étant rentré plus avant que jamais dans moi-même, par des réflexions profondes qui, après avoir pénétré les replis les plus secrets de mon cœur, me mirent tout d'un coup toutes mes misères devant les yeux, il s'excita en moi une furieuse tempête, et comme je vis qu'elle allait être suivie d'une grande pluie de larmes, et que je crus que pour les répandre en liberté il était meilleur d'être seul, je me levai d'auprès d'Alipe et m'éloignai de lui autant qu'il le fallait pour éviter la contrainte. J'étais dans un état à ne la pouvoir porter, et il s'en aperçut bien. J'avais même déjà dit quelques mots en me levant, d'un ton de voix qui lui fit connaître que j'étais sur le point de fondre en larmes, et ce fut ce qui l'empêcha de me suivre.

» Il se tint donc dans l'endroit où nous avions été quelque temps assis, et moi, après m'être éloigné de lui autant que je le jugeai à propos, je me jetai par terre, sous un figuier, et, laissant couler mes larmes en toute liberté, j'en répandis des torrens, qui étaient un sacrifice tel que vous en demandez. Elles étaient entrecoupées de ces paroles, que je vous adressais : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand me ferez-vous sentir les effets de votre colère? N'en verrai-je point la fin? Oubliez les iniquités de ma vie passée; car je sentais que c'était ce qui

m'accablait. Je vous dis bien des choses en ce sens là, si ce ne fut pas dans les mêmes termes; puis, m'adressant à moi-même, je me disais, d'un ton qui marquait bien l'excès de ma douleur : Jusqu'à quand balancerai-je? Jusqu'à quand remettrai-je de jour en jour? Pourquoi ne sera-ce pas tout à l'heure? Pourquoi ne me tirerai-je pas dès ce moment de mes ordures et de mes infamies? ».

Oh! je n'oublierai jamais ces larmes du grand homme, ni la solennité de ce moment, qui donne à l'humanité un de ses plus saints et de ses plus glorieux génies, ni cette voix mystérieuse qui lui dit : Prenez et lisez, ni ces paroles de saint Paul, qui changèrent son âme : Je n'en voulus pas lire davantage, s'écrie-t-il; aussi n'en était-il pas besoin, car à peine eus-je achevé de lire le dernier mot, que la lumière et la paix se répandirent dans mon cœur, et je me trouvai tout d'un coup au-dessus de toutes ces irrésolutions qui m'avaient tant fait souffrir.

Le saint livre nous raconte qu'Augustin se retira à la campagne, près de Milan, avec son ami Vérécundus, qui professait la grammaire dans cette ville et se fit chrétien peu de temps après. Sainte Monique, Navigius, Adéodat, fils de saint Augustin, Alipius, son ami et son confident le plus intime, Trigèce et Licencius, ses disciples, Lastidius et Rustique, ses parens, le suivirent aussi dans cette solitude. C'est là que le saint se prépara sérieusement à recevoir le baptême; c'est là que la charité

descendit dans son cœur et le purifia : « Que j'ai commencé tard à vous aimer, disait-il, ô beauté si ancienne et si nouvelle, que j'ai commencé tard ! Vous étiez avec moi, et je n'étais point avec vous. Vous avez bien voulu m'appeler, et votre cri a forcé ma surdité. Vous m'avez touché, et mon cœur tout en feu n'a cherché que vos embrassemens. Ce n'est point vous aimer assez que d'aimer avec vous quoique ce soit qu'on n'aime point à cause de vous. O amour dont le feu brûle toujours et ne s'éteint jamais, ô charité qui êtes mon Dieu, embrâsez-moi ! »

Le livre des Confessions devient une suite d'élans vers Dieu. Le véritable amour, la charité divine illumine cette âme long-temps retenue dans les attaches sensuelles ; des torrens de tendresse sainte en débordent : « Quelle volupté ne trouvai-je pas tout à coup à me priver de celles qui n'étaient que de vains amusemens, et dont la privation, qui avait d'abord causé mes craintes, s'était changée en plaisirs ! Vous les chassiez vous-même de mon cœur, douceur véritable et souveraine, vous les chassiez et vous entriez à leur place, suavité supérieure à toutes les voluptés, mais inconnue à la chair et au sang ; lumière qui éclipsez toutes les autres, grandeur qui êtes inaccessible à ceux qui sont grands à leurs propres yeux. Alors mon esprit était libre des soins cuisans qui déchirent ceux qui courent après les honneurs, les biens et les plaisirs des sens, et je

finissais mes délices de m'adresser à vous, qui êtes ma gloire, mes richesses, mon sauveur, mon Seigneur et mon Dieu ».

La teinte majestueuse répandue sur tout l'ouvrage n'appartient qu'aux fortes intelligences, et la profondeur métaphysique qui brille dans chaque page, la compréhension si large et si lucide de toutes les choses de l'âme font du livre des Confessions le plus philosophique des livres et l'un des enseignemens les plus précieux pour les cœurs éprouvés par les passions humaines.

Un des plus remarquables caractères de ce génie si élevé et si profond est, comme nous l'avons déjà dit, l'universalité. Lorsque saint Augustin s'adressait aux simples mariniers de la petite ville d'Hippone, son langage avait la simplicité de celui d'un curé de village, et cependant il révélait les hautes vérités chrétiennes. Cette simplicité a égaré le jugement de certains critiques d'académies, qui n'ont dans l'esprit qu'un seul type de la beauté et ne peuvent la comprendre que sous une forme. Bossuet et Bourdaloue ont jugé autrement les sermons de saint Augustin; ces deux grands maîtres les admiraient profondément.

Tandis que du fond d'une petite ville de la côte d'Afrique, saint Augustin répandait des flots de lumière sur toutes les provinces de l'empire romain, cet empire était en proie, à de terrible dévastations. « Mutilé par la perte de Rome, dit M. Villemain, il

tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la Grèce et la moitié de l'Italie; les Vandales désolaient l'Espagne, les Francs ravageaient les frontières de la Gaule; et les Huns étaient en marche pour écraser peuples civilisés et peuples barbares. »

La trahison de Boniface, gouverneur romain en Afrique, qui introduisit les Vandales dans cette province, pour assouvir une vengeance particulière, donna à Augustin l'occasion de se mêler aux choses politiques de son temps, et ses paroles au gouverneur indigne, augmentent encore l'admiration que le monde entier professe pour son caractère.

Sommes nous parvenu à donner une idée des immortels travaux de ce grand homme? Cet examen nous semble encore bien insuffisant, mais les bornes que nous nous sommes assignées nous forcent à nous arrêter ici. M. Villemain a remarqué avec raison que l'universalité de Bossuet pouvait seule dans les temps modernes faire comprendre la vie intellectuelle de saint Augustin. Il nous semble que comme *créateur*, saint Augustin est bien plus étonnant que Bossuet. N'oublions jamais que ces hommes des cinq premiers siècles ont eu tout à créer dans l'éloquence et la dialectique chrétiennes, et que les écrivains modernes les ont presque toujours traduits.

Comme écrivain, comme homme de style, Bossuet est sans doute très-supérieur à saint Augustin,

et selon nous supérieur à tout le monde chez les modernes jusqu'à présent. Le style de saint Augustin a excité bien des controverses. Il a été blâmé avec passion, et sans doute il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il est déparé par de nombreuses antithèses, par de faux brillans; il serait absurde de le comparer aux écrivains latins des grands siècles de Rome. C'est assurément une autre langue que celle de Salluste ou de Tacite : L'auteur de la *Cité de Dieu* n'écrit pas le latin comme Chrysostôme écrit le grec; mais cependant même sous le rapport du style, il offre encore souvent des modèles sublimes.

—

4e ET 5e SIÈCLES.

PHILOSOPHIE

ET

LITTÉRATURE PAÏENNES.

XXIX.

Ausone. — Héliodore. — Claudien. — Rutilius, etc.

L'inspiration, le génie, la vie intellectuelle étaient absorbés par le christianisme : En dehors de lui, nous ne rencontrerons qu'une poésie et une éloquence factices, apanage des civilisations mourantes; l'examen des écrivains que le christianisme n'échauffait pas va démontrer invinciblement cette vérité.

Ausone était-il chrétien ? C'est une question qui, selon nous, doit-être résolue par l'affirmative ; mais dès que l'auteur de *la Moselle* prenait la plume, il abandonnait ses croyances , et devenait un disciple bien dégénéré de Virgile et d'Horace. Né à Bordeaux , dans l'année 309 , il fut élevé dans cette

XXIX.

Ausone. — Héliodore. — Claudien. — Rutilius, etc.

L'inspiration, le génie, la vie intellectuelle étaient absorbés par le christianisme : En dehors de lui, nous ne rencontrerons qu'une poésie et une éloquence factices, apanage des civilisations mourantes; l'examen des écrivains que le christianisme n'échauffait pas va démontrer invinciblement cette vérité.

Ausone était-il chrétien ? C'est une question qui, selon nous, doit-être résolue par l'affirmative ; mais dès que l'auteur de *la Moselle* prenait la plume, il abandonnait ses croyances , et devenait un disciple bien dégénéré de Virgile et d'Horace. Né à Bordeaux , dans l'année 309 , il fut élevé dans cette

ville, puis à Toulouse. Il revint à Bordeaux et suivit la carrière du Barreau, qu'il abandonna pour professer l'éloquence.

Après trente années de professorat, Ausone est appelé à Trèves par l'empereur Valentinien, et chargé de l'éducation de Gratien, son fils. Voilà Ausone à la cour et suivant les princes dans une campagne contre les Barbares. Quelque temps après il devient comte et questeur, puis on lui donne le titre de gouverneur de l'Italie et de l'Afrique, puis encore celui de gouverneur des Gaules, et enfin, en 379, il est nommé consul.

Jamais écrivain n'a été revêtu de plus de dignités; mais nous savons tous qu'elles ne donnent pas le génie.

Les poésies d'Ausone sont très-nombreuses, c'est dit un historien, M. Collombet, un recueil bizarre et confus de préfaces versifiées, d'épigrammes, de panégyriques en miniature, d'épitaphes, d'idylles, d'épîtres, etc., le tout sans ordre ni méthode.

Son poëme descriptif de la Moselle est plein de recherche prétentieuse et de petits détails fatigans; avec un luxe de fausse poésie et une érudition déplorable de mythologie et d'histoire. Un autre ouvrage, le *Cento Nuptialis* n'est qu'une triste débauche d'imagination.

Ausone, après s'être retiré près de Saintes dans une belle solitude qu'il habita long-temps, alla mourir très-vieux à Bordeaux, sa patrie. Il y a quel-

ques nobles choses éparses çà et là dans les poésies qu'il composa au fond de sa retraite.

Ausone est cependant *le grand homme* de la poésie latine au quatrième siècle. Autour de lui se groupent des noms ignorés aujourd'hui, Nepotianus, Symposius, Porphyrius, Pentadius, Avienus, Endelechius, et dix autres, sur lesquels on pourrait faire des efforts d'érudition très-fastidieux et très-inutiles.

Il y a bien çà et là quelques vers heureux, quelques images gracieuses; mais généralement c'est froid, maniéré, pitoyable. Cependant Calpurnius, originaire de Sicile, et qui vivait sous le règne de Dioclétien, écrivit des bucoliques latines qui ne manquaient ni d'élégance ni de grâce; plusieurs de ces poëtes latins s'ingéniaient à imiter quelques stupides poëtes grecs d'Alexandrie, qui avaient imaginé de mesurer leurs vers de manière qu'ils formassent diverses figures, telles que des autels, des urnes, des instrumens de musique, etc. Lorsque la poésie est descendue à cet excès de misère, elle est indigne de l'histoire intellectuelle.

Les poëtes grecs de cette époque n'étaient cependant pas tous descendus si bas. Héliodore, natif d'Émèse en Phénicie, évêque de Tricca, en Thessalie, vivait sous l'empire de Théodose et d'Arcadius, sur la fin du quatrième siècle. Il composa dans sa jeunesse un petit roman très-ingénieux sous le titre d'histoire des amours de Théagène et de Chariclée : il est surtout célèbre en France par l'influence

qu'il exerça sur l'imagination ardente de l'auteur de Phèdre. Cette œuvre nous rappelle les amours de Daphnis et Chloé de Longus, sorte d'églogue écrite avec bien du charme, mais déparée par un sensualisme trop libre. On ne sait à quelle époque vivait Longus. « Nonnus de Paléopolis, en Égypte (vers 410 de Jésus-Christ), d'abord païen, a composé une espèce de poème cyclique en quarante-huit livres, sur les exploits de Bacchus, sous le titre de Dionysiaques ou Bassariques, et des hymnes en l'honneur de Bacchus. Après sa conversion, il paraphrasa en vers l'Évangile de saint Jean. »

« Le grammairien Musée, qui paraît avoir vécu vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne, a laissé un petit poëme charmant, *Héro et Léandre*, souvent attribué par erreur à l'ancien Musée, et qui serait véritablement digne des beaux siècles de la littérature grecque, si l'on n'y reconnaissait quelques traces d'affectation.

» Quintus de Smyrne, qu'on appelle aussi Quintus Calaber, est auteur d'un poème en quatorze chants, complément de l'Iliade, qui conduit les événemens de la guerre de Troie, depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de la ville. Quintus ne manque ni d'élégance, ni de pureté, et l'imitation d'Homère l'a préservé de la plupart des défauts de ses contemporains.

» Coluthus, né à Lycopolis, appartient à la même époque. Il avait composé un poëme en six chants,

les Calydoniaques, dont le sujet était sans doute la chasse du sanglier de Calydon. Le poëme ne nous est pas parvenu ; mais nous avons de Coluthus une courte épopée, l'enlèvement d'Hélène, de beaucoup inférieure au poëme de Quintus de Smyrne, et entachée de froideur et d'affectation.

» Tryphiodore, contemporain et compatriote de Coluthus, nous est connu par un poëme sur la prise de Troie, dans lequel on remarque le soin puéril d'exclure de chaque vers une des lettres de l'alphabet. Nestor de Laranda, avait été beaucoup plus loin, s'il est vrai, comme on l'a dit, que ce tour de force s'étendit chez lui à un chant tout entier [1]. »

Le cinquième siècle s'ouvre par Claudien. Claudius Claudianus naquit à Alexandrie vers la fin du quatrième siècle. Il composa ses premiers ouvrages en grec ; puis vint à Rome, et suivit, en 395, Stilicon à Milan, qui était alors la résidence des empereurs. Il se maria richement à Alexandrie, Claudien a laissé des épopées, des panégyriques, des satyres, des idylles, des épitres et des épigrammes.

Cet écrivain latin était né avec une imagination ardente et un génie impétueux : S'il n'occupe pas une plus glorieuse place dans l'histoire littéraire, c'est la faute de son temps, de la décadence de la langue latine, et surtout du culte passionné qu'il rendit au paganisme. Dans cette voie il était impos-

[1] Géruzez.

sible de n'être pas effacé par les grands hommes de la religion nouvelle.

« Tous les poëmes de Claudien, dit M. Beugnot, dans *son Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, doivent avoir pour nous une grande importance historique, car, à l'exception de celui *de raptu Proserpinæ*, il furent revêtus de ce caractère d'actes publics, qui appartient rarement à des écrits de ce genre. Ses panégyriques, ses éloges, ses chants de victoire furent récités devant l'empereur, le sénat et les grands de l'état. Ce devait être pour les païens un bonheur exquis de l'écouter. Accoutumés à n'entendre retentir dans le palais impérial que la voix du christianisme, leur cœur se dilatait en ces jours solennels où l'empereur, entouré de ses officiers, venait s'asseoir au sein de la curie; alors Claudien s'avançait, et, encouragé par les sentimens secrets du plus grand nombre de ses auditeurs, il élevait la voix et faisait couler à longs flots son enthousiasme païen. »

Après la mort de Stilicon, Claudien s'enfuit de Rome et se refugia à Alexandrie, effrayé de la chute de son protecteur. L'ouvrage qu'il a intitulé, invectives contre Rufin et contre Eutrope, est le plus remarquable de ses écrits.

Un gaulois, dont les uns placent la naissance à Toulouse et d'autres à Poitiers, Rutilius, eut au cinquième siècle une grande renommée poétique. Il fut maître des offices et préfet de Rome. Le principal

ouvrage que nous ayons de lui est son poëme de l'*Itinéraire* ou du *Retour*. On lui a trouvé dans notre siècle quelques rapports avec Child-Harold ; il est vrai que dans les parties déclamatoires de ce dernier poëme, on peut remarquer une certaine ressemblance avec l'œuvre latine du gaulois du cinquième siècle ; mais ce qu'il y a de plus beau dans Byron, c'est-à-dire l'expression profondément mélancolique de son âme restera toujours sans comparaison aucune avec Rutilius. Ce poëte est encore un de ces païens exaltés qui pleurent le monde qui croule à l'aspect du nouveau culte, et son enthousiasme pour Rome lui a inspiré des vers éloquens. Toute la beauté morale du christianisme lui échappe, et sa colère contre les moines est très plaisante, et exprimée avec une énergie singulière.

Quoique Sidoine Apollinaire ait été plus tard évêque de Clermont, les poésies qu'il composa dans sa jeunesse appartiennent à la littérature païenne. Il dit lui-même dans une pièce qui renferme ses adieux à la muse :

« Je ne puis me rappeller combien d'ouvrages me sont échappés dans la première chaleur de la jeunesse. Plut à Dieu que la plus grande partie fût tombée dans un profond oubli !

» Car plus nous approchons de la limite suprême et des dernières années de la vie, plus aussi nous éprouvons de honte, à la pensée des frivoles productions de notre jeunesse. »

Les vers de Sidoine Apollinaire sont souvent spirituels, mais l'esprit n'est pas la poésie, et cet écrivain est encore une preuve de plus de la décadence déplorable du langage de Virgile et d'Horace.

Sidoine fait mention, dans ses lettres et dans ses vers, de plusieurs poëtes dont il ne nous reste rien. Il est probable que leur perte n'est pas très-regrettable.

Nous ne devons pas terminer cette nomenclature sans y inscrire le nom de Morabandes, dont Niebuhr a publié le premier quelques fragmens. Ce poëte avait servi glorieusement en Espagne, sous le règne de Placide Valentinien. Ses poésies en l'honneur d'Aëtius sont encore une sorte de glorification des idées païennes. On doit y reconnaître une certaine puissance poétique, mais c'est froid comme toute la poésie latine de cette époque.

Nous ne pouvons nous arrêter sur les temps de décadence; ce livre est avant tout un livre d'enseignement, et notre tâche est de chercher à faire apprécier les chefs-d'œuvre.

Ici comme toujours la poésie meurt avec la civilisation qu'elle chante. La poésie véritable se trouvait alors dans les discours des pères de l'Église; car les vers consacrés aux idées chrétiennes se ressentent aussi très-souvent de la décadence romaine.

La vie de l'humanité était si réellement dans les grands écrivains du christianisme, que nous trouverons l'histoire païenne, au IVe et au Ve siècles, aussi

débile que la poésie : ce n'est que par acquit de conscience que j'écris ici le nom de Sextus Aurelius Victor, dont nous avons un ouvrage sur l'origine de Rome.

Eutrope, dont on ne connaît bien ni la patrie ni la naissance, a écrit un Abrégé de l'Histoire romaine, sans jugement, sans pensée. Sextus Rufus composa, par ordre de Valentinien, un Précis des Victoires des Romains, un Tableau des Provinces de l'empire et une Description de la ville de Rome.

Un seul nom mérite, sous quelques rapports, de fixer l'attention, c'est celui d'Ammien-Marcellin, qui naquit à Antioche, vers la fin du règne de Constantin. Après avoir long-temps servi, en Gaule, en Germanie et en Mésopotamie, avec Julien, il abandonna la vie militaire et se retira à Rome pour se livrer aux études nécessaires à l'homme qui avait entrepris d'écrire l'histoire de son siècle. Il est le dernier historien païen qui ait parlé la langue de Rome ; le seul ouvrage qui nous reste de lui contient l'histoire des empereurs depuis l'avènement de Nerva, en l'année 96, jusqu'à l'année 378. Les livres qui sont parvenus jusqu'à nous, sont un tableau assez complet des évènemens de son temps, auxquels il mêle des scènes particulières qui donnent parfois à son livre une physionomie de mémoire biographique. Le style d'Ammien-Marcellin se ressent nécessairement de son époque : il est emphatique et souvent barbare. Gibbon, qui regardait cet historien comme un

chroniqueur fidèle, et qui l'avait profondément étudié, fait ressortir, dans les notes de son Histoire de la Décadence de l'empire romain, le mauvais goût de ce successeur de Salluste et de Tacite.

Ammien-Marcellin mourut vers 390. Les historiens païens qui, à cette époque, écrivaient en grec, ne tiennent pas une plus grande place dans l'histoire de l'intelligence. Zozime, comte et avocat du fisc, écrivait vers 400, du temps de Théodose-le-Jeune. C'était un ardent polythéiste et un rude adversaire de la religion nouvelle. Son Histoire Romaine est assez précieuse en ce qui concerne les successeurs de Dioclétien ; et les passions haineuses qu'il manifeste contre les chrétiens donnent une idée du désespoir de certaines âmes au milieu des ruines du paganisme.

Quelques années plus tard, Olympiodore, né à Thèbes, en Egypte, écrivait une Histoire des Empereurs de 407 à 425, mais sans aucune méthode; son livre ressemble à des mémoires diffus. Malchus et Candidus ont aussi rédigé des histoires sur ces époques; le premier est vanté et le second très-blâmé par Photius. Leurs ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

On peut dire que la philosophie païenne n'existait plus au IVe et au Ve siècle; le christianisme avait absorbé cette branche des travaux de l'intelligence. Claudien Mamert, et Boèce, qui écrivaient à la fin du Ve et au

commencement du VI[e] siècle, appartiennent à la littérature chrétienne.

Cependant de grands efforts furent tentés par l'empereur Julien pour ressusciter le paganisme. Sa haine contre *le Galiléen* est célèbre et fait songer à un autre grand ennemi venu dans les Gaules quatorze siècles plus tard. L'empereur a laissé une satire des Césars, spirituelle et mordante ; on peut remarquer qu'il reproche à ses prédécesseurs des fautes qu'il commet lui-même. Son *Misopogon* est une autre satire, cette fois dirigée contre les habitans d'Antioche, qu'il haïssait de toute son âme, parce qu'il les avait trouvés rebelles à ses innovations. Quelques autres écrits de Julien, que l'on peut appeler des pamphlets contre le christianisme, ont été vigoureusement réfutés par les pères.

Cet empereur avait cependant de belles qualités ; sa vie privée contraste avec celle de la plus grande partie de ses devanciers. Il protégeait les écrivains ; mais ses tentatives pour faire renaître les beaux temps de la philosophie païenne n'eurent aucun succès. Cependant Thémiste, orateur grec, né en Paphlagonie, s'efforça d'être médiateur entre le paganisme qui ne voulait pas mourir, et le Christianisme triomphant. Cet orateur a écrit plusieurs discours d'une belle forme de langage, qui rappelle un peu les grands siècles de la Grèce ; mais il était déclamateur, comme les écrivains grecs de ce temps de décadence. Son disciple Libanius, né à Antioche en

314, seconda de toutes ses forces l'impulsion rétrograde donnée au monde par l'empereur Julien; mais il ne réussit qu'à se faire exiler de Constantinople, où il enseignait l'éloquence.

Cette partie de la science dont les Romains sont presque les créateurs, la jurisprudence, était cultivée avec plus de succès. Sidonius parle de Léon de Narbonne comme d'un célèbre professeur de droit, très-versé dans l'étude des livres des Douze-Tables, et leur très-profond commentateur. Il cite encore Marcellinus, aussi de Narbonne; Desiderius de Cahors et Petronius d'Arles. Mais l'histoire de la jurisprudence n'entre pas dans notre plan, déjà trop vaste.

La science que nous appelons critique, et qui a reçu de l'Allemagne, dans ces derniers temps, la dénomination d'*esthétique*, était cultivée aux IVe et Ve siècles, sous le nom de grammaire, principalement dans les villes de la Gaule, comme Vienne, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Clermont. Ausone cite un grand nombre de grammairiens célèbres, et Sidoine Apollinaire en vante de son côté plusieurs dont il nous a conservé les noms; mais leurs œuvres ne nous sont point parvenues.

L'éloquence latine était descendue bien bas; on ne la rencontrait plus que dans les Gaules; elle célébrait servilement, et dans un langage souvent barbare, les empereurs qui la payaient. Qui se souvient des noms d'Euménius ou de Pacatus, ou plutôt qui

les a jamais entendu prononcer ? Cependant un discours de Pacatus, en l'honneur de Théodose, offre quelques beautés remarquables. Symmaque, qui vécut au IVe siècle et dans les premières années du Ve, était plein de zèle pour le paganisme. Les harangues qui rendirent cet orateur célèbre ne sont pas venues jusqu'à nous ; il n'est connu que par sa malheureuse lutte contre saint Ambroise, à l'occasion d'un autel de la Victoire que l'orateur païen voulait relever.

QUELQUES

POËTES CHRÉTIENS

AUX 4e ET 5e SIÈCLES.

XXX.

Synésius. — Prudentius. — Saint Paulin, etc.

Dans le cours du quatrième siècle quelques hommes essayèrent de chanter le Christianisme sur la lyre antique.

Synésius naquit vers le milieu du quatrième siècle à Ptolémaïs, ville de la Cyrénaïque. Il alla dans sa jeunesse à Alexandrie, où il reçut les leçons de la célèbre Hypathie, qui, belle, éloquente, vertueuse, enseignant à ses auditeurs charmés les vérités de la géométrie, semblait une muse plus sévère, suscitée pour la défense du paganisme. (Villemain, nouveaux mélanges.)

Synésius étudia aussi à Athènes ; il se maria, posséda de grands biens, allia long-temps le

platonisme et l'Évangile, fut envoyé à Constantinople vers Arcadius, composa dans cette ville un traité plein de jugement et de science et finit par être évêque de Ptolémaïs; mais dans ses vers comme dans sa prose, on trouve de nombreux vestiges des premières habitudes de son esprit. On doit remarquer que la poésie grecque de ce temps est moins inférieure à la poésie des beaux siècles de la Grèce que la poésie latine ne l'est à celle des beaux siècles de Rome.

« Heureux, dit le poëte, heureux qui fuyant les cris voraces de la matière, et s'échappant d'ici bas, monte vers Dieu d'une course rapide! heureux qui, libre des travaux et des peines de la terre, s'élançant sur les routes de l'âme, a vu les profondeurs divines! C'est un grand effort de soulever son âme sur l'aile des célestes désirs. Soutiens cet effort par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. Le père céleste se montrera de plus près pour toi, te tendant la main. Un rayon précurseur brillera sur la route, et t'ouvrira l'horizon idéal, source de la beauté. Courage, ô mon âme! abreuve-toi dans les sources éternelles; monte par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père céleste, tu seras Dieu dans Dieu même. »

Synésius, comme presque tous les grands hommes du Christianisme, déploya un caractère plein d'énergie contre le pouvoir oppresseur de Rome et plus tard contre les barbares. Ce noble esprit s'éteignit

au milieu de ce terrible orage, et l'histoire ne nous apprend rien sur sa mort. Il dit dans une de ses plus belles pièces : « Moi qui souvent passais les nuits sans sommeil pour épier le cours des astres, je suis accablé de veilles pour nous défendre des incursions ennemies. Nous dormons à peine quelques momens mesurés par la clepsydre ; ma part de repos m'est enlevée par le cri d'alerte ; et si je ferme les yeux, que de rêves affreux où me jettent les pensées du jour ! Nous sommes en fuite, nous sommes pris, blessés, chargés de chaînes, vendus en esclavage[1]. »

M. Villemain a dit judicieusement, à propos de Synésius, qu'il y avait de grands rapports entre les méditations de M. de Lamartine et cette ancienne poésie platonicienne et religieuse, qui a, dit-il, plus de grandeur que de variété.

Aurelius Prudentius Clemens, est peut-être le plus habile de ces poëtes ; né en 348, selon les uns à Calagurris, aujourd'hui Calahorra, et selon d'autres à Cæsar-Augusta, maintenant Saragosse, il suivit, dans sa jeunesse, la carrière du barreau, fut préfet de deux villes, puis enfin attaché à la personne de l'empereur dans un emploi militaire. A cinquante-sept ans il embrassa le Christianisme avec tant d'ardeur qu'il voulut quitter le monde. C'est dans la solitude qu'il composa les poëmes didactiques et lyriques qui lui ont donné une grande célébrité parmi

[1] Trad. de M. Villemain.

ses contemporains. Sidoine le place seulement sur la même ligne qu'Horace, tant les admirations pour les vivans sont influencées par mille considérations que le temps détruit !

Prudence a de la chaleur et une certaine solennité, ses défauts sont principalement ceux de la décadence du langage, la dureté, le manque d'harmonie. On ne peut nier l'inspiration en lisant son hymne en l'honneur des dix-huit martyrs de César-Augusta, la quatrième du recueil intitulé : *les Couronnes.*

On remarque assez d'élégance et de grâce dans les petits vers élégiaques du même poëte.

Nous parlons ailleurs dans ce volume des vers de Grégoire de Nazianze, de saint Ephrem et de saint Ambroise. Mais nous devons mentionner ici Caius Vettius Aquilinus Juvencus, d'une famille espagnole. Ce poëte latin, le plus ancien des poëtes chrétiens qui nous soient parvenus, vivait sous Constantin. Il avait eu la malheureuse idée de mettre l'Évangile en mauvais vers. Il avait aussi, dit-on, écrit un poëme sur les sacremens.

Les poésies du pape Damase, mort en 384, étaient assez estimées de saint Jérôme ; mais le plus célèbre poëte chrétien du quatrième siècle après Prudence, fut Meropius Pontius Anicius Paulinus, connu sous le nom de Paulin de Nola.

Comme Ausone, Paulin était né à Bordeaux ; il vint au monde en 353. Comblé des biens de l'opu-

lence et des honneurs sénatoriaux, il fut attiré dans la solitude, avec sa sainte compagne Thérasia, par les idées religieuses. Il se fixa dans une belle campagne près de Barcelone. C'est là qu'il écrivit le Panégyrique de Théodose, si vanté par saint Jérôme.

Une tendre amitié l'unissait à Ausone, qui le suppliait longuement en vers d'abandonner sa solitude, et invoquait à son intention *les muses de Castalie*. Le poëte chrétien adressa un poëme à Ausone sur le néant de ses doctrines et sur les saintes beautés du Christianisme. Il renferme de magnifiques pensées, mais la poésie en est le plus souvent médiocre.

Toutefois, M. Villemain a justement remarqué dans ses Études sur les pères, un passage d'un lyrisme sublime.

Saint Paulin alla en Italie, visita saint Ambroise, et se retira de nouveau à la campagne, près de la ville de Nola, dont il fut ensuite évêque. Il mourut en 431, au milieu des désastres de la conquête des Goths en Italie.

Les chroniqueurs littéraires font encore mention, parmi les poëtes de cette époque, d'une femme du nom de Proba Falconia, à laquelle ils attribuent un centon sur divers passages de l'ancien et du nouveau Testament.

Au cinquième siècle nous retrouverons encore le paganisme exerçant sur l'imagination des poëtes chrétiens une influence puissante. Licentius, ami de saint Augustin, le suivit à Carthage, à Rome et à

Milan. Il a adressé au célèbre docteur une épître en vers latins, qui renferme de douces choses sur les saints loisirs d'une riante villa italienne, sur leurs belles discussions touchant la religion, la philosophie et la poésie. Tout cela est mêlé de ruines païennes, si je puis m'exprimer ainsi. Licentius avait écrit plusieurs autres pièces qui n'ont jamais été rendues publiques.

Deux poëtes du nom de Prosper, eurent quelque renommée au cinquième siècle. Nous avons de l'un, Prosper Tyro, une épître en vers élégiaques, et de l'autre, Prosper d'Aquitaine, un poëme sur la grâce, intitulé *les Ingrats*, basé sur les livres de saint Augustin. Louis Racine, qui a imité cet ouvrage, l'admirait trop sans doute; mais cependant il est juste de reconnaître au style de Prosper d'Aquitaine, de la précision et une certaine élégance. Celius Sédulius, dont la vie est demeurée inconnue, est auteur d'un poëme latin intitulé : *Mirabilia divina.* — Il a encore écrit une élégie et une hymne. Son poëme retrace les principales scènes des livres saints, et reste comme toujours bien au-dessous de la prose de la Bible. Un poëte nommé Dracontius, a laissé sous le titre d'*Hexaemeron seu de opere sex dierum*, un poëme barbare qui fut retouché, au septième siècle, par Eugenius, évêque de Tolède.

Claudius Marius Victor, qui mourut vers 450, a écrit deux poëmes en vers hexamètres. Le premier qu'il intitula singulièrement : Commentaire sur la

Génèse; le second, qui est une satire sur les mœurs du siècle, surtout dirigée contre les femmes. On cite encore vers cette époque une élégie latine anonyme, qui retrace avec une singulière énergie les douleurs de la grande invasion des barbares au cinquième siècle; un mauvais poëme d'un certain Paulinus, sur la vie et les miracles de saint Martin de Tours; enfin vers la fin du cinquième siècle, on rencontre Alcimus Avitus. C'est encore un Gaulois, qui appartenait à une famille sénatoriale d'Auvergne. Il fut évêque de Vienne, et joua un grand rôle dans l'Église Gauloise.

M. Colombet, que nous avons suivi dans ce chapitre, dit : Les vers d'Alcimus Avitus valent mieux que sa prose. Ses poëmes sont au nombre de six, tous en vers hexamètres : 1° sur la création; 2° sur le péché originel; 3° sur le jugement de Dieu, ou l'expulsion du paradis; 4° sur le déluge; 5° sur le passage de la mer rouge; 6° sur la virginité. Les trois premiers « la création, le péché originel et le jugement de Dieu, font une sorte d'ensemble, que l'on peut, que l'on doit même, pour en parler exactement, appeler le paradis perdu. Ce n'est point par le sujet et le nom seul que cet ouvrage rappelle celui de Milton; les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générale, et dans quelques-uns des plus importans détails[1]. »

[1] *Histoire des Lettres latines aux 4e et 5e siècles.*

Ce poëme offre des beautés très-réelles ; nous avons encore de saint Avitus, un poëme plein d'amour chrétien, adressé à sa sœur Fuscina. Répétons encore à l'occasion d'Avitus, que si ce poëte n'occupe pas une place plus élevée dans l'histoire de la littérature, c'est que rien ne sauve les écrivains en vers, qui ont le malheur de naître pour parler un langage en décadence.

Mentionnons, en terminant cette rapide esquisse, le nom d'Elpidius, dont il nous a été conservé un poëme sur les bienfaits du Christ. Cet ouvrage n'est pas sans beautés, mais il reste bien au-dessous de son sujet, qui à la verité eût écrasé des poëtes plus forts qu'Elpidius.

Cet écrivain exerça, dit-on, la questure dans les états de Théodoric, et fut l'ami d'Avitus de Vienne.

XXXI.

5ᵉ SIÈCLE.

Hérésie de Pélage. — Église latine. — Saint Maxime. — Saint Pierre Chrysologue. — L'île de Lérins. — Hérésie de Nestorius.

Jusqu'à présent nous avons vu les luttes que le rationalisme soutenait contre l'enseignement de l'Église avoir l'Orient pour foyer; ce fut au cinquième siècle que l'Occident se trouva tout-à-coup ébranlé par d'ardentes discussions sur le libre arbitre, sur la grâce, le péché originel et la prédestination.

Le premier auteur de ces querelles est un moine anglais du nom de Morgan, plus connu sous celui de Pélagius. Il vint à Rome vers l'an 400. Il y connut Ruffin et Augustin, ce grand homme qui devait

plus tard devenir son plus redoutable antagoniste. Ce fut alors qu'il commença la prédication de ses erreurs. Il soutenait l'inutilité de la grâce pour le salut de l'homme, et niait le péché originel. Pélage quitta Rome avec un de ses amis nommé Cœlestius qui répandit sa doctrine en Afrique, tandis que lui allait en Palestine où il conféra avec saint Jérôme.

Pélage a écrit un *traité de la Trinité*, un commentaire sur les épîtres de saint Paul et un livre de maximes spirituelles; ces ouvrages ont troublé le monde religieux et excité de graves discussions dans l'épiscopat.

Nous approchons de la fin du grand mouvement intellectuel des quatrième et cinquième siècles; mais l'Italie nous offre encore quelques noms célèbres parmi lesquels brillent surtout saint Maxime, évêque de Turin, et saint Pierre-Chrysologue, évêque de Ravenne. Le premier ne cessa de prêcher dans toute la Lombardie; saint Maxime crut devoir recommencer, au milieu du cinquième siècle, la vieille guerre contre le paganisme, tant ce culte était lent à mourir! Ses homélies, ses sermons, son traité contre les païens, rappellent les écrits du deuxième et du troisième siècle. On peut faire la même remarque sur les homélies de Pierre-Chrysologue, né à Imola, en 406, évêque de Ravenne en 433. Mais les discours de ce dernier sont une triste preuve de la décadence de la langue latine au milieu du cinquième siècle.

C'est à ce temps que remonte l'établissement des

monastères en Occident. Saint Martin et Jean Cassianus sont leurs premiers fondateurs. Cassianus visita l'Orient, fut nommé diacre par saint Jean-Chrysostôme, à Constantinople, et se rendit à Marseille, où il fit construire deux couvens. Nous avons de lui douze livres sur l'institution des cénobites, des entretiens avec les anachorètes du désert de l'Égypte, et une réfutation de l'hérésie de Nestorius. Cassianus se sépara plus tard de l'Église dans une discussion sur le péché originel.

Il s'établit au cinquième siècle une sorte de Thébaïde savante dans l'île de Lérins. « Sans doute, dit Euchérius, je dois un grand respect à tous les lieux du désert; mais c'est principalement ma chère Lérins que j'honore, elle qui, après avoir accueilli dans ses bras maternels ceux qui ont échappé aux naufrages d'un monde orageux, travaillés qu'ils sont encore des agitations du sciècle, les introduit doucement sous ses ombrages, afin qu'ils reprennent leurs esprits, couverts par cette ombre intérieure de Dieu. Arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure émaillée de fleurs, pleine de charmes pour l'odorat et la vue, elle offre à ceux qui la possèdent une image de ce paradis qu'ils doivent habiter ! [1] »

Le prêtre Salvien (Salvianus) est peut-être le plus remarquable des hommes qui ont vécu dans cette

[1] Trad. de M. Colombet.

île au cinquième siècle. Tillemont dit qu'il naquit en 390. On croit qu'il fut élevé à Trèves; il épousa fort jeune, Palladia, fille d'Ypatius, païen, qui depuis embrassa le christianisme. La vie chaste et austère que les deux époux voulurent suivre, leur attira quelque blâme dans leur famille; une lettre de Salvien renferme de curieux détails à ce sujet. On pense que vers 420, Salvien après avoir donné son bien aux pauvres, alla chercher un asile au monastère de Lérins. Il s'établit en 426 à Marseille, où il fut ordonné prêtre; son premier ouvrage est un traité sur l'avarice, dédié à l'Église universelle. La manière de Salvien est fougueuse et brûlante, il peint les mœurs de son temps avec des couleurs que quelques historiens croient trop sombres. Mais le livre qui assigne à Salvien une place élevée dans l'histoire littéraire, est son traité du *Gouvernement de Dieu*. Le prêtre de Marseille est ici d'une éloquence mâle et terrible; il trace un tableau hideux des prostitutions financières et sensuelles de son temps; il n'épargne personne et frappe sur les chrétiens comme sur les païens. Faisant comparaître le monde romain et tous les peuples barbares qui viennent de se ruer sur lui, il démontre toujours la supériorité de ces derniers; ses imprécations contre Trèves rappellent le langage des prophètes :

« Tu demandes donc des jeux publics, habitant de Trèves? Où les célébrer, de grâce? Sur les bûchers et sur les cendres, sur les ossemens et sur le

sang des citoyens égorgés? Quelle partie de la ville ne présente encore l'aspect de ces maux? Où ne trouve-t-on point de sang répandu? Où ne trouve-t-on point de cadavres gisans? Où ne trouve-t-on point de membres déchirés et en lambeaux? Partout le spectacle d'une ville prise, partout l'horreur de la captivité, partout l'image de la mort. Ils sont étendus sur les tombeaux de leurs morts, les restes infortunés du peuple, et toi, tu demandes des jeux! La ville est noire d'incendie, et toi, tu te fais un visage de fête! Tout pleure, et toi, tu es joyeux! Ce n'est pas tout : tu provoques Dieu par des plaisirs infâmes, et tu irrites par de criminelles superstitions la colère divine! Je ne m'étonne plus, certes, non je ne m'étonne plus qu'il te soit arrivé tant de malheurs consécutifs; car, puisque trois renversemens n'avaient pu te corriger, tu as mérité de périr au quatrième. »

Toutefois, Salvien, que l'on a nommé le Jérémie du ve siècle, est loin d'avoir la rudesse si belle du vieux prophète. Si l'âme du prêtre de Marseille est éloquente et passionnée, son langage est gâté souvent par l'exagération et l'afféterie.

Un autre solitaire de Lérins, le mélancolique et doux saint Eucher, contraste singulièrement avec l'énergique et âpre Salvien. Il était Grec de naissance; mais il vint, dès les premières années de sa vie, dans la Gaule méridionale. Il se maria, eut deux fils, puis abandonna le monde pour la solitude.

Mais l'île de Lérins ne lui sembla pas encore assez éloignée du bruit des hommes, et il se retira dans une île voisine d'où il échangea avec Paulin quelques douces lettres pleines de charme. Les deux principaux ouvrages de saint Eucher sont une épître, *la Louange du désert*, et un traité du *Mépris du monde et de la philosophie du siècle*. Il y a bien encore ici des traces de recherche et d'affectation, mais personne ne peut méconnaître dans cet écrivain un style élégant et une âme tendre et rêveuse. La tristesse sainte de l'auteur semble se résumer dans cette phrase de son opuscule sur le mépris du monde : « Le genre humain se hâte rapidement vers le tombeau, et toutes les générations s'écoulent une à une avec les siècles. Nos pères sont partis les premiers, nous nous en irons, nos neveux viendront après nous, et comme les vagues, poussées les unes par les autres, se brisent contre les rivages de la mer, ainsi tous les âges se suivent, se heurtent et se terminent à la mort. »

Eucher mourut évêque de Lyon, vers 450.

L'île de Lérins devait encore donner au monde, dans ce siècle, un habile athlète, Vincent de Lérins, né dans les Gaules. On croit qu'il embrassa d'abord la profession des armes, et que le dégoût de la société l'entraîna dans la sainte solitude, aux bords des flots : « Ballotté, dit-il, par les tristes et divers tourbillons de la vie séculière, je me suis enfin caché au port de la religion, refuge toujours

si favorable à tous les hommes. Là, déposant les pensées d'orgueil et de vanité, apaisant Dieu par le sacrifice de l'humilité chrétienne, je cherche à éviter non-seulement les naufrages de la vie présente, mais encore les feux du siècle futur ».

Vincent de Lérins écrivit, dans sa retraite, un livre qui a été souvent comparé aux *Prescriptions de Tertullien*. Il a pour titre *Commonitoire d'un Pèlerin contre les hérétiques*, et combat le nestorianisme, qui exerçait alors une terrible influence.

Nestorius, né en Syrie, fut élevé, en 428, sur le siége de Constantinople et fut long-temps un rude adversaire pour toutes les hérésies. Mais Anastase, prêtre qu'il avait amené d'Antioche, osa enseigner qu'on ne devait point appeler la Sainte-Vierge *mère de Dieu*, et Nestorius loua publiquement cette doctrine. Il soutint qu'il fallait reconnaître deux personnes en Jésus-Christ, l'une Dieu et l'autre homme, et que Marie était la mère de Christ, mais non la mère de Dieu. Cet hérétique fut condamné dans plusieurs synodes, et finit par mourir exilé en Égypte ; mais sa doctrine fit de nombreux prosélytes.

Le Commonitoire de Vincent de Lérins la réfuta avec une logique invincible ; « sous le point de vue littéraire, dit M. l'abbé Pavy, traducteur de ce livre, le *Commonitoire* est l'œuvre d'un génie supérieur, d'une plume habile et long-temps exercée. Moins nerveux, moins pressant, moins énergique que l'au-

teur des *Prescriptions*, sur les traces duquel il conduit parfois son raisonnement, il est aussi moins fiévreux, moins obscur et moins âpre; il est plus onctueux, plus méthodique, plus abondant, sans être moins fort ni moins exact. Plus d'intelligences communes peuvent l'aborder avec profit, et cependant lorsque Vincent, dont la précision de style n'ôte rien à la souplesse, à la clarté, au nombre, à l'harmonie, veut donner à sa pensée plus d'éclat et plus d'étendue, quelle force, quelle pompe ne déploie-t-il pas? Lisez en particulier ces deux beaux tableaux de la chute de deux grands hommes, Origène et Tertullien, la description des fureurs de l'arianisme et celle des progrès du dogme catholique! Ce sont là, controverse à part, des pages bien éloquentes. »

Vincent de Lérins mourut vers 450, sous le règne de Théodose II.

Le mouvement intellectuel de la Gaule méridionale au cinquième siècle n'était pas tout entier concentré dans l'île de Lérins. L'historien ecclésiastique Sulpice Sévère naquit à Agen, dans l'Aquitaine, où sa famille tenait un rang distingué. Devenu veuf, Sulpice Sévère adandonna le monde et s'attacha à saint Martin de Tours, dont il fut le plus fidèle disciple. Il pratiqua abondamment la charité, et fut le bienfaiteur des pauvres. *Son histoire sacrée*, qu'il publia au commencement du cinquième siècle, est un abrégé de l'histoire de l'ancien Testament et de celle de l'Église. Le style

de ce livre est pur et ne manque pas d'élégance. L'auteur s'efforce d'imiter la phrase énergique de Salluste. Nous avons encore de Sulpice Sévère des Dialogues et des Lettres remarquables par l'esprit et la grâce. La carrière d'historien de l'Église n'avait été suivie par personne en Occident; parmi les écrivains latins, Rufin seul avait traduit l'ouvrage d'Eusèbe de Césarée. Bientôt Victor, évêque de Vita, retraça l'histoire de l'Église d'Afrique, depuis l'invasion des Vandales; son style est assez barbare; mais il ne manque pas de force. Paul Orose et Idotius, tous deux nés en Espagne, ont laissé des chroniques sur l'histoire ecclésiastique. Il faut encore nommer Gennadius, prêtre de Marseille, auteur d'une sorte d'histoire intitulée, *Catalogue des hommes illustres*.

Pomérius, prêtre qui habitait la ville d'Arles, a laissé plusieurs ouvrages dont il n'a été conservé qu'un traité *sur la vie contemplative*, qui n'est pas très-remarquable sous le rapport de l'art; mais il renferme des préceptes dictés par une raison élevée et des critiques acerbes qui avaient leur source dans une belle âme. Saint Orientius, évêque d'Auch, fut mêlé aux événemens politiques de son siècle, qu'il remplit d'admiration pour ses vertus évangéliques. Nous avons de lui un *Commonitoire* en vers élégiaques et en deux livres. C'est une sorte de guide vers le ciel, écrit avec une douce et sainte mélancolie. Les ravages que les barbares exerçaient dans les Gaules arrachent à l'auteur des paroles empreintes

d'une douleur profonde. Le langage de ce livre se ressent souvent de la décadence de la langue latine à cette époque. La correspondance des évêques de ce temps est pleine de beautés morales inspirées par le grand culte qui dominait le monde. Au-dessus de tous ces prélats s'élève la noble figure du pape saint Léon, qui a reçu le surnom de grand, et qui occupa le siége de Rome depuis 440 jusqu'en 461. Il existe de lui cent un sermons et cent quarante-cinq lettres.

« L'éloquence de ce grand pontife, dit judicieusement M. Colombet, a un caractère spécial qui semble appartenir à lui seul. Ce n'est pas l'impétueuse et mâle vigueur de saint Grégoire de Nazianze, ni la pompe et la magnificence de saint Jean-Chrysostôme, ni l'abondante subtilité d'esprit que l'on trouve chez saint Ambroise et chez saint Augustin; c'est une éloquence grave, sans passion, pleine de dignité, et qui respire son souverain; celle en un mot qui convient éminemment au vicaire de Jésus-Christ. Fénelon, dans ses dialogues sur l'éloquence, lui reproche d'être enflé, mais il est grand, ajoute-t-il aussitôt. Ce qui passerait pour de l'enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans saint Léon, et vient d'un génie naturellement noble et élevé. Ses premiers sermons sont des discours sur l'anniversaire de son exaltation au souverain pontificat; viennent ensuite des homélies sur les collectes ou quêtes, qui, dans les principales églises de Rome, avaient lieu en faveur des in-

digents. Toutes ces homélies sont autant d'exhortations familières, revenant à peu près sur les mêmes idées. Il y a plus d'élévation dans celles qui suivent. Les discours sur les mystères sont importans pour la théologie et pour la chaire chrétienne. Nos orateurs y ont abondamment puisé.

Nous pourrions à la rigueur faire entrer encore dans ces études plusieurs noms qui ont figuré dans le mouvement intellectuel, mais ils ne nous semblent pas devoir occuper l'historien, qui a pour but d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des grandes époques. Au milieu de ce monde romain qui mourait *et riait*, selon l'expression de Salvien, au bruit assourdissant de ces hordes de barbares, aveugles instrumens qui venaient changer la face du monde, il sortait de chaque monastère, de chaque église des voix qui proclamaient la *bonne nouvelle* et annonçaient les destinées de l'avenir à la plus imposante puissance du passé.

La lutte finissait; les écrits catholiques, sur lesquels nous venons de nous arrêter dans ce volume, avaient établi solidement la société chrétienne; nous avons vu ce magnifique travail intellectuel s'opérer principalement par les deux belles langues qui dominent le monde antique, la langue d'Homère et celle de Virgile. Nous les avons trouvées fidèles à leur mission et répondant au caractère des peuples qui les parlaient aux beaux jours de leur gloire.

Le langage des Grecs, le plus littéraire de tous, a donné aux écrivains orientaux des premiers siècles du Christianisme la beauté hellénique, cette harmonie enchanteresse de Démosthène, qui revit souvent dans les écrits de saint Jean-Chrysostôme. La langue latine au contraire, qui appartient au peuple le plus actif de l'univers, à celui qui a dominé par la politique et les armes, a été ici l'instrument d'une polémique ardente. L'Église latine bien moins occupée de l'éloquence poétique que l'église grecque, est beaucoup plus remarquable qu'elle par la profondeur de ses discussions, et son attaque terrible et continuelle des hérésies qui ont voulu dès l'origine s'élever contre l'enseignement de l'Église.

Ce spectacle des premiers siècles du Christianisme est un des plus admirables que puisse offrir l'histoire de l'intelligence ; jamais l'esprit de l'homme n'avait été si intimement attaché à la défense de l'esprit de Dieu; jamais luttes plus importantes ne s'étaient livrées dans le domaine de la religion et de la philosophie. Mais au milieu de tous les grands enseignemens qu'offre cette époque, il en est un surtout qui nous frappe, c'est que les idées qui se sont produites plus tard chez les nations vieillies, les idées qui sont saluées comme neuves, ont fatigué l'intelligence humaine dès le commencement du Christianisme. Qu'y a-t-il donc dans les rêves des philosophes allemands et français sur la religion qui

ne se trouve déjà dans les hérésiarques vaincus par les pères ? N'assistons-nous pas toujours au même spectacle ? Chaque homme ne veut-il pas toujours substituer à l'autorité de la société spirituelle, l'autorité de son propre jugement, et aux mystères enseignés par la révélation, des mystères bien plus incompréhensibles, et qui ont pour appui l'orgueil et l'intelligence d'un homme ?

FIN.

TABLE.

I.	L'Évangile.	1
	Des principales vérités religieuses et philosophiques enseignées par le saint livre.	3
II.	Quelques idées sur l'influence sociale de l'Évangile.	23
III.	Poésie de l'Évangile.	45
IV.	Les Actes des Apôtres.	55
V.	Saint Paul. — Ses épîtres.	71
VI.	Suite des épîtres des apôtres. — Saint Jean. — L'Apocalypse.	95
	Écrivains sacrés contemporains des apôtres.	109
VII.	Hermas. — Saint Clément. — Saint Barnabé, etc.	111
	Des hérésies du premier siècle.	117
VIII.	Simon. — Nicolas d'Antioche. — Ebion, etc.	119
	1er et 2e siècles. Philosophie et littérature païennes.	127
IX.	Apollonius de Tyane et ses disciples. — Épictète. — Sénèque. — Flavius Joseph, etc.	129
X.	2e et 3e siècles. — Époque d'Adrien. — Arrien. — Appien. — Suétone. — Plutarque. — Diogène Laërce. — Aulu-Gelle. — Athénée. — Apulée. — Marc-Aurèle. — Lucien, etc.	141
	2e siècle. Écrivains sacrés.	154
XI.	Saint Ignace. — Quadrat. — Saint Justin. — Denys de Corinthe. — Saint Irénée. — Saint Clément d'Alexandrie, etc.	157
XII.	Fin du 2e siècle, commencement du 3e. — Écrivains latins. — Tertullien.	171
XIII.	Écrivains grecs. — Origène.	191
XIV.	Quelques écrivains ecclésiastiques, contemporains d'Origène. — Église latine. — Minucius Felix. — Saint Cyprien. — Arnobe. — Lactance, etc. — Église grecque. — Saint Grégoire Thaumaturge	205

	ÉCOLES PHILOSOPHIQUES D'ALEXANDRIE. . . .	217
XV.	Plotin. — Porphyre. — Leurs disciples, etc. . .	219
	HÉRÉSIES DES 2e ET 3e SIÈCLES.	229
XVI.	Ménandre. — Basilide. — Carpocras. — Valentin. — Marcion. — Montan, etc.	231
XVII.	Hérésies du 4e siècle. — Arius. — Écrivains sacrés. — Église grecque.— Saint Athanase, Eusèbe, etc.	243
XVIII.	Suite du 4e siècle. — Église grecque. — Saint Grégoire de Nazianze. — Saint Bazile. — Saint Grégoire de Nysse. — Saint Cyrille.	253
XIX.	Suite du 4e siècle. — Église grecque. — Saint Jean Chrysostôme.	271
XX.	Suite du 4e siècle. — Langue syriaque. — Saint Éphrem.	287
XXI.	Suite du 4e siècle.— Église latine.—Saint Ambroise.	293
XXII.	Suite du précédent. — Saint Hilaire de Poitiers. . .	301
XXIII.	4e et 5e siècles. — Église latine. — Saint Jérôme. .	307
XXIV.	Suite du précédent. — Saint Augustin.	317
XXV.	Suite de saint Augustin. — Livres de critique et de littérature chrétiennes	325
XXVI.	Suite de saint Augustin. — La Cité de Dieu. . .	331
XXVII.	Suite de saint Augustin. — Livres contre les hérétiques. — Commentaires sur l'Écriture.	339
XXVIII.	Suite de saint Augustin. — Traités divers concernant le dogme, la morale et la discipline. — Les Confessions.	343
	4e et 5e siècles. — LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE PAÏENNES.	359
XXIX.	Ausone. — Héliodore.— Claudien. — Rutilius, etc.	361
	QUELQUES POÈTES CHRÉTIENS AUX 4e ET 5e SIÈCLES.	375
XXX.	Synesius.— Prudentius. — Saint Paulin, etc. . .	377
XXXI.	5e siècle. — Hérésie de Pélage. — Église latine. — Saint Maxime. — Saint Pierre Chrysologue. — L'île de Lérins. — Hérésie de Nestorius. — Fin du 5e siècle.	385

FIN DE LA TABLE.

